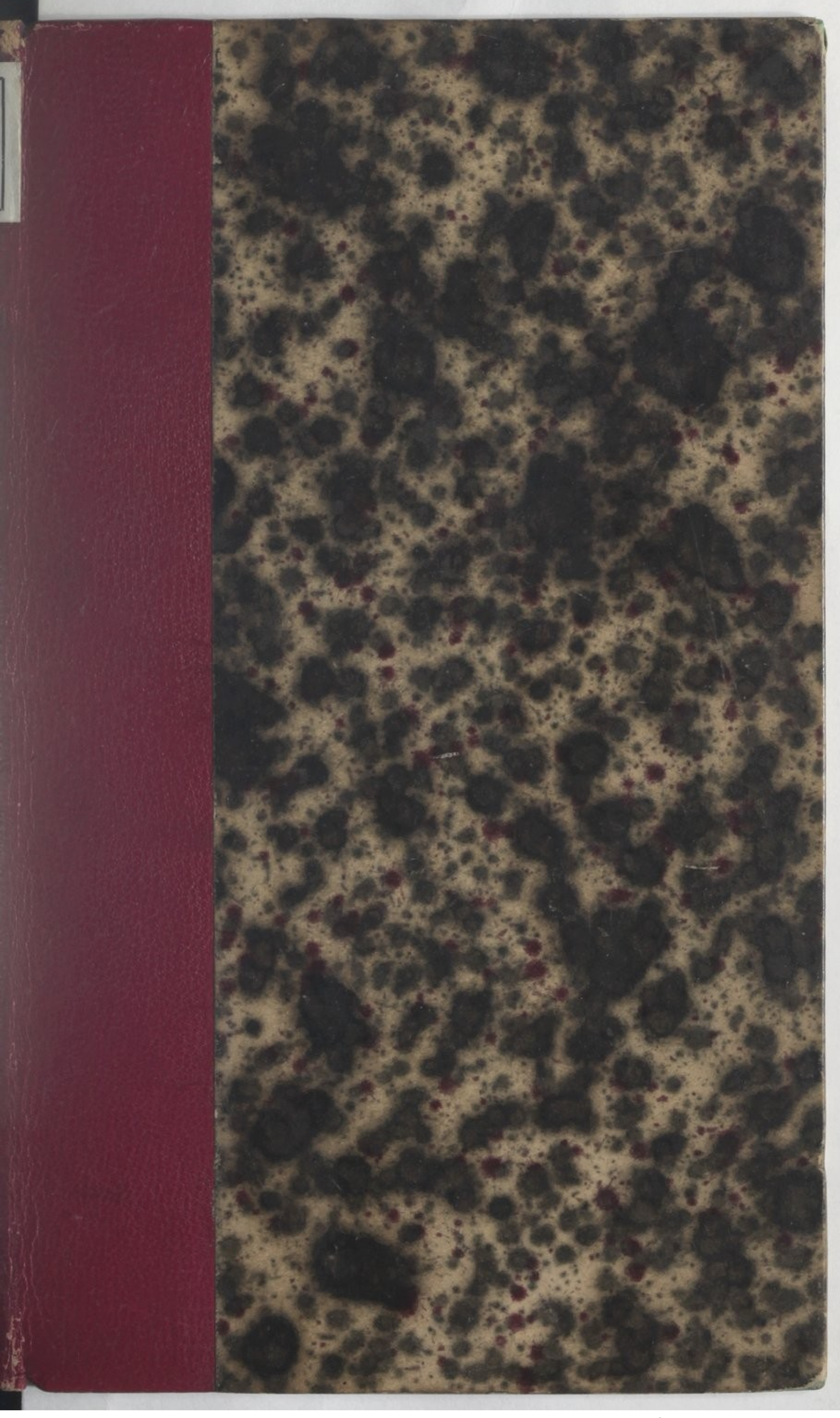
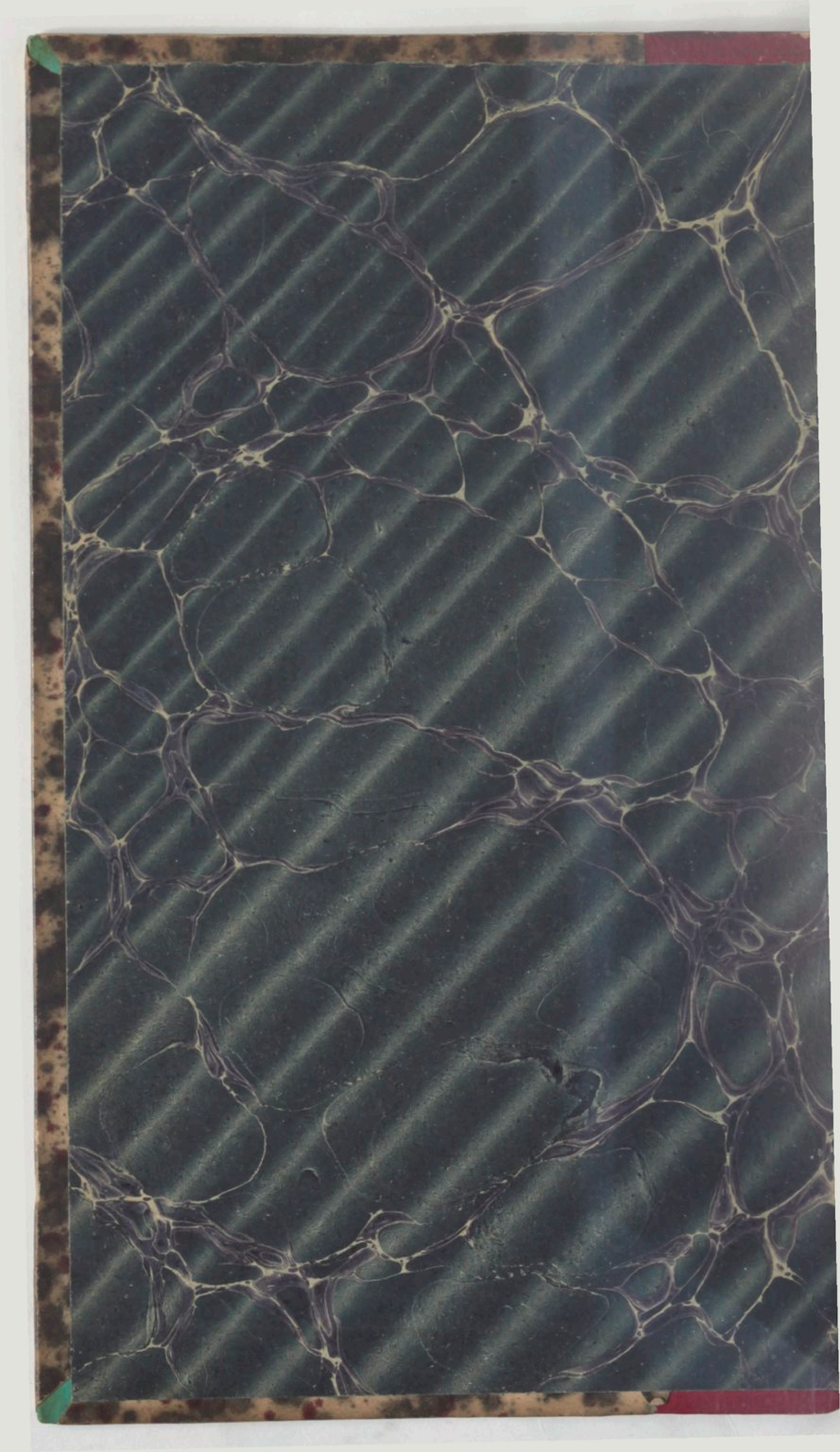


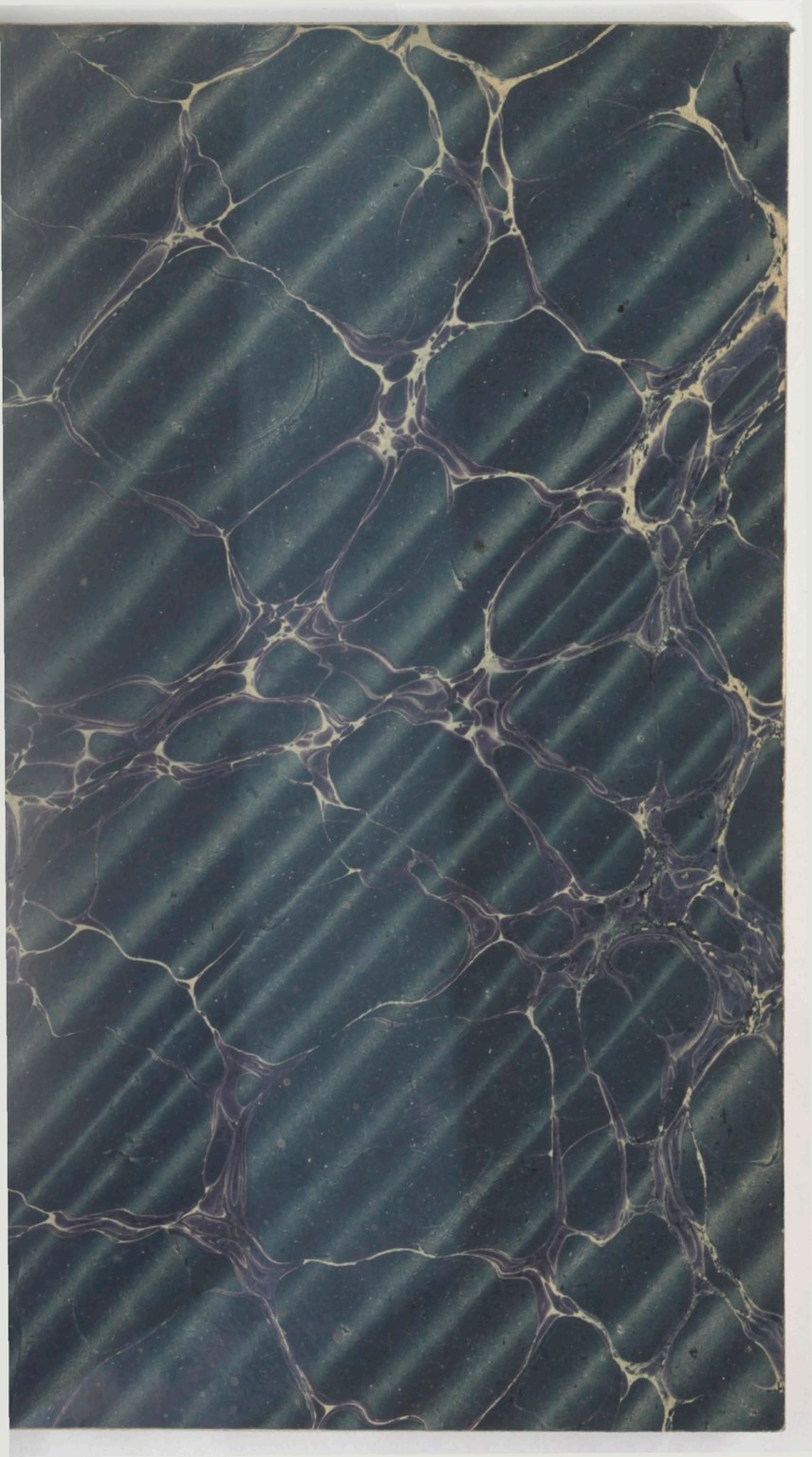
Essai sur la Providence, par Ernest Bersot,...

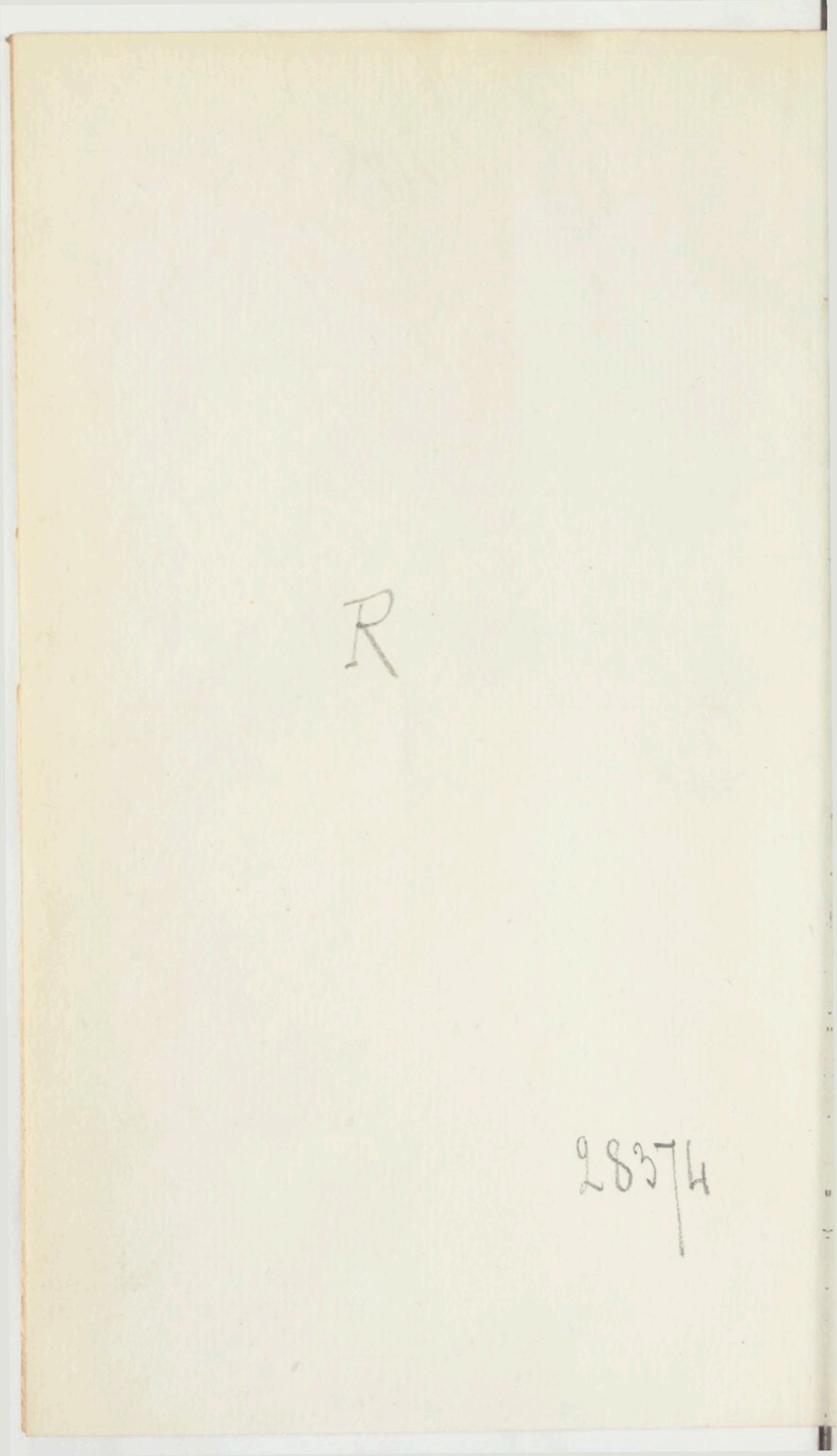


Bersot, Ernest (1816-1880). Essai sur la Providence, par Ernest Bersot,.... 1853.









ESSAI

SUR LA PROVIDENCE.



Versailles. — Imprimerie de BEAU jeune.

ESSAI

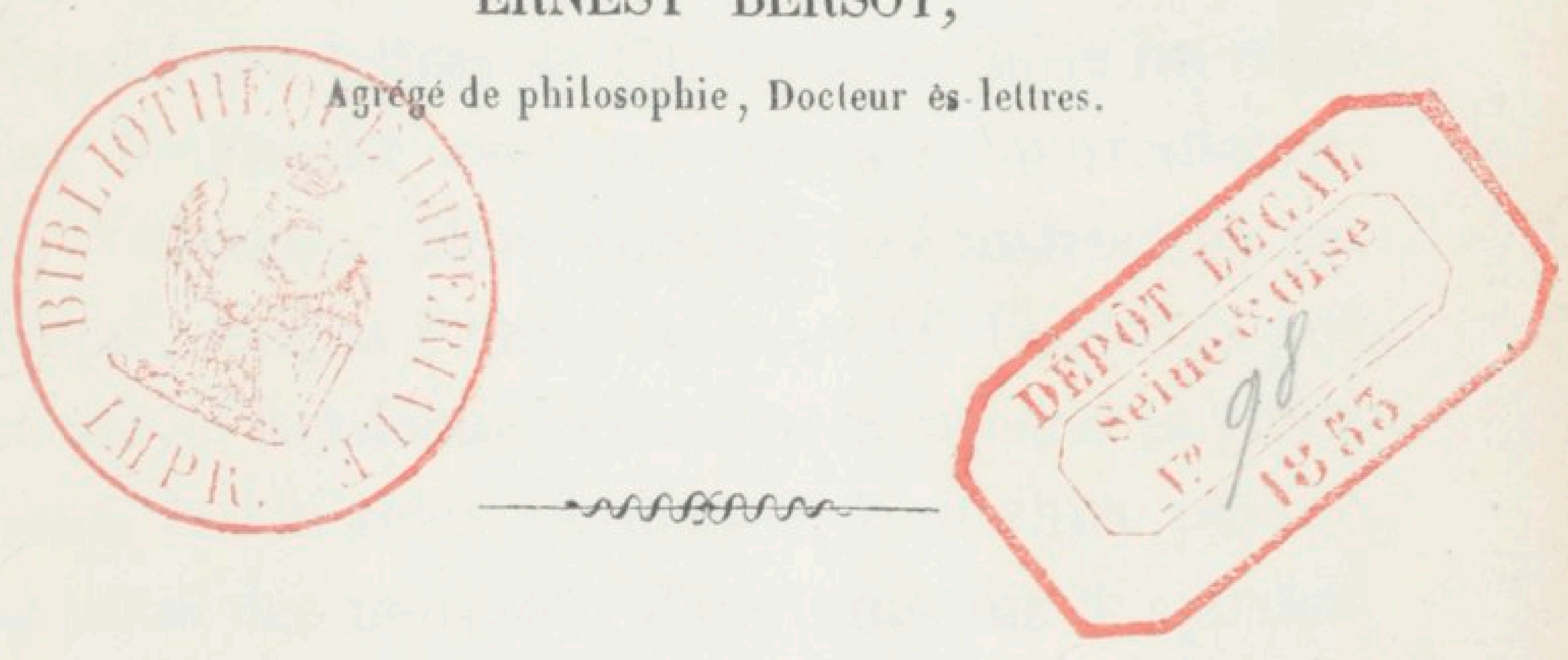
SUR LA

PROVIDENCE

PAR

ERNEST BERSOT,

Agrégé de philosophie, Docteur ès-lettres.



PARIS

AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE,

RUE DES GRÈS, 5.

1853

AVERTISSEMENT.

Le fond de ce livre est une thèse de doctorat sur saint Augustin, présentée, il y a dix ans, à la Faculté des lettres de Paris. Cette thèse fut reçue par la Faculté avec une grande bienveillance ; M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique, daigna l'encourager, et M. Cousin la présenter à l'Académie des sciences morales et politiques. Je l'ai revue et adaptée à un autre plan, y ajoutant des morceaux d'un traité sur le spiritualisme, publié depuis, et des parties nouvelles. On verra, je l'espère, que j'ai été sévère pour mon ouvrage, et n'ai pas craint la peine pour faire mieux. Je me suis appliqué, dans cet Essai sur la Providence, à dégager cette grande doctrine de toutes les opinions particulières, ne recevant que le solide et l'incontestable : c'est tout ce qui me paraît être le plus vrai, quand je suis le mieux

avec moi-même. Il semble qu'il convient à ceux qui ont eu l'honneur d'enseigner, de se produire tels qu'ils étaient et sont encore, de maintenir devant le public cet esprit de liberté et de discipline, qui intéressait la jeunesse sans danger. Pour moi, séparé de l'Université, mais toujours attaché de cœur à cette excellente institution, qui m'a donné mes maîtres, mes élèves, et la plupart de mes amis, je serais bien heureux qu'elle se reconnût dans ce travail sincère.

Janvier 1853.

PRÉFACE.

I.

Puisque nous parlons de la Providence, à qui en parlons-nous ?

Le peuple d'abord y croit-il ? Sans doute il croit en général à Dieu, et reconnaît que le monde n'a pu se faire seul ; mais ce n'est pas tout de croire en Dieu, il est nécessaire de connaître s'il veille ou non sur son œuvre, et comment sa Providence s'exerce ; or, ici les croyances s'énervent et se diversifient. L'action uniforme du Créateur sur le monde physique est si claire, qu'il faudrait fermer obstinément les yeux pour ne la point voir : il est évidemment le distributeur des saisons, des jours et des nuits, des vents et des pluies, et les ménage à la terre suivant des règles constantes ; le plus simple paysan s'entend sur ce point avec

l'Académie des sciences ; mais dès qu'on abandonne ces phénomènes grossiers et qu'on s'élève aux événements humains, les interprétations se croisent en tous sens ; plus de doctrine où les intelligences s'unissent. On entend partout répéter que toutes les religions sont bonnes : maxime honorable et bien précieuse en face des auto-da-fé, mais qui, dans une société plus douce, telle que la nôtre, annonce seulement une profonde indifférence, sinon un égal mépris pour les doctrines qui nous entretiennent du monde de l'âme.

En l'absence de cette règle, qui donc instruit le peuple et lui enseigne la Providence ? Les savants peut-être ? La Providence, telle que le peuple l'entend, n'est pas celle de Herder et de Vico, cette Providence métaphysique qui n'est sensible que dans une longue suite d'événements ; il la veut moins savante, mais plus présente, morale avant tout, telle qu'elle se manifeste dans les tribunaux ou dans le monde, établissant ici-bas la justice, punissant le vice, récompensant la vertu. Or, que lui apprennent ces débats des tribunaux et cette expérience journalière, où il puise la meilleure partie de son éducation ? Un certain jour un crime considérable est découvert et puni. Ou bien

le coupable troublé a perdu le sens et s'est trahi ; ou le remords lui a fait violence, et il s'est lui-même dénoncé ; ou bien, pour cacher sa faute, il s'est jeté dans des précautions infinies qui s'embarrassent les unes les autres ; ou enfin il a prudemment calculé, il a presque tout prévu, mais il a négligé une toute petite chose, et c'est par là qu'il va périr. Une autre fois, sans que la société intervienne, une justice secrète frappe le coupable : une fortune scandaleuse se dissipe misérablement ; le bien mal acquis ne profite point ; l'égoïsme, la dureté attirent de terribles représailles, et le vice traîne son châtiment après soi. Dans tous les cas, soit que le coupable se perde par degrés ou qu'il soit précipité tout d'un coup, ne semble-t-il pas qu'il y ait une puissance occulte, vengeresse, qui poursuit les méchants par diverses voies et d'un pas inégal, mais toujours âpre dans sa poursuite et inévitable ? Quand, au contraire, l'innocence soupçonnée est reconnue, quand c'est la vertu qui se cache et que peu à peu son mérite transpire, ou qu'une circonstance imprévue la fait éclater, quand elle prospère dans le monde et arrive à la richesse, aux dignités et au bonheur, ne semble-t-il pas voir une puissance amie du bien qui lui prépare sûrement son prix ? Or, la puissance qui

rémunère et punit les hommes suivant leurs œuvres, on l'appelle la Providence ; c'est à ces traits familiers que le peuple la reconnaît, et cette conviction le calme et l'encourage. Qu'il en soit toujours ainsi, que ce bel ordre soit constamment observé, la foi dans la Providence sera entière ; mais combien de fois l'ordre est interverti ! combien de fois la vertu languit en face du vice triomphant ! combien de fois surtout nous nous faisons illusion, avides de bonheur, impatients de l'infortune, atténuant, effaçant nos défauts, exagérant nos vertus, nous en créant de chimériques, persuadés que tout avantage nous est dû, que tout accident nous vient à tort, peu frappés du bien-être, que la possession rend insensible, et jetés hors de nous-mêmes par la moindre douleur? Dans ces épreuves, le peuple demande ce que fait donc la Providence et pourquoi elle demeure témoin impassible de ce renversement; si elle dort, si elle existe. Il va ainsi de la foi au doute, et du doute à la foi, inquiété jusqu'au milieu de sa foi par le souvenir du doute passé ; et sa vie se partage entre l'adoration, la défiance et le blasphème.

On tâche de le rassurer. Oui, dit-on, si on s'enferme dans ce monde, tout n'est pas dans l'ordre;

mais il y a un autre monde au delà de celui-ci, où Dieu règne, et, nous recevant, au sortir de la terre, purs ou impurs, donne à chacun suivant ses mérites. Faire abstraction de l'existence future, quand on juge l'existence actuelle, c'est juger une pièce sur un seul acte, sur la seule exposition, sans tenir compte du dénoûment, qui pourtant en fait bien partie. Sans contredit un tel raisonnement est simple et juste : il doit couper court à tous les doutes ; les esprits vont donc être satisfaits, et Dieu universellement béni? Il n'en est rien. C'est qu'en effet nous sommes loin de cet âge où la foi qui inspirait à Dante son Enfer, également vive chez le peuple, environnait de terreur l'homme qui avait *vu* de si redoutables choses, et projetait sur lui comme un reflet des clartés souterraines. Aujourd'hui le peuple est agité par les mêmes pensées qui troublaient la forte raison de Leibnitz : « C'est un jugement terrible que Dieu, » étant l'unique auteur et maître du salut des » hommes, en sauve pourtant si peu et abandonne » tous les autres au diable, son ennemi, qui les » tourmente éternellement et leur fait maudire » leur créateur, quoiqu'ils aient été tous créés » pour répandre et manifester sa bonté, sa justice » et ses autres perfections. » Dans ce conflit entre

la bonté et la justice de Dieu, le peuple ne sait quel parti prendre; la vie future se couvre de nuages, et il flotte de doctrine en doctrine, d'imagination en imagination, au gré de ses impressions mobiles, suivant son bonheur ou sa misère, ses craintes ou ses espérances.

On cite encore comme instituteurs du peuple le théâtre et les romans. Puisqu'ils représentent les passions de l'homme et leurs suites, qu'ils mettent aux prises le vice et la vertu, et qu'ils disposent du succès de la lutte, ils pourraient rendre visible à nos yeux la main de la justice divine. Avouons-le, ces fictions ont sur nos croyances, sur notre volonté, une grande influence, et nous nous accoutumons aisément à reconnaître la vraie société humaine dans des peintures si saisissantes, qu'éclaire un jour si vif; mais passons ces compositions légères et aimables, dont il ne faut pas médire, puisqu'elles nous procurent des heures de plaisir et d'oubli, et arrivons au drame, aimé de la foule, qui prétend la moraliser. Ne sont-ce pas de singulières écoles de la vie, que ces pièces qui, pour frapper de plus grands coups, exagèrent l'horreur, et créant des monstres, nous transportent dans un monde fantastique, qui n'a rien à voir avec le monde où

nous vivons, et nous renvoient dans un heureux contentement de nous-mêmes, alors que, comparant nos vices à ces vices gigantesques, ils nous semblent au moins des vices honnêtes, et, avec quelque complaisance, des vertus ? Quant aux romans, sauf des exceptions trop rares, qu'ont-ils fait, depuis longtemps, qu'enflammer l'imagination et les sens par des analyses et des tableaux passionnés, qui vous chassent hors de la vie réglée, à la recherche de voluptés ardentes ? et, quand ils ont peint la corruption universelle avec leur cynique ironie, quand ils ont enseigné que la vaste scène du monde est occupée par la licence ou le crime, qui marchent le front haut, en plein soleil, qu'ont-ils fait encore ? comparant à ce dévergondage, qui est, nous dit-on, la réalité, la beauté de la destinée humaine que nous avons rêvée, et, tombés de cette hauteur, nous prenons la dignité morale pour le préjugé d'une existence médiocre, nos bonnes résolutions et nos bonnes actions pour des naïvetés de la jeunesse, qui n'ont de la grâce qu'un temps.

Ainsi, le peuple demeure réduit à quelques vérités de morale naturelle, solides sans doute, mais sans efficace, faute de s'appuyer sur l'autorité d'un Dieu bien vivant, bien présent au fond

de la conscience, faute aussi des terreurs et des attraits de la vie future. Et l'être d'où ces vérités partent, et le monde où elles conduisent, restant dans les nuages, elles flottent dans le milieu, sans racine et sans fruit. On vit au jour le jour, dans cette bizarre honnêteté qui tient pour qualités les défauts absents, et ne tient guère pour défauts que ceux qui nuisent à autrui; puis enfin, au sortir de cette vie insoucieuse, on s'en remet des hasards de l'avenir au dieu des bonnes gens.

Dans les classes supérieures, dans celles qui ont des loisirs pour la réflexion, il semble, à ne consulter que l'apparence, que des convictions diverses, il est vrai, mais certaines, arrêtent les esprits. Or, parmi ces esprits convaincus, comptez-vous les hommes qui, dans les choses d'intelligence, suivent la mode : population flottante, mue par le caprice, qui ne demande pas à une opinion d'être vraie, mais d'avoir bonne grâce, et la déserte avec la faveur publique? Comptez-vous ceux qui rougiraient si on pouvait croire qu'ils ont laissé quelque important problème sans le résoudre, et tiennent à avoir une opinion sur chaque chose, pour représenter aux yeux du monde et par contenance; ou bien ceux qui ne considèrent pas la solidité d'une doctrine, mais

son alliance avec un parti politique, qui l'adoptent, non pas comme une règle de l'intelligence et de la vie, mais comme on porte une couleur; ou encore ceux qui lui demandent de servir leur ambition et la prennent pour marchepied; et ces artistes qui, n'interrogeant que la beauté d'une croyance, faciles sur sa vérité, se donnent ainsi des *mœurs poétiques;* ou ceux qui la prennent pour son indulgence, parce qu'elle consacre leurs fantaisies; ou enfin ceux qui, nés avec des passions vives, mais, au milieu de leurs excès, enthousiastes de la dignité morale, trouvant autour d'eux un austère idéal de sainteté, l'adoptent pour cette austérité même, et après, confessent plus volontiers leur faiblesse, qui ne peut atteindre à une telle hauteur? Parmi tant d'hommes qui manquent de convictions sur leur âme, sur leur destinée, sur la Providence, cherchez du moins combien sont tourmentés par ces problèmes; en trouverez-vous beaucoup? Hommes rares, instants fugitifs, pensées légères, sur un fond immense d'oubli.

Dans de pareilles âmes que peut être la volonté? Energique, quand elle est excitée par des croyances profondes, elle est languissante, au service d'esprits mal convaincus, douteurs ou indif-

férents. Aussi voit-on que nous manquons presque universellement de caractère. Comme on n'est sûr ni des autres ni de soi-même, on craint avant tout de se compromettre ; on ne suit que trop fidèlement le précepte du sage, qui ne l'entendait pas dans ce sens : « Vis avec tes amis comme » devant un jour devenir tes ennemis, et avec tes » ennemis comme devant un jour devenir tes » amis. » Et pourtant, s'il fallait des convictions, ce serait maintenant plus que jamais. Dans notre société ancienne, un homme était attaché à une condition par sa naissance, d'un coup d'œil il voyait devant lui sa route toute tracée ; aujourd'hui que chacun peut prétendre à tout, il n'y a guère d'hommes que l'ambition ne touche, et qui, dès leur jeunesse, ne rêvent de fortune. Alors le grand objet de la vie est de franchir sa condition. Mais ici que de difficultés ! Il faut se créer des appuis, prévenir les haines, ne négliger aucun homme jouissant de quelque pouvoir politique, ou de quelque influence privée, se permettre au plus d'écraser le mérite silencieux, courtiser toujours la médiocrité bruyante et agissante. Dans ces soins, on efface, on change sa couleur, on se jette dans des ménagements infinis, dans des conciliations universelles. Reste-t-il

quelque vélléité de courage, on la glisse sous les ambiguités de la langue ; tandis qu'on n'envisage les hommes, ces créatures divines, que comme des instruments ou des obstacles à notre fortune, qu'on n'apprécie que leur utilité ou leur danger, on perd le sens moral ; et, pour achever, on décore cette belle science de la vie d'un grand nom : on l'appelle pompeusement l'expérience des hommes et des choses.

N'y a-t-il donc nulle part de ferme conviction ? Il en existe sans doute ; mais ici encore le bien est souvent corrompu par le mal. La croyance la plus générale de toutes, celle qui surnage dans la ruine des autres, celle qui influe le plus puissamment sur notre conduite, la croyance salutaire à la Providence, est fréquemment gâtée par ce que nous y mêlons du nôtre, et, par une contradiction déplorable, se tourne en instrument de mal. Essayons de peindre un si étrange renversement.

Lorsque, dans notre simplicité, nous voulons juger les actions humaines, nous les jugeons par la morale commune. Il existe en effet une loi qui prononce sur les pensées et les œuvres des hommes. Elle n'est ni difficile à consulter, ni difficile à interpréter, ni d'une autorité médiocre ; accessible à tous, savants et ignorants, d'une

clarté inexorable, ses arrêts sont absolus. Grâce à elle, quand deux Etats se font la guerre, quand un gouvernement, un citoyen prennent une décision, on sait s'ils agissent justement ou injustement ; les plus vastes, comme les plus petits desseins, trouvent là ou leur sanction ou leur sentence.

On nous détourne de cette considération. Lorsque, lisant l'histoire, ou observant ce qui se passe devant nous, nous sommes indignés de voir le mauvais parti triomphant, survient une doctrine qui nous dit : Pourquoi cette indignation vertueuse ? Ne voyez-vous pas que si un événement de cette importance arrive, c'est qu'il a sa raison d'être, qu'une force irrésistible le produit ; et ce n'est point une raison frivole, une force sans énergie, c'est la nature elle-même toute-puissante. Quelle folie de vous révolter contre cette nécessité, et, si vous la rencontrez sur votre chemin, d'aller vous briser contre elle et contre Dieu, dont elle est l'organe ! Respectez les faits accomplis.

C'est là, il faut en convenir, une doctrine heureusement née, à qui on pouvait sûrement, lors de son apparition, prédire une grande fortune. Les hommes aiment à être du parti vainqueur :

es uns par calcul, les autres parce qu'ils sont nal à l'aise dans le moindre parti : gens à con-ictions peu profondes, qui ont besoin, pour woir foi dans leurs idées, de les voir partager ar le grand nombre, et qu'elles leur reviennent le tous côtés revêtues de l'approbation générale ; a solitude leur fait peur. La vie qu'on trouve lans les minorités n'est pas si douce qu'on y lemeure volontiers. Être perpétuellement sur ied, armé en guerre ; se sentir blessé à toute ieure par les démarches de ses adversaires, aigri ar leur bonheur, par leur sagesse même ; rêver in avenir qui n'arrive pas, ou le toucher du doigt t le voir s'échapper ; douter parfois, et, au mo-nent d'agir, être saisi par cette réflexion pleine l'angoisses que peut-être on a fait fausse route, u'on dépense en vain son énergie, qu'on se sa-rifie inutilement : voilà l'existence, quand on se lace parmi les mécontents. On est donc porté à bandonner les faibles pour les forts ; mais, au noment de passer dans le camp ennemi, on hé-ite, ce brusque passage soulève des scrupules et uelques remords. C'est alors que la doctrine roposée a son usage : elle nous enseigne à ac-epter les faits accomplis, à révérer en eux la nature souveraine par qui ils sont. Après de tels

raisonnements, la conscience est plus en repos, et une conversion s'opère hardiment.

Certes, j'admire la soumission aux décrets de Dieu. Lorsqu'un homme qui a servi avec loyauté un parti, observant la marche des événements, continue et irrésistible, voit d'une vue claire que ce parti a fait son temps, que la vie s'est retirée de lui, et qu'il est condamné ; quand, dans cette âme honnête il se livre un cruel combat entre d'anciennes affections et la raison inexorable, et que la raison l'emporte, je m'incline à ce grand spectacle, et je salue le transfuge à son passage. Mais comment ne pas s'indigner quand des considérations si hautes ne servent qu'à colorer la lâcheté ? Ils prétendent, lorsqu'ils se soumettent aux faits accomplis, accepter le jugement de la nature, c'est-à-dire le jugement de Dieu sur les affaires humaines. Sont-ils bien sûrs de ne se tromper jamais ? Que de faits ont été regardés comme accomplis, qui ne l'étaient pas, qui ne devaient jamais l'être ! Les partis sont sujets à l'illusion ; le désir les aveugle ; tout léger succès est cause gagnée, et sans appel ; toute possession d'un instant vaut prescription. Est-il donc arrêté que les leçons de l'histoire seront éternellement perdues ? Où leur a-t-elle montré une fortune sans

revers? La lutte des peuples et des partis n'est-elle pas pleine d'alternatives, en sorte que le vainqueur du jour est le vaincu du lendemain? Sans même consulter les livres, ne trouvent-ils pas dans leurs souvenirs les mêmes vicissitudes, les mêmes enseignements? Ils ont vu, sur le sol mouvant de la France, en quarante années six ou sept révolutions; s'il leur fallait de plus grands exemples, ils ont vu la Grèce, esclave deux mille ans, ressaisir sa liberté, et sur l'Agora, muette durant vingt siècles, relever la tribune de Démosthènes. Mais non, ils n'ont rien vu; on ne peut assez s'étonner de cette enfance sans fin, pour qui l'expérience n'est pas, et qui se repaît, avec une confiance inaltérable, de chimères cent fois confondues, ni de cette folie des hommes, qui se promettent la consistance dans la perpétuelle mobilité. Combien on en voit errer de parti en parti, offrant, retirant, rapportant les témoignages fervents d'une fidélité éternelle, abattus devant le succès, sans entrailles pour le malheur, hommes à cœur d'esclave, qui traînent à la suite des puissances une vie sans dignité. Est-il rien de plus triste que cette dégradation volontaire, que ce spectacle d'une créature humaine se dépouillant de ce qui fait l'homme : une raison pour voir les principes, et la liberté

pour suivre la raison ? Il est une cause qui ne souffre rien de la fortune : la cause de l'honnêteté au fond de l'âme ; il est des faits accomplis : nos pensées basses ou généreuses; il est un pouvoir inviolable : celui dont le stoïcien a pu dire : Il n'y a ni voleur ni tyran de la volonté.

Et considérez combien cette doctrine encourage les gens entreprenants. Comme le succès s'obtient au prix du succès, le succès à tout prix devient le but unique de tous les efforts. Que dis-je, le succès? l'apparence; car il ne s'agit ici que de faire figure. Or, quand les hommes se laissent intimider par le succès, presque toujours c'est devant leur œuvre qu'ils s'inclinent. Si, pendant qu'un grave événement se prépare, ceux qui y travaillent étaient sûrs qu'un œil vigilant les observe, qu'une main vigoureuse s'oppose à leurs desseins, et qu'une fois ces desseins réalisés, ils la retrouveront encore, étendue et inflexible, pour détruire ce qu'ils auront construit, plus d'un réfléchirait avant de se jeter dans une entreprise si menacée. Quand, au contraire, on sait que ce personnage puissant, capable de vous arrêter, vous regarde faire, qu'il n'est pas un ennemi, et qu'il peut devenir un ami, la confiance n'a plus de bornes ; et c'est elle qui fait réussir.

Supprimer la morale, renoncer à toute initiative, obéir au fait brutal, livrer le monde à l'audace, voilà les beaux effets de la résignation aux faits accomplis. Si on juge les théories à l'œuvre, que celle-ci subisse son jugement.

Au lieu de cette doctrine, qui ne voit dans les événements que la force qui les a produits, laissant dans l'ombre le caractère par lequel ils sont justes ou injustes, en voici une autre qui néglige également ce caractère, ou plutôt le défigure, parce qu'elle se préoccupe exclusivement des résultats. Écoutez parler ses partisans. Votre morale, nous disent-ils, est vraie, mais singulièrement médiocre; au lieu de cette appréciation étroite des faits, élargissez vos vues, considérez les choses d'une plus grande hauteur. Telle action est choquante, dites-vous, et rien ne peut empêcher qu'elle soit blâmable; oui, sans doute, blâmable devant la morale commune et la conscience des esprits faibles ; mais considérez-en les résultats, quels changements heureux elle a opérés dans le monde, et vous reconnaîtrez qu'elle a sa place marquée dans les plans de la Providence, qu'elle s'y ordonne à merveille. Cette guerre est inique, je le veux; mais observez combien elle sert la civilisation, et vous n'aurez plus le cœur d'être sévère. Cette paix, à son

tour, est, d'après vous, sans dignité, mais à son ombre fleurissent le commerce, les arts, la science, l'industrie. Le despotisme est honteux; mais qu'on y dort bien! et qu'il laisse de beaux monuments! Aussi, comme il est juste de distinguer les événements en eux-mêmes, de l'ensemble où ils prennent place; comme, à ces deux points de vue, une seule et même action change de caractère; comme on doit plus considérer l'ordre du monde qu'un simple fait, qui paraît et s'efface, les desseins de Dieu que les desseins des hommes, il est juste aussi de distinguer une grande et une petite morale, et de donner à celle-là la prééminence. Que si elles se trouvent d'accord, c'est une rencontre désirable; que si elles se combattent, il n'y a pas d'hésitation permise, la grande l'emporte.

Eh bien, voici les redoutables personnages de quatre-vingt-treize, qui ont abattu les têtes élevées, nivelé la nation, et préparé l'égalité; voici les conquérants du nouveau-monde, qui assurent la civilisation en exterminant les indigènes; voici les ouvriers de la Saint-Barthélemy, des dragonnades et de l'inquisition, qui travaillent à l'unité de la France et de l'Europe. Dites, sont-ce là vos saints? Reniez-les, vous vous reniez vous-mêmes; confessez-les, vous désertez le genre humain.

Pour nous, nous sommes avec le genre humain, honorant ce qu'il honore, flétrissant ce qu'il flétrit; la violence et l'astuce, au service de la plus noble cause, demeurent ce qu'elles sont ; toujours l'âme honnête les réprouve, et, en outre, elle s'indigne profondément de voir les choses sacrées entre des mains impures.

Cette doctrine que nous combattons mène loin. On croit d'abord qu'elle se borne à distinguer les actions par une autre marque, mais qu'elle les distingue pourtant, approuvant les unes, condamnant les autres; cela n'est pas, et ne peut pas être. Comme tout se tient dans l'histoire, tout est également bon, la violence de Sextus et la pudeur de Lucrèce, la résistance des victimes et l'énergie des bourreaux, et on tombe dans un optimisme heureux qui nous fait voir en beau toutes les pages de l'histoire, palliant les plus révoltantes, ou même en supprimant l'horreur.

Il y a des esprits plus fiers qui ne s'inclinent pas devant les faits, et veulent un jugement; ils l'ont trouvé dans le suffrage populaire : la voix du peuple est la voix de Dieu. D'honnêtes gens avaient pensé que le suffrage populaire vaut dans la matière changeante des formes politiques, et qu'il n'a rien à voir au juste immuable ; que la

décision du bien et du mal appartient à la seule conscience ; ils ont changé tout cela. Hobbes écrivait, il y a trois siècles : » Les princes font juste » ce qu'ils ordonnent, injuste ce qu'ils défen- » dent. » Ils pensent comme Hobbes, au prince près. Donc si leur prince décidait qu'il n'y a plus ni liberté de conscience, ni liberté personnelle, ni propriété inviolable, ni droit, il n'y aurait plus légitimement ni liberté de conscience, ni liberté personnelle, ni propriété inviolable, ni droit. Il faut bien le croire, puisqu'ils le disent. Pour nous, qui avions cru qu'avant tout droit politique est le droit naturel, que les formes politiques sont seulement des manières d'administrer ce droit ; que la volonté d'un peuple, délibérant et choisissant, probablement en liberté, crée ces formes légitimes, pour durer autant qu'elle-même, vingt siècles ou un jour, sans qu'il puisse jamais toucher au droit naturel, sur lequel tout porte ; pour nous, dis-je, qui pensions être allé aussi loin qu'il était permis d'aller, nous avons honte d'être si arriéré, auprès de ces nouveaux théologiens du suffrage universel. Comme il profite par leurs soins, nous comptons qu'au premier jour, ils le chargeront de décider entre Newton et Descartes, sur l'émission et l'ondulation de la lumière. En

attendant, nous rétractons entre leurs mains ce que nous avons jadis écrit : » La nation (1) peut faire » d'elle-même ce qu'elle veut, comme je puis faire » de moi ce que je veux. Mais il faut bien qu'on » le sache, et qu'on ne l'oublie pas : pas plus » que moi, la nation entière ne peut faire le juste » et l'injuste. Elle crée la légitimité et la légalité, » légitimité des formes de gouvernement, légalité » des actes de ce gouvernement ; mais, comme le » simple individu, elle n'agit qu'à condition d'a- » gir bien ou mal, selon la loi morale éternelle. » Il est bon de répéter au peuple souverain qu'il » n'est pas maître de la nature des choses, de » peur qu'il ne se prenne pour la Raison en per- » sonne, et ne vienne à déraisonner. »

C'est ainsi que les hommes se dispensent de la conscience, absolvant ce qui est par l'histoire ou par le suffrage du nombre, interprètes de la volonté divine. Ce parti une fois pris, il ne leur est pas défendu d'agir dans le sens de la Providence, comme ils le voient ; mais en voici qui, de la confiance en la Providence tirent, par un nouveau tour, l'inertie. Comme ils ont vu les événements les moins probables survenir par les causes les moins

(1) Etude sur Montesquieu, novembre 1851.

attendues, et qu'ils ne comptent pas que l'avenir soit fait autrement que le passé, convaincus de leur impuissance à rien prévoir et à rien préparer, ils laissent rouler le monde, sans lui demander où il les mène, lui permettant d'aller où il lui plaira, pourvu qu'il marche seul et les exempte de le pousser. S'il va au mal, pensent-ils, ce n'est pas la peine de l'y aider, s'il va au bien, il ira de toute manière, avec ou sans nous, et un peu mieux sans nous, car nous ne savons point par où il faut qu'il passe, et n'agissons guère qu'à contre-sens. A Dieu ses affaires, à nous les nôtres.

Il est fâcheux de troubler une si agréable quiétude, mais qu'y pouvons-nous ? Ils ont raison de dire qu'ils ne gouvernent pas le monde, et ce n'est pas ce que Dieu leur demande ; mais il leur demande d'y faire leur devoir, de combattre partout contre le mal, pour le bien. Certainement le monde va où il doit aller, et il lui est fort indifférent de m'emporter éveillé ou endormi, mais il ne m'est pas indifférent à moi qu'il m'emporte honnête ou malhonnête devant la justice de Dieu, où je vais.

Si les considérations précédentes sont vraies, le monde a sa loi, et nous avons la nôtre, qui est

la morale. Et il n'y a pas une grande et une petite morale; il n'y en a qu'une seule, l'ancienne, la vraie, la bonne morale. Pour la connaître, il suffit d'écouter sa conscience, et il n'a pas paru bon à Dieu que, pour être un honnête homme, il fallût être un savant historien ou un profond métaphysicien, que, pour distinguer entre le bien et le mal, nous eussions à deviner des énigmes.

« Respecte ce qui est, me dit-on ; il a une cause » sacrée, la volonté de Dieu. » Non, les lois universelles, excellentes en elles-mêmes, donnent entrée dans le monde à la fois au bien et au mal. Quand ils sont ainsi mêlés, la morale les sépare, elle donne à chacun ce qui lui est dû, au bien l'amour, au mal la haine. Rien ne peut changer leur nature ni la mienne, qui est de m'armer pour la justice contre l'iniquité.

« Respecte ce qui est, me dit-on encore : il a des effets heureux. » Non ; car quel événement possible n'a pas quelques effets heureux ? Mais osez dire que le bien eût été plus fâcheux que le mal. Puis, vos beaux résultats, si ingénieusement calculés, sont toujours incertains, mais le mal est certain :

Faisons notre devoir, et laissons faire aux dieux (*Corneille*).

« Respecte la décision du nombre. » Entendons-nous. Parlez-vous de l'institution d'une forme de gouvernement ? Vous avez raison, elle est légitime quand il l'établit, tout le temps qu'il la soutient. Mais parlez-vous de juste et d'injuste ? Sachez bien que tous les hommes vivant actuellement sur le globe, et ceux qui y ont vécu, et ceux qui y vivront, s'ils s'accordaient, ne pourraient faire que le bien fût mal et que le mal fût bien, qu'il fût légitime de violenter une conscience, d'ôter arbitrairement à un homme sa liberté physique, d'ôter arbitrairement un cheveu de sa tête ou une obole de sa main.

« Songe uniquement à toi-même, le monde ira » sans toi. » Je le sais, et ne me sens responsable que de ma personne, mais je suis justement responsable de ma paresse et de ma méchanceté.

Enfin, n'oublions pas les menus propos sur la Providence ; ils ne laissent pas d'être curieux. Voici d'abord les écrivains et les orateurs qui la protégent, puis ceux qui l'exploitent. Ceux-ci ont inventé une providence à leur usage, ils la mettent de moitié dans leurs aventures ; quelquefois ils parlent d'une seconde providence ; ce qui prouve qu'ils croient à la première ; mais la première habite par delà les nuages, on en a peu de nou-

velles, et il en est peu question : elle ne fait guère que soutenir l'univers en général, et promet au plus d'intervenir à la fin des temps pour récompenser la vertu ; la seconde, présente et sensible ici-bas, dispense la fortune. L'espèce des protecteurs est amusante : ce serait un crime de les troubler dans leur imagination ; quant aux autres, ils blessent cruellement les hommes de conviction sincère, en prostituant le nom le plus respectable, et il faut être bien ferme pour croire encore à la Providence, après qu'ils en ont parlé.

II.

Ce désordre des idées sur la Providence et la justice s'explique naturellement. Si on ne trouve pas la vérité sur ces choses, c'est qu'on ne la cherche pas où elle est. Elle est dans l'âme. Là l'abîme se creuse entre le juste et l'injuste : là, plus forts que tous les sophismes, la satisfaction intérieure et le remords nous font sentir le frein ; là paraît une Providence qui ne flotte point, celle que la vertu espère et que le crime redoute.

Voilà ce que nous saurions, si nous habitions

en nous-mêmes; mais le monde de l'âme est désert, la vie publique est tout pour nous, la vie intérieure plus rien. Ou le flot nous saisit et nous entraîne, sans nous laisser le temps de nous reconnaître, ou nous demeurons sur le rivage, absorbés dans le magique spectacle de cet océan humain, sans regard que pour son immensité et pour les vaisseaux qui le tentent, sans rien entendre que ses murmures et ses éclats, sans rien prévoir, sans rien espérer que ses colères et ses apaisements. On veut donc être un homme public, revêtir une part de l'autorité sociale; on veut une vaste sphère d'action. C'est ce qu'on appelle être quelque chose, ce qui signifie sans doute que si on n'est pas cela on n'est rien. Au défaut des emplois, on prend la plume et on parle à l'univers. Si cependant notre âme est un peu en désordre, quoi d'étonnant? Nous avons à régler une province, à ordonner le monde.

Et on a raison, si nous ne vivons que cette vie, car alors il ne s'agit que de faire belle mine et soutenue; mais s'il y a une autre vie, si nous ne devons arriver à Dieu que dignes de lui, qu'après avoir imité sa perfection, suivant nos forces, c'est-à-dire, après nous être enrichis de vertus réelles, il est clair que tout ce temps d'extérieur

imposant et de pauvreté intérieure est perdu, et que nous serions beaucoup plus avancés, si, passant inaperçus dans la foule, nous avions déraciné de notre âme un seul défaut. L'humble femme qui élève son enfant, qui s'efforce de lui communiquer de saines convictions, des sentiments élevés et une volonté courageuse, se dévouant en entier à cette tâche, cette femme qui, dans toute sa vie, aura donné un homme à l'humanité, est incomparablement au-dessus de vous, qui décidez du sort des Etats. Le problème, à notre époque, est de faire de grandes choses avec petitesse ; il faudrait le renverser, et se proposer de faire de petites choses avec grandeur.

Tels sont les acteurs sur cette scène; le reste est spectateur. Chacun de nous sait jour par jour ce qui se passe dans l'univers, il assiste aux grands mouvements qui agitent les nations, il est présent aux changements de ministère en Grèce et aux révolutions de palais dans l'Océanie; il entre dans les partis, s'échauffe pour leurs intérêts, partage leurs espérances et leurs craintes ; il est heureux et malheureux au même instant, heureux du succès de la cause qu'il aime dans un pays, malheureux de son échec dans un autre; il s'indigne contre ce qu'il appelle le mal, applaudit au bien,

soupire après le mieux; les événements se compliquent-ils? son anxiété croît jusqu'au comble : quand donc viendra le dénoûment? il calcule, il se travaille. Et comme si ce n'était pas assez des émotions que fournit la vie réelle, les récits d'un monde imaginaire l'agitent de semblables mouvements : il est saisi par le tourbillon.

C'est vivre, si l'on veut, mais vivre au théâtre, et déserter sa maison. Je sais où en est à cette heure l'humanité entière, j'ignore où j'en suis; je compte les pulsations de la vie universelle, j'éprouve si elle est calme ou précipitée, j'ignore si la mienne est régulière, excitée ou languissante; je déplore les désordres des Etats, l'erreur ou les crimes des hommes, je suis transporté par leur sagesse, par leurs vertus, et je me sais gré de ces bons mouvements : ils me prouvent que ma conscience n'est pas éteinte, qu'elle a gardé sa pureté et son énergie; plongé dans ce profond contentement de moi-même, je n'entends plus ses reproches, je perds le sentiment du mal qui me mine, et à la fois le désir, la volonté et la force de m'en corriger.

Qu'est devenu ce dix-septième siècle, tout voisin du nôtre? Qu'est devenu ce temps où la grande affaire était le travail sur soi-même, en vue de

la perfection, le soin de ses intérêts éternels? Les distractions du monde, le souci de la fortune, les passions violentes pouvaient l'interrompre, non le faire oublier : au milieu des plus vifs entraînements, on y avait de soudains retours, décisifs quelquefois, jamais stériles; dans une existence dissipée on gardait la conscience qu'on faisait le mal, ou qu'on ne faisait pas le bien; le remords, s'il n'était victorieux, jetait dans les joies coupables ou frivoles une salutaire amertume. Où sont Rancé, la Vallière, Pascal, Longueville, et tant d'autres semblables à eux? Quand on approche de ces personnages, on sent, jusque dans leurs excès, la créature divine, et, sous cette chaleur que la passion répand dans leur vie, se trahit un fond austère de dignité morale, le sentiment d'une noble destinée, le respect de l'âme immortelle; imposant contraste qui donne à ce spectacle un intérêt incomparable et une singulière grandeur.

De longtemps il ne se reproduira. Nous avons les mêmes passions terrestres qu'on avait alors, moins l'instinct des choses spirituelles; notre attention, absorbée par le drame puissant du monde, par sa richesse infinie, n'a plus de regard pour cet autre monde, invisible à l'œil du corps, où notre âme,

acteur unique, conduit, avec une lenteur désespérante, une simple action. Il est si facile de se laisser captiver par des scènes incessamment changeantes, et si pénible de se replier continuellement sur soi-même, de se rendre compte, de constater beaucoup de fautes, de rares et insensibles progrès, en un mot, de vivre en face des témoignages accablants de son infirmité ! Aussi les temps sont changés : la lecture du journal a remplacé l'examen de conscience.

Sans doute, il serait insensé de vouloir que nous revinssions à l'ignorance primitive des faits qui se passent sur la terre ; il est bon que nous ne soyons pas concentrés en nous-mêmes, isolés de tous par nos pensées et nos affections ; il est beau de voir des hommes que des distances immenses séparent, et qui ne se connaîtront jamais, rapprochés par de généreuses sympathies, partager leurs joies et leurs douleurs ; de voir enfin le sublime sentiment de la fraternité humaine s'étendre, embrasser le globe, sans s'arrêter devant un fleuve ou une montagne. C'est aussi de cette façon que s'acquiert l'expérience : avec la publicité actuelle, la brièveté fatale de la vie est compensée par la multitude des observations ; l'intelligence, toujours également restreinte par la durée, se met à

l'aise dans l'espace. Puis, un plus grand nombre d'hommes sont initiés à la vie intellectuelle, excités qu'ils sont par de perpétuelles provocations. Enfin, du moment qu'il y a une nation qui pense, il faut qu'elle parle, pour dire sa volonté sur elle-même; et si on la fait taire, je voudrais bien savoir qui se permettrait de parler à sa place.

Mais, pour la vie morale, la publicité actuelle a ses dangers. La faculté qui s'émeut en nous doit être ménagée, sous peine qu'elle s'épuise. Or, comment ne s'épuiserait-elle pas avec un tel régime ? Blessés chaque jour, à chaque instant, par les injustices impunies, par la persistance des abus, par la durée des pouvoirs ou des partis qui nous répugnent, spectateurs passionnés, acteurs quelquefois dans les combats qui se livrent, animés, abattus par leurs vicissitudes, incapables de garder la santé de l'âme dans un état si violent, ou bien nous devenons la proie d'une exaltation fiévreuse, nous perdons la prudence et le repos, ou bien nous en venons à prendre notre parti des désordres qui jadis nous irritaient, et, pour conserver notre bien-être, nous nous interdisons la fatigue des émotions. Les événements passent alors devant nous sans nous toucher : nous sommes renfermés dans l'indifférence, dans

ce port assuré de l'égoïsme, contre lequel expirent les tempêtes. Quelques-uns poussent plus loin encore l'art du bonheur; ils se donnent la jouissance que vante Lucrèce : ils contemplent du rivage, avec volupté, les vaisseaux battus par les vents.

Ni le délire, ni l'indifférence plus ou moins brutale, ne peuvent être, dans les desseins de la Providence, le terme de notre activité. Sans doute, il y aura toujours quelques hommes qui garderont une juste mesure, qui, sans tomber dans l'apathie, se résigneront à des maux inévitables, confiants dans l'avenir; mais par malheur, pour un de ceux-là, combien d'autres faut-il compter qui ne conserveront pas ce sage tempérament! Or, ce que nous constatons ici, ce ne sont pas les exceptions, mais le caractère le plus général. Il n'est que trop vrai : l'intérêt qui doit s'attacher aux choses de l'âme s'est reporté sur les événements du monde; et là même il s'use, quand il ne va pas à l'excès.

Notre grand mal est donc l'absence de vie intérieure; sans elle, la vie privée marche à l'aventure; sans elle, la société ne peut se promettre ni ordre ni liberté. Tout le monde convient qu'elle est la condition de l'ordre : il est visible que celui

qui travaille à établir l'harmonie dans son âme n'ira pas troubler l'Etat par de folles démarches ; mais que les défenseurs de la liberté se persuadent bien que la vie intérieure est leur auxiliaire le plus puissant. En vain vous ferez des révolutions pour être libres : vous appartenez au dedans à la cupidité et à la peur, vous appartiendrez au dehors à la corruption et à la force ; à la corruption, qui achète les consciences, chose toujours facile à qui tient en main les places et la richesse, et n'est point d'ailleurs travaillé de scrupules ; à la force, qu'on s'empresse de justifier pour n'avoir pas de honte à la subir, quand on n'a pas le courage de la combattre, soit qu'elle se donne simplement comme la force, ou qu'elle joue la providence.

Pour ne pas tomber là, ou pour vous en relever, sur qui compteriez-vous? Sur la loi morale? Oui, si nous vivions dans le monde intérieur, qu'elle illumine et où elle commande en souveraine, revendiquant par le remords son autorité méconnue ; mais nous n'y vivons point, nous sommes étrangers à nous-mêmes, tout répandus au dehors, où rien ne nous entretient du devoir que des propos de conversation ou des discours souvent convenus ; de rares exemples, plus d'une

fois controversés, entachés toujours de l'imperfection humaine; la justice des tribunaux, copie mutilée, parfois infidèle de la justice absolue, d'ailleurs, directrice commode, qui n'exige ni la réforme intérieure, ni même l'apparence des vertus, et tient que les hommes sont assez moraux quand ils sont inoffensifs. Vraiment, cette autorité de la loi du devoir ainsi restreinte et violée, comme tombée en désuétude, est-elle faite pour nous arrêter dans des transactions coupables et nous rapprendre notre dignité ? La sympathie sera-t-elle plus forte? Le croire, c'est peu connaître quel avocat habile, quel subtil raisonneur est l'amour de soi. Je délibère, par exemple, si je vendrai ma conviction pour quelque avantage personnel : il est certain que je consulte avant tout mon intérêt; mais est-ce à dire que j'y sacrifie l'intérêt général ? D'abord, en mettant les choses au pis, en noircissant mon intention, ma conduite a-t-elle quelque danger assuré pour l'État ? Parce qu'un soldat se repose ou passe à l'ennemi, le succès d'une guerre est-il compromis? — Puis, cette faveur que j'accepte, un autre, et serait-il aussi honnête? se trouverait pour l'accepter. Si le mal est inévitable, avec ou sans mon consentement, en suis-je responsable? — En

outre, ne se peut-il pas que mon action soit favorable au bien public? La cause à laquelle je me donne n'est-elle pas peut-être la bonne cause? Ainsi s'opèrent les conversions complètes et les conversions partielles, ainsi le cœur s'endurcit.

Il ne faut pas s'étonner que cela arrive dans une société dépourvue de ces convictions profondes que la vie intérieure seule fournit. Ces hommes, pour lesquels on veut que j'éprouve une si vive sympathie, et que je me dévoue, que me sont-ils, après tout? J'ignore d'où ils viennent et où ils vont; ignorant d'où je viens moi-même, et où je vais; je ne sais quel hasard nous rapproche, et ne vois d'autre rapport entre nous que de nous trouver dans le même temps au même lieu, comme des voyageurs qui se connaissent quelques heures, pour ne plus se revoir. Est-on en droit de demander à des êtres ainsi rapprochés autre chose que cette sympathie superficielle et toute physique, dirai-je cette sensibilité du corps, que blesse la vue d'une infirmité présente, et à qui il répugne de verser le sang?

Il est une sympathie plus profonde et plus énergique, capable de résister aux tentations de l'égoïsme, mais elle se puise plus haut; l'amour fraternel, la charité naît d'autres principes, se

nourrit d'autres pensées. Que les hommes habitent en eux-mêmes, qu'ils descendent dans leur âme, et l'interrogent consciencieusement, ils y retrouveront leurs titres de famille ; là, ils verront clairement qu'ils sont tous enfants d'un même père, qui tous nous aime et nous appelle à lui ; et cette communauté d'origine et de destinée, et cette participation égale à un même amour, en même temps qu'elle nous imposera des devoirs réciproques, éveillera en nous un sentiment d'affection vigoureuse, capable de soulever notre volonté pour les remplir. Ceux que ce sentiment possède sont munis contre les séductions de l'intérêt privé ; lui seul, il crée des sociétés véritables, de véritables citoyens. Multipliez de pareils hommes dans un État : c'est le secret pour être libres. S'ils ne connaissent pas encore leurs droits, ils les connaîtront vite, car savoir que nous sommes frères, que nous sommes des créatures raisonnables et libres faites pour la perfection, mais à d'inégales distances de ce terme, c'est nécessairement deviner les droits de l'homme et leurs proportions. Or, une fois que ces droits sont découverts, fondés sur notre nature immuable, ils ne périront pas : ils auront à leur service une armée de gar-

liens vigilants, courageux, incorruptibles; et l n'y a pas de petites conspirations pour étouf-'er la liberté, qui puissent vaincre cette im-nense conspiration pour la défendre. Si nous 'oulons être libres, commençons donc par être noraux; pour réformer les choses, réformons les iommes; et pour réformer les hommes, appe-ons-les à la vie intérieure, source unique de toute lignité.

Voilà le dessein de ce livre : il est de philoso-ohie spéculative et de philosophie pratique, une lémonstration de la Providence et un appel à la vie intérieure. La Providence qu'il proclame n'est pas la puissance complice des crimes heureux, ou l'autorité banale qu'on entremet et compro-net dans toutes nos petites affaires, providence le ménage, mais celle qui, gouvernant de haut, ivrant le monde au combat du bien et du mal, 'ait germer sourdement et paraître un matin les dées justes ensevelies, recueille les bons senti-nents perdus, et réserve à la bonne volonté le contentement qu'elle n'a pas eu autrefois. La vie ntérieure qu'il propose, n'est ni la caverne où se réfugie le passant par l'orage, ni le foyer solitaire où l'âme rêve dans les longues nuits, mais la source vive où la volonté se trempe pour mieux combattre.

La philosophie au nom de laquelle nous parlons, est cette philosophie française, qui, depuis quarante ans, a rendu d'assez grands services au spiritualisme. Elle ne se fâche pas parce qu'on les oublie, et ne se croit pas dispensée d'en rendre encore; mais elle tâche de n'être ingrate envers personne. Comme elle ne prétend pas avoir inventé Dieu, la liberté, le devoir et l'immortalité, elle cherche avidement, elle note avec bonheur ces dogmes, partout où ils se rencontrent, pour constater la foi éternelle du genre humain, qui est la sienne. Elle n'est point envieuse; elle veut que le bien se fasse, et n'exige pas qu'il ne se fasse que par ses mains; elle croit qu'il y a de l'ouvrage pour tout le monde, et invite toutes les puissances à y travailler avec elle. En ce moment même, elle retrouve dans les cloîtres du dix-septième siècle toute une génération de héros chrétiens; curieuse de la grandeur morale, mais éprise d'un goût particulier pour la vertu passionnée des femmes, pour cette vertu discrète qui ne fleurit bien qu'à l'ombre, fuit le théâtre, les vastes fonctions, et emploie souvent au gouvernement d'une maison l'âme d'un héros de Plutarque; elle ressuscite de la même main Pascal et sa sœur, sans trembler pour la philosophie, qui, en effet, n'a rien à craindre d'aucun

génie et d'aucune vertu. Comme aussi un maître de la littérature classique a peint, dans sa beauté, l'éloquence des Pères, sans penser qu'il trahît Démosthènes. C'est la civilisation, l'équité et le bon goût. Grâce à Dieu, nous ne nous sentons point les petites jalousies, nous sommes placé plus haut, et c'est de là que nous réclamons en faveur des bonnes vérités, ou plutôt en faveur de l'âme humaine, à qui elles sont si nécessaires.

Je sais qu'il n'est pas en tous temps également facile de croire à la Providence; mais c'est à la raison de l'affirmer, par un acte de foi, devant l'expérience contraire. D'ailleurs, on prend bien son moment pour annoncer aux hommes que Dieu ne se soucie pas d'eux. Est-ce pour les consoler?

Je sais aussi qu'on n'aime pas en tous lieux la philosophie; c'est son malheur : elle est dans l'âme la conscience, au dehors, la liberté.

ESSAI

SUR

LA PROVIDENCE.

Athéisme, marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement. PASCAL.

Soutenir la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire (1). *Id.*

CHAPITRE I.

CONNAISSANCE DE DIEU PAR LA RAISON. — PREMIÈRE IDÉE.

Je ne puis m'observer moi-même, avec mes qualités imparfaites, sans concevoir un Être parfait, par qui j'existe ; le monde me le révèle pareillement. Que suis-je en effet ? Je vis depuis quelques années sur cette terre, et, tout le temps que j'y demeure, je sens qu'il n'est pas en mon pouvoir d'y rester un instant de plus ; j'en sortirai comme les autres, malgré moi. J'habite un point de l'espace, le lieu qu'occupe mon corps ; rien de plus. Je suis intelligent, mais j'ai commencé par tout ignorer, puis j'ai erré, j'ai douté ;

(1) Pages 355, 185, de l'excellente édition de M. Havet.

autant que je sache, il faut que je travaille pour apprendre, et autant que je sache, je ne sais pas tout. Cette intelligence est capable de quelque sagesse, de concevoir des desseins assez bien conçus, et de prendre des moyens assez bien pris; mais que de petites vues ! et je ne fais vraiment que me tromper. Je suis sensible, je jouis et j'aime : c'est quelque chose; mais mon bonheur est un pauvre bonheur, préparé et suivi par le besoin et le dégoût, traversé par mille souffrances, gâté au sein de la jouissance même par une certaine amertume, par le souvenir, la crainte, le sentiment de quelque chose d'incomplet, et dans le cœur le plus plein un vide encore. J'aime, mais je hais, et si j'aime d'autres que moi, je m'aime beaucoup moi-même, et, si j'ai mes ardeurs, j'ai mes langueurs, et me consume dans le désir d'un idéal que je ne trouve point. Je suis libre, mais il y a eu un temps où je n'avais pas cette liberté; les passions, la fièvre me l'enlèvent; et qu'elle est tourmentée dans ses résolutions ! Cette liberté est puissante sur mes facultés et sur mes organes, et, par ces organes, sur les objets qu'ils touchent; mais à tout moment ces objets me résistent, et je sens l'obstacle jusque dans ce corps que j'appelle mien, jusque dans cette âme qui est moi-même. Cette liberté est capable de justice, mais capable aussi d'injustice, et le montre assez : je fais rarement le bien, souvent le mal, et, quand je fais le bien, il est mêlé. Combien y a-t-il de saints

dans le monde! et les saints rougissent de leur vertu.

A la vue de mes qualités misérables, je m'élève jusqu'à un Être qui possède ces qualités dans la perfection. Je suis borné dans un coin du temps et de l'espace : il est éternel et immense; je suis d'une sagesse et d'une intelligence limitée : il sait tout, il est absolument sage; j'ai une félicité et une bonté incomplète : il est souverainement heureux et bon; j'ai une liberté, une puissance, une justice imparfaite : il est infiniment libre, puissant et juste.

Connaissant d'un côté cette plénitude de l'être, de l'autre cette existence et ces qualités finies et précaires, je vois bien que je ne les tiens pas de moi, et que je dépends dans mon tout de celui qui est par lui-même; qu'il m'a donné et soutient ma vie, qu'il a mesuré mes facultés.

Le monde, à son tour, me révèle la même perfection et la même cause. Il est aveugle et insensible : il manque donc de quelque chose. Il est puissant, sans doute, mais où je l'atteins je le dompte, et, même quand il me surpasse, il le fait par une force étrangère, qu'il ne connaît ni ne gouverne. Imparfait comme moi, plus que moi, il ne se suffit donc pas davantage, et il tient aussi tout ce qu'il a de l'Etre qui seul se suffit à lui-même, de Dieu.

CHAPITRE II.

ATTRIBUTS DE DIEU.

Deux méthodes ont été suivies jusqu'ici pour déterminer les attributs de Dieu et son action sur le monde. Les uns s'adressent à la logique : saisissant l'idée d'infini, ils l'analysent et la pressent, pour lui faire rendre ce qu'elle contient; convaincus qu'il ne saurait y avoir de contradiction en Dieu, que toutes ses qualités s'impliquent les unes les autres et sont unies par un lien nécessaire, il suffit à leurs yeux de tenir une seule de ces qualités : le raisonnement fera le reste, et tirera successivement de cet attribut unique tous ceux que la Divinité renferme. Selon eux, par cette méthode, on ne connaît pas seulement Dieu en lui-même, mais encore dans son rapport avec l'univers, car il fait selon ce qu'il est. Si sa conduite est déterminée par son essence, il sera donc possible, l'une étant donnée, de passer à l'autre : il ne faudra que se laisser porter par le raisonnement.

Voilà sur quelles considérations s'appuient certains philosophes ; si elles ne sont pas à l'abri de tout reproche, elles sont spécieuses du moins.

A juger cette méthode par ses résultats, on devra être très-sévère. N'est-ce pas elle, en effet,

qui a égaré plusieurs esprits et des plus grands? Pour faire honneur à Dieu, Aristote lui ôte la connaissance du monde, Malebranche lui attribue le mouvement que nous imprimons à notre corps, d'autres notre volonté même; quelques-uns, enfin, de peur de lui faire tort, lui enlèvent l'intelligence, le sentiment, l'action, le réduisant à l'existence nue. Chacun va ainsi, suivant son idée de ce qui convient ou ne convient pas, lui donnant ce qui est à l'homme, et lui ôtant ce qui est à lui.

L'autre méthode est le contraire de celle-là. Au lieu de partir d'un principe, et d'en tirer toutes les conséquences, au lieu d'affirmer uniquement ce qui doit être, elle se borne à constater les caractères des êtres observables, et les transporte en Dieu.

De là viennent les divinités du paganisme, ce Jupiter qui est né dans le temps, a conquis par la violence un royaume que lui enlèvera peut-être la violence, ignorant ce que l'avenir lui réserve de périls, impuissant devant le destin, calme et irrité tour à tour, animé enfin de toutes les passions qui agitent le genre humain. Xénophane disait : « Si les bœufs savaient peindre, ils peindraient Dieu avec des cornes. » Ce n'est pas à une seule époque de l'histoire, sur un seul point de la terre qu'on a vu une analogie sans guide et sans règle attribuer arbitrairement à Dieu notre corps, nos instincts égoïstes, nos facultés étroites, nos

variations et nos combats ; c'est partout et toujours la pente de notre nature : pour beaucoup d'hommes encore, il n'est que le premier d'entre nous. Aussi le traitent-ils comme leur semblable, attendant ses œuvres pour le juger, le bénissant quand il apporte le bonheur, et doutant de lui ou le blasphémant dans l'adversité.

Sommes-nous donc réduits à la déplorable nécessité de choisir entre ces deux procédés ? Quand il s'agit de reconnaître notre souverain, faut-il décider entre un Dieu qui n'a presque rien de l'homme, ou un homme qui n'a pas tout d'un Dieu? Faut-il nous égarer loin du monde à la recherche de l'infini ou faire descendre le ciel à notre portée? Ces deux méthodes sont vicieuses : dans la seconde, on oublie que les choses bornées ne se suffisent pas à elles-mêmes, que la raison les traverse mais ne s'y arrête point, et nous porte au delà; qu'elle ne se contente pas d'agrandir nos qualités finies ou notre durée, ou l'étendue qu'occupe notre corps, mais qu'elle leur enlève toutes bornes, et nous révèle ainsi une nature parfaite, une éternité et une immensité, conditions nécessaires de notre existence, et qu'ainsi l'infini nous enveloppe de toutes parts. Les partisans de la première méthode sont pleinement convaincus de cette vérité ; mais à leur tour ils en méconnaissent une autre : plongés dans l'infini, ils négligent au contraire ce monde et ce qu'il contient. Ils ne devraient pas oublier que,

pour nous élever jusqu'à Dieu, nous ne sommes pas partis du néant, mais de la réalité que nous attestent nos sens ou notre conscience. Cet être, que dans notre erreur nous lui donnons exclusivement, nous en avons puisé l'idée dans notre être ; cette action, dont nous lui faisons un privilége, jamais nous n'aurions pu la lui donner, si nous ne nous étions d'abord reconnus nous-mêmes comme causes, et n'avions pris conscience de notre pouvoir dans l'effort nécessaire pour diriger nos facultés ou mouvoir notre corps ; ce temps infini, que son existence seule mesure, et cet espace illimité que sa seule puissance remplit, selon certains philosophes, qui nous en a fourni la notion, si ce n'est notre propre être, qui occupe une partie de cet espace et de ce temps? Nous aimons, prenant un seul attribut de Dieu, à en faire sortir tous les autres, comme par une vertu merveilleuse de la logique; et tandis que les parties d'un tout naturel, fictivement séparées par l'abstraction, s'appellent et se rejoignent, nous attribuons cet effet à la puissance de nos formules; mais nous sommes nos propres dupes : l'idée d'infini toute seule ne nous donne rien qu'elle-même; les attributs que nous croyons en avoir tirés, elle ne les contenait point ; c'est en nous que nous les avons pris. Cet emprunt doit passer inaperçu, car il n'a exigé aucun travail : il nous a suffi, en parlant de Dieu, de rester ce que nous sommes, de garder notre nature, de transporter

avec nous au sein de cette idée d'infini des idées inséparables de nous-mêmes.

Si tels sont les résultats et les vices de ces deux méthodes, devons-nous y renoncer? Nullement; mais examiner si, incomplètes, et par suite dangereuses, quand on les emploie à l'exclusion l'une de l'autre, elles ne peuvent pas, employées à la fois, se corriger mutuellement, et former une méthode complète, où se réunissent leurs avantages et se neutralisent leurs défauts. Et c'est ainsi que nous devons en effet procéder. Pour bâtir tout édifice, deux choses sont nécessaires : des matériaux d'abord, ensuite une ordonnance, d'après laquelle on les travaille et les dispose. Il en est de même ici. Les matériaux, ce sont nos qualités : nous ne pouvons, pour traiter et parler de Dieu, nous mettre en dehors de notre nature, et inventer des attributs dont nous n'ayons aucun modèle en nous ou autour de nous; or, c'est l'observation qui nous atteste nos qualités et les livre à l'analogie, pour les rapporter à Dieu. L'observation et l'analogie sont donc nécessaires. Mais, d'un autre côté, il ne faut pas employer pêle-mêle ces éléments : il faut rejeter les uns, accepter les autres, travailler ceux-ci et les coordonner, pour que le tout où ils entrent soit un. Or, il faut à cette œuvre une autre méthode : c'est la déduction qui l'accomplit. En possession de ce caractère d'infini, qui est l'essence de Dieu, nous le maintenons invariablement; nous n'attribuons à

cet être que les qualités qu'on peut scrupuleusement lui attribuer sans altérer ou détruire cette idée fondamentale; les yeux fixés sur sa perfection, nous choisissons, parmi nos qualités, celles que cette perfection admet, et repoussons celles qu'elle exclut. Ainsi, nous ne faisons pas de Dieu un homme, mais en même temps nous n'en faisons point un Dieu abstrait et sans rapport avec sa créature; nous avons un Dieu réel.

Tout ce qui dans l'homme est pure imperfection, nous le laissons donc à l'homme. Dieu n'aura pas de corps. Le corps enferme, pour ainsi dire, et circonscrit nos âmes; or, Dieu ne saurait être circonscrit de cette façon : sa puissance doit atteindre jusqu'aux parties les plus reculées de la matière, pénétrer tout l'espace. Il n'éprouvera pas la douleur, témoignage de faiblesse et de privation; il n'éprouvera pas davantage ces passions qui se rapportent à l'individu, et tendent à l'agrandir au détriment des autres. Il ne connaîtra pas notre observation pénible, nos inductions douteuses, et nos longues déductions : ce serait supposer qu'à un moment il ignore, et que dans un autre il apprend. Enfin, il ne changera pas comme nous : car on ne change que du mal au bien, du bien au mieux ou du mieux au pire; et toutes ces suppositions outragent la divinité.

Mais il n'en est pas de même de toutes nos qualités : nous ne pensons point que l'intelli-

gence, que l'amour, que la liberté, parce que nous les possédons, dégradent l'être suprême ; il nous paraît seulement que ces attributs, distinctifs de toute nature supérieure, sont susceptibles de divers degrés, et qu'ainsi ce n'est pas leur présence dans l'homme qui constitue son imperfection, mais leur mesure.

Je m'élève par l'intelligence au-dessus de la pierre et de la plante : tout être qui viendra prendre place au-dessus de moi doit donc d'abord posséder cet attribut. En vain me dira-t-on que cet être inintelligent est Dieu : ces deux idées se heurtent et se détruisent; ma raison réclame là contre, et il n'aura sur moi qu'une supériorité nominale que ma conscience dément. « L'homme, dit Pascal, n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers s'arme pour l'écraser, une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus grand que ce qui le tue; car il sait qu'il meurt, et, l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » Est-il insensible, je me refuse à reconnaître sa prééminence. Je distingue parmi les hommes ceux qui sont insensibles, et ceux que l'amour, que l'âme transforme en poëtes, en orateurs, en héros. Il y a entre ces deux classes un intervalle immense ; en vain tâcherait-on de méconnaître ce signe caractéristique de la vraie grandeur, il reparaîtra toujours,

et nous forcera d'estimer les êtres qui le portent. Dieu n'est-il pas libre, je déclare que je lui suis supérieur, car la liberté est mon titre de noblesse vis-à-vis des autres créatures, et la raison est obligée de placer au-dessus de l'instrument, aussi parfait qu'il soit, la main indépendante qui le dirige.

La méthode que nous appliquons ici, n'est pas nouvelle; c'est celle qu'annonçait Socrate, il y a deux mille ans : « Ton œil voit plusieurs » stades, pourquoi les Dieux ne verraient-ils pas » tout l'univers? Tu connais ce qui se passe » dans la Grèce et dans l'Egypte, pourquoi les » Dieux ne connaîtraient-ils pas tout ce qui se » passe ici-bas? Tu peux remuer ton corps, pour- » quoi les Dieux ne pourraient-ils pas remuer le » monde? » Telle était la vérité et la puissance de cette méthode, qu'au bout de quelques années elle enfantait la théodicée de Platon. Sera-t-elle stérile aujourd'hui? ou n'avons-nous pas, au contraire, tout motif d'espérer en elle pour les découvertes futures? D'un côté, l'idée d'infini a été profondément élaborée; de l'autre, la psychologie et l'histoire se sont enrichies, et nous livrent d'abondantes observations : rien ne manquera pour tenter ces problèmes, si nous conduisons notre esprit avec sagesse et bonne foi. Tenons donc inébranlablement les maximes suivantes, avouées par le bon sens et par toute sage philosophie. Dieu n'est pas cet univers visible;

il y a seulement laissé des traces, et un esprit sensé devra les poursuivre, et se laisser guider par elles jusqu'aux pieds de l'être qui les a imprimées ici-bas. Cette empreinte est surtout visible dans nos âmes, qui participent de la nature spirituelle de Dieu. Sans doute notre perfection est une image bien obscure de cette autre perfection infinie et souveraine; mais elle en est une image pourtant. Que faut-il faire pour retrouver le modèle? Purifier l'image de toute souillure, éterniser la sainteté. Sans doute l'homme est plein de misères, mais il y a en lui de l'excellent et du divin; recueillons ces qualités excellentes et divines, puis, au lieu de ce point imperceptible de la durée et de l'étendue où elles sont restreintes, donnons-leur, pour se développer, le temps et l'espace; s'il y a quelque moment dans la vie où notre intelligence est soudain illuminée par la vérité, où notre cœur plein d'amour déborde, où notre liberté vole au bien sans effort, où notre âme est comme noyée dans la joie de voir, d'aimer et d'agir, ajoutons encore à l'infini de la lumière à cette lumière, de l'ardeur à cette ardeur, de l'élan à cet élan; puis, arrêtons en esprit ce moment qui, par malheur, s'échappe : alors, autant qu'il est permis à de pauvres créatures de monter ces hauteurs inaccessibles, d'entrer dans ces merveilleuses profondeurs, nous aurons quelque idée moins faible de l'existence divine.

Ainsi, et on l'admettra aisément, soit qu'en

parlant de Dieu, l'homme affirme ou nie, ce sont toujours ses propres qualités qu'il lui donne ou lui refuse. Mais l'idée d'infini, qui, dans ce cas, est purement régulatrice, n'est-elle pas féconde lorsque nous recherchons les desseins et les voies de Dieu dans la conduite de ce monde, et ne peut-elle pas alors suppléer l'observation? Etait-ce donc une prétention fausse que celle de Descartes, lorsqu'il écrivait : « Je fis voir quelles étaient les lois de la nature ; et, sans appuyer mes raisons sur aucun autre principe que sur les perfections infinies de Dieu, je tâchai à démontrer toutes celles dont on eût pu avoir quelques doutes, et à faire voir qu'elles sont telles, qu'encore que Dieu ait créé plusieurs mondes, il n'y en saurait avoir aucun où elles manquassent d'être observées (1). »

Ne croyez pas, sur sa parole, que, pour découvrir les lois de la nature extérieure, il se soit appliqué à fermer ses sens, qu'il ait chassé de sa mémoire toutes les perceptions qui auraient pu lui donner quelque nouvelle de ce monde qu'il aspirait à connaître, et que, par la force du raisonnement, il ait tiré de cette unique idée de la perfection divine l'ensemble des lois physiques dans leur variété et leur harmonie? Non; Descartes avait beaucoup observé, longuement interrogé la nature; puis, une fois possesseur des

(1) Discours de la Méthode, v[e] partie.

principes que l'observation et l'expérimentation lui avaient fournis, il s'efforçait de les sanctionner en montrant qu'ils étaient dignes de l'intelligence de Dieu. Ce second travail a confirmé le premier, mais ne l'a pas suppléé. Descartes n'a pas pu deviner le monde, et personne ne le pourra. La perfection divine est infinie, et nos vues sont courtes. Ne prêtons point à cette intelligence qui embrasse et ordonne ensemble toutes les parties de l'univers, nos étroits desseins, et, si nous voulons savoir ce qui, en toutes choses, est le mieux, étudions ce qui est : la pensée la plus forte, l'imagination la plus riche, seront toujours pauvres et languissantes auprès des inventions de la sagesse éternelle.

A quoi donc servira cette méthode qui déduit de la connaissance de Dieu la connaissance du monde? Elle n'est plus ce qu'elle paraît être; mais elle reste un bon exercice de l'esprit, qui compare avec la perfection absolue ses propres inventions, un contrôle salutaire. Elle ne trouve rien, mais elle juge ce qui est trouvé; et, quel que soit le résultat de cette épreuve, elle est toujours utile : ou bien elle autorise notre découverte, ou bien elle la condamne et en appelle à de nouvelles observations, qui nous délivrent d'une erreur ou nous rapprochent du vrai, jusqu'à ce que la raison et l'observation s'accordent entièrement.

L'observation, l'observation de la conscience, étant le point de départ et le fondement de toutes nos recherches dans la théodicée, on en comprend l'importance. La théodicée ne fait que reconnaître le rapport entre Dieu et l'homme, rapport qui doit varier si l'un des termes varie; par conséquent, telles seront nos vues sur nous-mêmes, telles seront aussi nos vues sur notre créateur. Or, quand nous étudions l'homme, nous avons à nous garder d'un double écueil. Les uns se préoccupent de cette puissance par laquelle nous prenons possession de nous et dirigeons nos facultés et notre corps; frappés surtout des exemples où elle a le plus vivement éclaté, considérant cet amas de vérités que nous avons conquises peu à peu par nos travaux, et cet autre héritage de vertus que les générations se transmettent avec admiration et respect, ils exagèrent notre force; et de là à prétendre que l'homme peut se passer de Dieu, ne s'appuyer que sur sa raison et sa liberté, être à lui-même sa providence, il n'y a qu'un pas. Combien l'ont franchi! D'autres, au contraire, ne voient dans l'homme que ses imperfections et s'épouvantent de sa petitesse : sa vie n'est que d'un jour, sa vérité que mensonge, sa volonté qu'impuissance, ou instrument de mal. Sous leur regard, et par leur analyse, notre existence et notre force se dissipent, remontent et vont se perdre dans le sein de Dieu. Tels sont les deux défauts où on

peut tomber lorsqu'on observe l'homme, et, par suite, tels sont les deux grands vices des diverses théodicées. Appelés à déterminer le rapport entre le créateur et la créature, ou bien nous prenons la plus large part et abandonnons à Dieu le reste, ou bien nous lui donnons presque tout et ne nous réservons rien. Une philosophie religieuse doit combattre opiniâtrément cette tendance à anéantir l'homme devant Dieu. On croit relever Dieu en rabaissant l'homme, et grandir le créateur de toute la grandeur de la créature qu'il écrase, on se trompe étrangement : en réalité, ce qu'on enlève à l'un on l'enlève à l'autre du même coup; car le mérite de l'ouvrier ne se proportionne-t-il pas à la valeur de l'œuvre? le roi d'un peuple libre n'est-il pas plus grand que le chef d'une horde d'esclaves? et la dignité du commandement, aussi bien que de l'obéissance, n'est-elle pas, d'un côté à représenter, de l'autre à reconnaître l'autorité de la loi morale universelle, supérieure à celui qui commande et à celui qui obéit? Si les rapports entre le créateur et la créature sont autres que ceux-là, ma raison le déclare à regret : la cité des hommes est plus parfaite que la cité de Dieu. L'homme ne peut construire que des machines qui le contrefont; qu'il leur donne ce qu'il peut leur donner : un mouvement qui s'éteint aussitôt, des ressorts qui se détraquent ou se brisent aisément, qu'il leur communique une vie factice et passagère; mais

u'il ne leur dise pas : créature, pense, reconiais celui qui t'a créé, aime-le, et incline-toi lirement devant lui. Ce pouvoir n'appartient qu'à ieu : seul il peut émanciper son œuvre, seul il eut être l'artisan de l'homme. Pourquoi donc ouloir rabaisser l'homme au rang de ces œuvres mparfaites que ses mains produisent? Si c'est là plus beau travail de cet univers, par quoi nous eront alors révélés le génie et la puissance de architecte qui en a fait et exécuté le plan? Quoi! 'est là le chef-d'œuvre de la divinité, l'ouvrage ù elle a mis toutes ses complaisances!

Que Bossuet savait mieux faire comprendre la randeur de Dieu! Il se gardait bien d'avilir d'aord les royautés terrestres, pour donner ensuite Dieu un triomphe facile sur ces puissances déradées; il montrait la couronne de France, qui, elon lui, n'a rien d'égal sous le soleil, il rehausait la majesté du sceptre, pour abaisser ce scepre et cette couronne aux pieds de celui de qui elèvent tous les empires, de celui qui communiue sa puissance aux princes et la retire à soiième, de celui qui se plaît à leur donner de randes et terribles leçons. Il n'aurait donné à e roi des rois qu'une dignité illusoire, s'il n'eût onné aux princes de la terre qu'une ombre de ouvoir; au contraire, il fait ressortir pleinement a grandeur en montrant cet éclat du trône qui ous éblouit comme un reflet décoloré de sa loire. Ce que Bossuet faisait pour les rois des

hommes, faites-le pour l'homme, ce roi de la terre. Ne commencez point par le dépouiller, pour offrir à Dieu l'hommage d'une créature misérable; faites-le grand, donnez-lui une intelligence capable du vrai, un amour vaste et pur, une volonté capable du bien, puis inclinez-le aux pieds de son maître, et, dans cette noble créature je pourrai reconnaître l'ouvrage d'un Dieu.

Telle est, selon nous, la méthode qu'il faut suivre, et la mesure qu'il faut garder quand on veut savoir de Dieu ce que l'homme en peut savoir. Mais n'allons pas nous imaginer que nous saurons tout, songeons que la machine du monde est immense, et que, si nous ne saisissons l'ensemble, nous ne pouvons connaître aucune pièce complétement. Songeons aussi à ce que nous sommes. Quel homme, lorsque sa vie s'épuise dans l'étude d'un atome, sans épuiser l'étude de cet atome; attaché à un point du monde, où il mourra bientôt, quel homme oserait se vanter de connaître le tout de toutes choses! Est-ce à dire que nous ne devions plus rien chercher? D'abord, nous aurions beau faire, notre instinct est là; puis, pourquoi désespérer de l'avenir? Cette borne qui nous arrête, qui sait si un jour elle ne sera pas reculée par des efforts plus heureux? Travaillons pour nos successeurs, convaincus que cette volonté de Dieu qui a décrété l'inégalité des générations comme des conditions humaines, et qui a décrété par là même le mouvement continuel

des individus et de l'humanité, que cette volonté, dis-je, a fait ce qu'il était bon de faire; et ainsi nous nous résignerons, sachant seulement qu'un jour il nous sera donné de voir les vérités qui nous ont été refusées à un moment de notre existence terrestre, et qu'il dépend de nous d'arriver et d'arriver plus tôt à ce terme promis, en travaillant consciencieusement sous l'œil de ce divin maître, qui ne laisse aucune œuvre sans fruit, aucune vertu sans récompense.

Que si cette borne est réellement inébranlable non-seulement pour nous, mais pour l'homme, il faudra voir là, et respecter la main de Dieu, s'écrier avec saint Paul : « O profondeur de la sagesse divine! tes secrets sont impénétrables et tes voies incompréhensibles; » il faudra ne pas nous briser follement contre un obstacle invincible, revenir sur nos pas, reconnaître le terrain où il nous est permis de nous exercer, dépenser notre énergie dans ce champ fécond, nous assurant et nous reposant dans la bonté de Dieu, qui nous a donné une vaste étendue pour nous mouvoir, mais ne pouvait l'élargir sans danger pour notre bonheur, ou sans nous communiquer un attribut qui lui est essentiel, l'infinité.

Il nous est permis de connaître quelque chose de Dieu, comme il nous est défendu de tout savoir; et il est bon qu'il en soit ainsi. Si Dieu est complétement impénétrable, je serai encore forcé d'avouer qu'il est, mais ignorant quel il est, in-

capable de rien deviner sur sa nature et ses conseils dans la conduite de cet univers, mon amour ne trouvera point en lui de qualités où il puisse se prendre. Mais d'un autre côté, Dieu ne doit pas se livrer entièrement à notre curiosité. Les limites de notre intelligence sont aussi nécessaires que sa capacité : ce mécontentement de nous-mêmes, cette conscience de notre faiblesse rappelle à chacun de nous qu'il est homme. Enflés de notre science, nous pourrions en tirer vanité; mais quand notre force nous trahit, nous nous souvenons de notre néant, et cette pensée fait ressortir avec plus d'éclat les perfections de l'être tout-connaissant et tout-puissant, devant lequel notre science et notre force comptent pour bien peu. Nous mesurons la grandeur d'un être par le temps qu'il faut à notre intelligence pour en faire le tour : ce que nous embrassons aisément est étroit à nos yeux; si nous pouvions comprendre Dieu complétement, si nous pouvions l'embrasser, à ce moment même, il s'évanouirait et n'abandonnerait à nos étreintes qu'un être fini comme nous. Dans cette grande science de la théodicée, il faut donc quelque lumière pour satisfaire notre intelligence, mais il faut aussi de l'obscurité, ces mystérieuses ténèbres, qui soulèvent en nous une sainte émotion, une horreur religieuse, et nous font sentir que nous sommes en la présence d'un Dieu.

Voilà par quels procédés et dans quel esprit

ous cherchons les attributs de Dieu et son ac-
on sur le monde. L'intelligence emploie tour
tour l'observation qui recueille la réalité, et la
aison qui juge ce qui convient ou ne convient
as à la perfection divine. Puis, quand elle est à
out, paraît cette confiance généreuse en la bonté
e Dieu, qui nous fait croire sans avoir vu, cette
oi qui ne se laisse ni déconcerter ni abattre, et
orme le résultat le plus solide, et la plus pré-
ieuse récompense de nos travaux.

CHAPITRE III.

AGESSE DIVINE. — DIEU AGIT PAR RAISON. — IL N'Y A QU'UNE RAISON.

Mais il faut renoncer à rien juger de l'action
e Dieu, si cette action est arbitraire, s'il se con-
uit par caprice. Il est un moyen très-simple de
e vérifier, c'est d'examiner ce que deviennent
os diverses facultés, ce que devient la vie hu-
naine, si on y laisse dominer le caprice à la
lace de la raison; nous devrons ensuite con-
lure de notre être imparfait à l'être parfait, et
ous nous garderons d'attribuer à Dieu toute
ualité qui ne saurait se trouver dans l'homme
ans le dégrader.

Voyons donc qui on nous propose pour mo-

dèle. Celui qui prend les premiers desseins venus, les premiers moyens venus, et en change vite, de peur de s'enchaîner lui-même? Celui qui, pour n'être pas esclave, place au hasard son amour, et le retire au hasard? Celui qui, pour se soustraire de la tyrannie des règles, compose son œuvre d'incohérences? Celui qui, pour s'émanciper de la loi morale, la brave constamment? Mais ce sont des fous et des criminels!

Pensons mieux. Sans doute l'homme doit s'affranchir, affranchir sa pensée, son cœur et sa volonté; mais faire cela ce n'est point renier la vérité, la beauté et la justice, pour leur substituer le caprice sans frein; c'est arracher son âme à l'ignorance et au mensonge, aux prestiges des choses et aux fureurs des plaisirs, à tout ce qui l'abat, la trompe et la captive, pour la rendre à elle-même. La dignité de l'homme s'évanouit dans le caprice et la folie, et son idéal est la sainteté, état sublime où, dans le silence des passions, la voix de la raison se fait pleinement entendre, et où notre volonté, enfin disciplinée, ne connaît plus les pénibles combats, et les échecs que suit le repentir, et les victoires qui déchirent les entrailles. La fantaisie, avec sa mobilité sans relâche, qui se prend à tout, qui se déploie dans tous les sens, ne constitue pas la personnalité humaine; elle la détruit. L'être se dissipe dans cette expansion vague et indéfinie; pour qu'il se détermine et prenne une forme, il faut qu'il se

ieurte contre quelque chose de solide, et il le rouve dans toutes les directions où il se porte : car e vrai, le beau, le bien, que sont-ils autre chose? Non; connaître le vrai, aimer le beau, pratiquer e bien n'est point de l'esclavage; c'est l'état le lus parfait d'un être qui, intelligent, sensible et ibre, se met spontanément en harmonie avec la érité absolue, la souveraine beauté et l'éternelle ustice.

Voilà ce que sont nos facultés, selon qu'on y aisse dominer la raison ou l'arbitraire. Fidèle à otre méthode, je n'irai donc pas follement, après voir banni le caprice de la vie humaine, le faire égner dans le ciel. Si dans une âme bien ordonnée la volonté cède à la raison, cet ordre ne aurait se changer dans l'intervalle qui nous séare de Dieu. Dieu sans doute peut tout ce qu'il eut, mais il ne veut que le bien; en lui, la puisance ne fait jamais défaut à la volonté, mais cette olonté suit toujours la raison. C'est donc la jusice et non le bon plaisir qui régit ce monde, et, ans le gouvernement des êtres, il y a des règles ue prescrit la sagesse et que Dieu observe invaiablement.

Mais ici une grave objection se présente : est-ce ssez de démontrer que Dieu, dans sa conduite, e conforme à la raison? et qu'avons-nous gagné établir une pareille assertion, si cette raison n'a ien de commun avec la nôtre? Il est des prinipes que nous appelons nécessaires et universels,

que nous faisons résider de toute éternité dans l'intelligence divine et déclarons inviolables pour Dieu comme pour nous; mais des philosophes nous contestent ce droit : selon eux, ces principes mêmes dépendent de la volonté de l'être souverain : par son libre choix, il les a imposés à l'humanité et peut les retirer; comme il les a faits, il peut les défaire; roi absolu du monde, il a décrété, dès le commencement, certaines vérités qui en seraient les lois; il a pu les porter, il pourra les abroger un jour. Si tout ce qui commence commence par une cause, si la matière est incapable de penser, s'il existe des vérités géométriques, c'est à la condition d'un *fiat* de l'être tout-puissant : il les a créées comme il a créé la lumière, qu'il peut éteindre; si ces vérités, qui s'imposent à nous avec une autorité absolue, étaient indépendantes de lui, il serait inférieur à quelque chose, il y aurait un obstacle contre lequel sa puissance échouerait, il serait imparfait, il ne serait plus Dieu. D'autres reconnaissent encore une justice éternelle, mais incompréhensible à notre raison, et au besoin, contraire à notre justice.

Au fond ces deux doctrines sont la même : c'est toujours la raison humaine, non pas seulement imparfaite, ce que nous savons, mais trompeuse; et si j'avais à choisir entre ces deux opinions, je préférerais la première : car enfin si Dieu fait arbitrairement toute vérité, il a pu, dans son

caprice, décréter pour les hommes la vérité qui est déjà la sienne; mais s'il y a deux règles de justice, l'une humaine, qui se révèle avec toute évidence, l'autre divine, contraire à celle-ci, la contradiction est flagrante. Et, par malheur, elle ne porte pas sur une vérité abstraite, mais sur la vérité la plus essentielle, qui intéresse la vie morale tout entière, sur la justice. Cela vaut la peine d'être examiné.

Si les principes de la raison ne valent pas ce que nous croyons, au moins faut-il expliquer cette erreur du genre humain qui s'obstine à leur donner un titre immérité. Un philosophe peut en faire ce qu'il veut, mais ils ne sont pas à lui : la philosophie, qui en recherche les caractères et la nature, les emprunte d'ailleurs, elle les puise à la source commune, d'où ils se répandent sur toute l'humanité. Or, le sens commun, malgré les décisions de quelques docteurs, persiste à croire que ces principes sont absolument vrais; il persiste à les regarder comme des rayons de la raison divine, et, contre une puissance infinie, il leur donne la sauvegarde d'une sagesse également infinie. Si telle est notre nature, et s'il est impossible au genre humain, dans sa constitution présente, de supposer un seul de ces rapports changé, il y aurait donc deux sagesses : l'une la sagesse humaine, qui n'a pour elle que la confiance; l'autre la sagesse divine, qui se réserve la vérité. Mais si notre science est ainsi dérisoire, si notre nature corrompt la vérité,

qui donc a fait cette nature et nous a condamnés à cette science menteuse? N'est-ce pas Dieu lui-même? Il a donc voulu que nous fussions trompés, que notre vie fût une déception continue et inévitable, car il en a placé la source dans notre constitution même, qu'il nous est impossible de dépouiller; c'est lui qui est la véritable cause de notre erreur, non point accidentellement, mais par des moyens sûrs, par une prévoyance infaillible. Or, quelle différence y a-t-il entre lui et ce malin génie, aussi trompeur que puissant, que Descartes évoquait pour consommer son doute? Est-ce là, je le demande, le Dieu que reconnaît et adore l'humanité?

Ainsi Dieu nous trompe; mais s'il était habile, en nous trompant, il ne devrait pas du moins nous le laisser voir. Or, nous le voyons. Que faut-il donc penser d'un Dieu qui, en nous mentant, n'a pas même su nous cacher le mensonge; qui, en plaçant dans notre nature le foyer des illusions, n'a pas empêché qu'un homme se mît en dehors et au-dessus de cette nature, qu'il découvrît et proclamât l'erreur? Que penser d'un Dieu qui a permis que l'homme devînt le théâtre d'une lutte monstrueuse de la raison contre elle-même, du sens commun contre la réflexion, lutte interminable, dont les principes sont dans le plus profond de notre être; d'un Dieu qui permet, qui veut que la raison se dévore elle-même?

Ce n'est pas tout. Nous avons un instinct qui

nous pousse à connaître, instinct consacré par la loi morale. A l'exemple de Platon et de tous les grands philosophes spiritualistes, nous voulons négliger ce qui passe et remplir notre intelligence de vérités nécessaires, nous mettre en communication avec la raison divine par ces principes qui en découlent, nous préparer à connaître Dieu après notre mort, à soutenir le spectacle de ses infinies perfections ; l'homme peut se distraire et se complaire pour un temps dans l'observation des faits ; pour un temps aussi, il peut s'arrêter dans les lois générales du monde, mais, ni cette étude des faits, ni cette découverte des lois générales n'épuisent sa force et le mouvement qui le porte jusqu'à la science de l'absolu. C'est en considérant cet instinct et ce devoir, la misère des âmes qui s'occupent des choses et des intérêts d'un jour, et la grandeur de ces âmes d'élite qui poursuivent assidûment les principes universels à travers les phénomènes du monde, et tendent de tous leurs efforts vers Dieu, terme unique des aspirations de leur cœur et des inquiétudes de leur intelligence, que Spinosa, séduit par une erreur magnifique, a pu dire que notre existence future est dans nos mains, qu'il dépend de nous de donner à notre âme de la durée, qu'il nous suffit de la remplir de principes éternels, et que ces principes lui communiqueront leur immortalité. Eh bien ! si toute vérité, prétendue éternelle, n'a que notre durée, où donc Dieu aura-t-il ménagé à l'es-

prit le repos qu'il lui promet ? Après une longue route vers ces objets, qui auparavant nous semblaient fixes et immobiles, s'il nous est donné un jour de les toucher, nous n'oserons nous y appuyer, de peur qu'une volonté soudaine et irrésistible ne les déracine et ne les emporte. Ainsi notre instinct et notre raison nous trompent, et Dieu est trouvé nfidèle dans ses promesses.

Et voici les résultats pratiques de cette doctrine. Annoncez aux hommes qu'il y a une vérité et une justice humaine connues, une vérité et une justice divine étrangères ; vous verrez ce qui immédiatement arrivera. Croyez-vous qu'ils travailleront encore, qu'ils se consumeront à la poursuite d'un fantôme ? Croyez-vous qu'ils s'exerceront contre eux-mêmes, dans un combat cruel et sans fin, pour cette dérision de vertu ? Et si, par inconséquence, ils gardaient cette fantaisie ici-bas, voyez-vous la belle espérance que vous leur donnez pour l'avenir : un Dieu devant lequel ils se présenteront tout meurtris de la lutte soutenue en son honneur, et qui leur dira : « Mes jugements ne sont pas vos jugements ; vous » avez cru à la vertu et à la récompense ; j'ai » d'autres poids et d'autres mesures, comme il » me convient. » Certes il faudrait être bien fou pour se donner désormais tant de mal ; et sûrement la vie humaine ira à l'aventure. Or, qu'est-ce qu'une doctrine qui produit de tels effets ? Est-elle assez jugée ?

Mais voici une conséquence frappante, qui touchera peut-être les partisans de cette opinion. Ils veulent que Dieu ait fait et puisse défaire à son gré les principes dont notre raison se compose : y pensent-ils bien? Ce Dieu à qui on donne une telle puissance, qui donc nous assure qu'il existe? Sur quelle autorité croyons-nous qu'il est, et avec le cortége de ses qualités infinies? Au nom de quoi l'appelons-nous l'être nécessaire, et déclarons-nous qu'il est impossible de le supposer un seul instant anéanti? La réponse est facile. Je crois à Dieu, créateur de l'homme et de la nature, être infini, cause parfaite des effets finis et imparfaits que je vois. Mais faisons une supposition. Je ne crois plus que tout ce qui commence commence par une cause ; dès lors, à mes yeux, l'homme et la nature se suffisent. Je ne crois plus que tout phénomène suppose un être; en vain je serai forcé de recourir à une cause qui produise le monde, cette cause restera en l'air, dépourvue d'être. Enfin je ne crois plus à la perfection que les choses imparfaites me révélaient; j'aurai beau trouver une cause substantielle de l'univers, elle sera toujours imparfaite, et demandera, pour l'expliquer, une cause nouvelle, qui aura besoin d'explication à son tour, et ainsi de suite sans pouvoir s'arrêter. Dans la doctrine proposée, on nous laisse, il est vrai, la connaissance de ces principes, mais on en change la nature : ils ne sont plus nécessaires et absolus,

et leur certitude est ébranlée. Or, tel est le principe, telle est la conséquence : d'un principe certain, par un bon raisonnement, on tire une vérité certaine ; mais d'un principe douteux, par un bon raisonnement, on ne tirera jamais qu'une vérité douteuse comme lui. On détruit donc du même coup la nécessité de Dieu. Peut-être il est, peut-être il n'est pas ; je n'en sais absolument rien.

Voyez jusqu'où nous mène une erreur dans la détermination des attributs de Dieu, un défaut d'équilibre entre ses perfections : on croit être religieux en exaltant outre mesure la puissance divine, en soumettant à cette puissance, non-seulement l'homme variable et passager, mais tout ce qui est dans l'homme, jusqu'à cette raison qui n'est pas lui, mais apparaît seulement en lui ; au premier abord, cette assertion semble nous mettre à notre véritable place, infiniment loin au-dessous de Dieu ; mais à la réflexion, en poussant cette doctrine à ses vraies et dernières conséquences, elle donne précisément le contraire de ce qu'elle promettait : pour affermir la puissance de Dieu, elle ébranle son existence, la relègue au rang des hypothèses, et justifie l'athéisme dans cet univers qui est plein de Dieu. Mais personne ne peut se tenir dans l'athéisme, ceux-là surtout qui ont péché en exagérant la puissance divine : si donc, arrivés à ce point, ils renoncent à croire qu'un être ait la force de détruire les vérités néces-

saires, elles reparaissent avec leur caractère vrai, et les ramènent aux pieds d'un Dieu tout-puissant encore, mais parfaitement sage, dans lequel la puissance et la raison ne se combattent plus, mais marchent de front dans une harmonie complète et indestructible.

En résumé l'action de Dieu est toujours conforme à la raison, et cette raison qu'il suit est la même qui s'impose irrésistiblement à chacun de nous. Il est donc possible, il est donc permis de découvrir quelque chose de ses desseins : il n'a pas voulu seulement que nous fussions soumis à sa sagesse, il nous a donné encore les moyens de la pénétrer et de l'estimer.

CHAPITRE IV.

L'IDÉE DE DIEU S'ACHÈVE PAR LA SCIENCE ET LA VERTU.

La science découvre, chaque siècle, un peu plus de l'ordre du monde. Ce qu'elle en voit la ravit, et elle entrevoit des merveilles. Aussi elle renonce aux systèmes arbitraires, convaincue que nos plus belles inventions pâlissent auprès de la réalité, et elle consent à apprendre de Dieu lui-même, parlant par les mouvements des choses, ce qu'il a voulu faire et ce qu'il a fait, ce que c'est que la sagesse.

La vertu nous prend où la science nous laisse, pour nous conduire plus avant dans la connaissance de Dieu. Vous ne croyez pas que le premier venu soit capable d'entendre ces œuvres exquises de Virgile, de Raphaël, de Mozart, où un reflet de l'harmonie idéale paraît; et vous prétendriez qu'il entende cet être incomparable, qui est l'harmonie idéale elle-même! Vous défendez à des âmes basses, grossières et méchantes de comprendre les nobles actions des héros et des saints; et vous penseriez qu'elles s'élèvent naturellement à l'intelligence de la bonté et de la sainteté infinies! Pour avoir l'idée et le goût de ces qualités excellentes, il faut les voir quelque part : si on veut, à un degré plus humble, mais les voir certainement. Or, c'est en nous-mêmes, dans nos aspirations et nos combats, que s'esquisse cette image de la perfection morale, qui, ensuite agrandie comme il convient, est rapportée à Dieu; et celui qui ne la trouve pas là, ne la trouvera nulle part : il ne sait ce que c'est. Il ne suffit pas de connaître ces qualités parfaites, il faut désirer qu'elles soient en Dieu, n'avoir pas à craindre qu'il soit sage et qu'il soit juste. Or, la vertu seule a intérêt à ce que Dieu soit lui-même. On a beau faire : pour achever en soi l'idée de Dieu, le génie ne suffit pas : il y a dans ce savoir des sommets où n'atteignent que les plus hautes âmes; et nous tous, partagés entre le bien et le mal, nous devons incliner notre science

des choses divines devant la science de ces âmes meilleures qui, dans un cercle étroit, dans une humble condition, étrangères aux écoles, ne savent que la vertu.

CHAPITRE V.

DIEU PRÉSENT A L'AME PAR LE SENTIMENT.

Jusqu'ici, pour connaître ce qui se peut connaître de Dieu, nous ne nous sommes adressé qu'à la raison, et nous aurions craint, en nous adressant au sentiment, de faire, à la place d'une science sévère et solide, une science de fantaisie. Mais nous nous gardons bien d'en méconnaître la vertu. Rien de ce que Dieu a fait n'est mauvais, et rien n'est bon qu'à sa place. Le sentiment est ce qu'il est, quelque chose d'admirable, qui ne remplace pas la réflexion, mais que la réflexion ne remplace pas non plus.

Il est la raison émue. Or cette émotion donne toujours à l'esprit une singulière sagacité. A chaque instant, la passion nous fait apercevoir, dans ceux que nous aimons, des qualités qui resteraient éternellement cachées à un œil indifférent : l'amour, né de l'intelligence, réagit sur elle et l'aiguise, puis, s'animant par les découvertes qu'il a provoquées, à ce nouveau degré il acquiert

une nouvelle vertu; tous les deux grandissent en proportion, se fortifient par leur influence réciproque, et parviennent enfin : l'amour, à l'enthousiasme, et l'intelligence à ce point merveilleux de pénétration où elle voit une autre âme penser et sentir, et saisit le jeu imperceptible de ses ressorts nombreux, compliqués et délicats. Eh quoi ! si la passion aide ainsi notre esprit dans l'étude des créatures, sera-t-elle donc impuissante quand il s'agira de connaître Dieu. Ici-bas, elle est souvent déconcertée et paralysée par la vue de quelque imperfection ; n'aurait-elle pas, au contraire, une énergie constante et toujours croissante dans l'étude de l'être souverainement parfait? En lui, point de tache, point de défaut, un éclat qui jamais ne pâlit, et, dans sa sagesse et sa conduite, des profondeurs adorables. Voudriez-vous donc les pénétrer uniquement avec les lenteurs de l'analyse et les artifices de la déduction? Pour saisir un si grand objet, est-ce trop de toutes nos puissances? Ne serait-ce pas une folie d'en retrancher quelqu'une, et de nous mutiler à plaisir? Sans doute, l'intelligence a suffi pour découvrir son pouvoir irrésistible et pour admirer son dessein dans la construction de ce monde; seule, elle a reconnu le maître et l'artiste; mais qui donc, si ce n'est l'amour, lui a donné son vrai nom, le nom de père? Qui donc, si ce n'est ce même amour, plus exalté encore, a tempéré la majesté du père,

toujours imposante, pour lui donner le sourire affectueux et rassurant d'un ami? Ce n'est plus maintenant ce Dieu impassible qui, satisfait de pousser le monde en avant, méprise les individus qu'il écrase; cet être qui, absorbé dans le maintien de l'univers, dans la conservation des lois et des genres, n'a pas un regard pour les chétives créatures que ces lois inflexibles frappent, et que ces genres immortels dévorent; cet être qui, uniquement attentif à l'harmonie de ses sphères, n'entend pas les gémissements et l'appel des âmes en souffrance; ce monarque perpétuellement irrité, qu'il faut apaiser avec des hécatombes; ce Dieu ignorant, qui, à travers la fumée des victimes, ne distingue pas, du haut du ciel, la supercherie de ses serviteurs; ce n'est plus la puissance jalouse qui s'offense et se venge de la vertu d'un homme; ce n'est plus pour nous ni un despote, ni un rival : il dépose ses menaces et ses terreurs, et vient se mêler, invisible, aux sublimes entretiens de Malebranche avec ses disciples, ou recevoir les touchants aveux de saint Augustin, ou s'asseoir familièrement près de l'auteur de l'*Imitation* : là, pour ouvrir les intelligences, pour servir d'intermédiaire et d'interprète dans de religieuses discussions; ici pour façonner la volonté, et guider la créature vers cette perfection idéale, qu'il n'aime à posséder que pour la communiquer.

Puis, aussi loin qu'aille la raison, que pouvons-nous par elle? Remonter de l'univers à sa cause première, des choses bornées à leur principe infini; mais, si nous concevons qu'il faut un Dieu, avons-nous quelque vue de Dieu lui-même? N'est-il pas plutôt pour nous une conclusion rigoureuse, une nécessité logique, qu'un être vivant; et a-t-il été donné au syllogisme, à une forme abstraite de raisonnement, la vertu merveilleuse de nous transporter jusqu'en la présence de l'Eternel? Sans contredit, l'être que nous atteignons par ce procédé est distinct de tout autre, il possède en propre le caractère de l'infini; je l'avoue encore, ce mot a un sens très-bien déterminé, correspond à un objet véritable; nous pouvons raisonner très-juste sur l'idée qu'il traduit, dire ce qu'elle comporte et ce qu'elle exclut; mais il ne faut pas croire que cette idée, sans autre secours, suscite en nous la représentation de l'infini lui-même. Quand le géomètre détermine les propriétés des figures, d'une figure de cent côtés, par exemple, s'en retrace-t-il une image exacte, et fait-il autre chose qu'en développer la définition? Quand l'algébriste, remplaçant des lignes par des lettres, leur fait subir des changements multipliés, a-t-il vraiment devant les yeux ces lignes et leurs intersections diverses? Quand le chimiste se propose les formules de certains corps et opère sur ces formules, croit-on que dans ce moment même il imagine

s corps avec leur forme essentielle et leurs di-
ɪrses propriétés ? Un chiffre nous donne-t-il le
ɪectacle d'une armée, d'une hauteur, d'une
endue ? Non, dans tous ces cas nous sommes
ı face de nous-mêmes, de notre esprit, de si-
ıes qu'il a fabriqués, et non en face des choses.
ais que faut-il pour voir réellement cette figure
ıx cent côtés, ces lignes dans leurs vrais rap-
ɪrts, ces corps, cette armée, cette hauteur, cette
endue ? La science est inutile ; il n'y faut qu'un
norant : placez-le devant la nature, et qu'il
ıvre les yeux.

Les philosophes ne sont-ils pas souvent comme
ɪs algébristes et ces géomètres, etc. ? Pendant
ı'ils s'écartent de la lumière et du bruit, seu-
ment attentifs au mouvement de leur pensée
ɪvaillant sur l'essence de Dieu, qu'ils expriment
enferment dans leurs formules, l'homme sim-
e, qui n'a jamais médité sur ces matières, va
ncontrer sur sa route ce que le savant cherche
ı vain. Le lever ou le coucher du soleil, l'ob-
urité étincelante de la nuit, l'aspect de la créa-
ɪn du sommet d'un pic, l'immensité de la mer,
ı orage, une toile, un marbre d'un grand maî-
ɪ, un vaste monument d'architecture, une large
mposition musicale, lui révèlent l'infini. Un
ur, le philosophe, lui aussi, fatigué par un tra-
il continu sur des idées arides, abandonne les
ɪres et la méditation : il veut quitter pour un
stant ces spéculations pénibles sur l'infini, et

descendre, pour récréer son esprit, dans le monde des choses limitées; il va vivre un instant de la vie des autres hommes, voyager comme eux, et amuser son imagination par la variété des spectacles; à peine a-t-il fait un pas, le voilà en face des grandes productions de la nature et de l'art : il est agité d'une émotion inconnue, il voit, pour la première fois, quelque chose qui lui avait jusqu'alors échappé; ce n'est plus cette gêne de l'esprit qui se replie sur soi pour saisir et décomposer l'idée d'infini : c'est l'infini lui-même qui lui apparaît, et descend dans son âme, qui s'ouvre pour le recevoir. S'il y a un moment où l'on soit proche de Dieu, pour ainsi dire, c'est dans ce moment-là ou jamais. Alors Dieu n'est plus seulement l'auteur caché d'un effet visible, l'ouvrier distinct et détaché de son œuvre; il se manifeste plus directement par un attribut qui lui est plus intime que ses œuvres et forme son essence même, l'infinité.

Il faut donc que la raison et le sentiment se concilient, que l'amour accompagne la réflexion; seuls, ils ne sauraient se suffire, et peuvent se compléter par leur alliance. Qu'est-ce en effet que ce sentiment de l'infini ? Il est vif sans doute, mais il est rare : nous sommes presque toujours retenus ou promptement rappelés au milieu des misères de notre condition matérielle; de plus il est passager et s'épuise aisément; il

faut donc à l'homme, dans le cours ordinaire de la vie, un appui plus durable : c'est la réflexion qui va le lui fournir. A côté du sentiment, pour l'évoquer, au besoin, elle mettra l'idée d'infini, qui reparaît à notre ordre, ou s'éveille en nous d'elle-même, en tous lieux, par le seul travail de l'esprit, et n'a pas besoin, pour naître, du tableau passager des choses. D'un autre côté, l'idée d'infini n'a rien qui nous touche, qui nous soulève; et d'ailleurs nous pouvons nous faire souvent illusion sur ce qu'elle renferme, comme les sensualistes, par exemple, qui la faussent en la rapetissant. Qui donc lui donnera un corps, pour ainsi dire, de manière qu'il nous soit impossible de la méconnaître? Le sentiment seul possède cette vertu. La réflexion, privilége des philosophes, en est aussi l'écueil : sortis du peuple, ils risquent d'oublier leur origine, et de perdre de vue, à mesure qu'ils s'élèvent, ses idées fondamentales et ses besoins immortels. Quand ils ont renié le peuple, celui-ci les renie à son tour, et les condamne comme des représentants infidèles. Ainsi commence et se consomme le divorce de la philosophie et de l'humanité, divorce fatal pour l'une et pour l'autre : comme si un arbre, devenu grand, prenait la terre en mépris et en détachait ses racines ; ou bien encore, si, à peine sorti du sol, il craignait de perdre pied en grandissant, ainsi condamné par l'ignorance de sa vraie nature, à la triste alternative de

rester enfant ou de se dessécher et de périr. Il faut rappeler à la pensée, selon le besoin, ou son fondement ou sa destinée ; représenter au philosophe qu'il est homme avant tout ; que, sorti du peuple, il doit y tenir, en garder, dans tout son développement ultérieur, les croyances nécessaires et les généreuses inspirations. Déjà une révolution heureuse s'opère : la philosophie reconnaît qu'elle part du sens commun et doit y revenir : désormais la croyance à l'existence du devoir, de Dieu, de l'âme et de la liberté, seront les articles constitutifs de tout système qui voudra durer; mais il ne faut pas s'arrêter là, il faut fortifier la croyance au devoir par le sentiment moral, la croyance à Dieu par le sentiment religieux, la croyance à l'âme et à la liberté par le sentiment de la dignité humaine. L'humanité ne se borne pas à donner des solutions logiques à certains problèmes ; ce n'est pas seulement sa raison qui porte d'immortels principes : il se meut en nous une autre faculté, également féconde ; cette faculté a un autre secret, mais elle a la même puissance ; elle nous parle une autre langue, mais elle nous entretient des mêmes vérités : c'est le sentiment. La philosophie puisera l'être dans le sens commun, c'est ici qu'elle trouvera la vie ; c'est à ce feu que la science refroidie doit se ranimer ; c'est à cet air natal que la pensée appauvrie doit se refaire. Si la réflexion venait à s'égarer encore, comme elle s'est égarée déjà, si ce monde

i semblait se suffire, et que l'infini en disparût, sentiment démentirait et ramènerait une raison ɔusée : celui qui nie le soleil, au moment où il rme les yeux à la lumière, peut-il n'en pas ressntir la chaleur?

CHAPITRE VI.

PROVIDENCE VISIBLE DANS L'ORDRE DE LA NATURE.

Voici d'abord le Dieu législateur. Les phénoènes sont liés, les causes agissent selon un or·e certain : mouvements et formes, tout est glé. Il y a dans le monde des lois, et constans, car sans constance il n'y a pas de lois.

Le modèle de cet ordre est le système céleste : puis que les astres roulent, il est manifeste ı'ils roulent avec la même vitesse dans la même bite ; l'astronome décrit sûrement le thème du el qui fut il y a des milliers d'années, et celui i sera dans des milliers d'années encore. Mais la régularité est là plus visible, elle est égaleent partout, et partout, si nous nous donnons peine de la chercher, nous ne manquerons pas la découvrir.

Cet ordre n'est pas seulement constant, il est écis : les formes sont les formes géométriques, les nombres les nombres exacts : la nature est e mathématique universelle.

Cet ordre n'est pas seulement constant et précis, il est à la fois simple et fécond, d'une simplicité extrême et d'une extrême fécondité. Au-dessus de nos têtes, un même principe enferme tous les changements de ces corps innombrables qui changent sans cesse; autour de nous, quelques lois physiques règlent les mouvements des choses inanimées, et, quand la vie survient, elle les emploie. Au dedans de nous, est visiblement un ordre semblable; car s'il y a une nature matérielle, il y a aussi sans doute une nature morale, quelque chose qui est l'intelligence humaine et le cœur humain.

C'est un des plus sensibles plaisirs de la vie et qui s'usent le moins, de contempler la variété merveilleuse de la création : d'abord les trois règnes, si tranchés; dans ces règnes les grandes familles, quadrupèdes, bipèdes, reptiles, oiseaux, insectes, poissons, coquillages, arbres, arbustes et plantes, métaux et pierres; dans chacune de ces familles les espèces distinguées : les formes, les couleurs, les attitudes, les physionomies, les mouvements; toutes les fantaisies dans la fourrure, le plumage, la cuirasse et la gaze des animaux, dans les feuilles, le calice et les pétales des fleurs, et, jusque dans les plus petites parties que le microscope révèle, des chefs-d'œuvre de couleur et de dessin. Et les hommes se plaignent chaque jour qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, comme s'ils connaissaient toutes les choses

ue ce soleil éclaire. Si la nature leur préparait n seul spectacle, et le changeait tous les matins, ls courraient au spectacle et remercieraient la naure qui prend soin de les divertir; mais elle n'a as fait ainsi : elle a réuni au même instant tous es spectacles infiniment divers; et l'homme, qui ourrait, en s'y promenant, varier ses ans, ses jours t ses heures, reste immobile, s'ennuie de l'uniormité, et se plaint de la nature. Pour moi, je e puis faire un pas sans rencontrer du nouveau, t découvrir à tout moment quelque merveille que ignorais; je m'étonne et m'en veux d'être venu mon âge sans la connaître. Plus facile à conenter, tous les printemps me sont nouveaux, et haque rose qui naît m'est nouvelle.

Fénelon a écrit des lois universelles qui font es belles choses : « Le mouvement des astres, ira-t-on, est réglé par des lois immuables. Je uppose le fait; mais c'est ce fait même qui prouve e que je veux établir. Qui est-ce qui a donné à oute la nature des lois tout ensemble si constantes t si salutaires, des lois si simples, qu'on est tenté e croire qu'elles s'établissent d'elles-mêmes, et i fécondes en effets utiles, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un art merveilleux?.... a nécessité de ces lois, loin de m'empêcher 'en chercher l'auteur, ne fait qu'augmenter ma uriosité et mon admiration. Il fallait qu'une nain également industrieuse et puissante mît lans son ouvrage un ordre également simple et

fécond, constant et utile. Je ne crains donc pas de dire, avec l'Écriture, que chaque étoile se hâte d'aller où le Seigneur l'envoie, et que quand il parle, elles répondent avec tremblement : nous voici, *Adsumus.* »

Après le Dieu législateur, le Dieu industrieux. Considérons le corps de l'homme. Je vois d'abord une charpente composée d'os très-solides, qui s'emboîtent de manière à se mouvoir aisément, sans se disloquer, et forment des cavités pour protéger des organes plus délicats. Sur ces os sont insérés des muscles ou leviers de chair, qui se contractent, et, en se contractant, les font ployer; et ces leviers sont disposés de façon à produire les mouvements les plus forts et les plus variés avec le moins de dépense. Entre eux et les os sur lesquels ils s'insèrent est répandue une huile qui en adoucit le jeu. Pour mouvoir les muscles, des nerfs les parcourent jusque dans leurs derniers éléments, en filets très-minces. Pour nourrir ces muscles encore, une liqueur, le sang, les arrose. Pour porter ce sang, il existe un curieux appareil. Figurez-vous deux arbres dont les branches creusées communiquent par leurs derniers ramuscules, les deux troncs plongeant dans un même réservoir. De ce réservoir, qui est le cœur, le sang est lancé par les contractions de cet organe, dans les artères, qui, se contractant à leur tour, le poussent plus loin; il arrive ainsi dans les vaisseaux les plus déliés, où il monte par

ne force nouvelle, la capillarité, et passe, par la
ıême force, dans les rameaux du second arbre,
ans les veines. Il trouve là, pour l'empêcher de
étrograder, des soupapes, des valvules, et ainsi,
'écluse en écluse, il est conduit dans l'autre gros
onc, et retombe dans le cœur. Sur son chemin
a distribué aux chairs le meilleur de sa sub-
ance, et ne revient qu'épuisé. Pour le nourrir
lusieurs appareils concourent. La bouche reçoit
s aliments, les dents les coupent et les broient,
salive, en les décomposant, leur donne une
remière préparation; l'estomac les prend alors,
t, par l'action de nouveaux sucs, continue à les
laborer; enfin, rejetés de là, par la contraction
e l'estomac, dans les intestins, où ils glissent par
ne ondulation continuelle, la bile achève de les
écomposer, et il se fait une dernière séparation
ntre la substance utile et la substance inutile.
endant tout ce trajet, des vaisseaux, qui don-
ent dans la bouche, dans l'estomac et les intes-
ns, pompent l'élément nourrissant, qui, direc-
ment ou indirectement, est porté dans les veines,
s'y mêle avec le sang qui est de retour. Ce
'est pas tout, ce mélange manque, pour rem-
lir les fonctions du sang, d'un certain feu que
air lui donnerait; il faut donc qu'il soit mis
n communication avec l'air, sans se répandre :
n nouvel appareil y pourvoit. Les poumons sont
omme deux soufflets, composés d'une multitude
e membranes extrêmement minces, qui abou-

tissent à une multitude de cellules extrêmement petites; entre ces cellules circule un système de vaisseaux, d'artères, et de veines, semblable à celui que nous avons décrit. Tandis que les membranes, en se gonflant, reçoivent l'air dans les dernières cellules, les vaisseaux peuvent recevoir le sang qui leur sera amené. Le mélange de sang épuisé et d'aliment digéré, dont nous avons parlé tout à l'heure, y est en effet porté par d'autres contractions du cœur. L'air, ainsi rapproché du sang, se décompose, lui cède sa partie vitale, et, tandis que les poumons, en s'affaissant, chassent le reste, le sang vivifié est ramené au cœur, où commence le mouvement que nous avons dit d'abord.

Voilà déjà une machine merveilleuse; et il faut songer que nous nous sommes contentés de retracer grossièrement les principaux appareils par lesquels elle s'entretient. Mais, il ne suffit pas d'avoir une bouche et le reste pour se nourrir, il faut encore trouver son aliment dans l'infinité des corps qui sont sur terre. Or, voici tout un nouveau système, les sens, par lesquels nous connaissons les corps qui nous entourent. Des nerfs, dont les extrémités sont infiniment délicates, partent du cerveau pour se rendre aux yeux, aux oreilles, au nez, à la bouche, à la surface de tout le corps, abondamment aux doigts. Une même substance des nerfs, diversement ébranlée par les objets extérieurs, fournit la variété de ces sensations sur-

enantes : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le ucher. Tandis que le nerf de la vue tapisse le nd de l'œil, pour empêcher que la lumière ne blesse, des milieux divers sont ménagés : des embranes, des humeurs et une sorte de cristal. our que, dans un petit espace, il reçoive l'im-ression entière de grands objets, ces membranes, s humeurs et ce cristal ont la nature et la forme ulue par l'optique, de sorte que les rayons, en nvergeant de plus en plus, vont peindre sur la tine une image réduite des objets, et non pas un ou deux objets seulement, mais d'un univers isemble, sans confusion, les choses et les pro-rtions des choses. De même entre le nerf de uïe, qui est au fond de l'oreille, et l'air violem-ent agité, à la fois pour le conduire et le ména-er, il y a des intermédiaires : un entonnoir qui recueille, une membrane, des osselets qui vi-ent sous ses coups, enfin une sorte de conque roite, où il se réduit et chemine jusqu'au point l'impression a lieu. Et il n'est pas nécessaire l'une impression cesse pour que l'autre se fasse, ais, j'entends ensemble ces bruits divers, un peu nfus, qui sans cesse s'élèvent autour de moi, et entends toute une symphonie, des centaines instruments qui jouent en même temps; je dis-ngue leur direction, leur ton, leur timbre, leur rmonie. Tandis que la lumière et l'air, mus par s objets, frappent l'œil et l'oreille, les objets ix-mêmes, leurs émanations qui s'envolent et les

particules qui se détachent, touchant d'autres nerfs, donnent d'autres sensations, qui pareillement se rencontrent et se démêlent. Enfin les nerfs du tact, partout répandus, qui partout nous donnent l'impression de chaleur et de froid, de mollesse et de dureté, d'âpre et de poli, se concentrent en certains lieux et y prennent une nouvelle vertu. Exercés par ces mains mobiles, qui se ploient en tous sens, pour embrasser les objets et se promener autour d'eux, ils nous donnent la notion précise de la forme.

Ces deux existences, la vie de relation et la vie organique et leurs diverses fonctions, sont distinctes, mais unies ; et ce qui est aussi admirable que chacune d'elles, c'est le lien du tout. Les nerfs des sens et les nerfs de la vie organique jettent hors de leur direction des filets qui se rencontrent et s'entrelacent et se fondent de telle sorte que les changements survenus dans un organe ont leur contre-coup dans les organes les plus éloignés, et qu'il règne entre les pièces innombrables de cette machine une sympathie universelle.

On a vu quelle nécessité réunit dans un même être, dans l'homme, les fonctions si variées que nous avons décrites : elles sont ensemble par la raison qu'elles ne peuvent être à part, qu'elles ne sauraient se passer les unes des autres : une seule donne le reste. Or, de même que les fonctions s'appellent, les formes des organes qui les accom-

plissent s'appellent aussi. Donnez à un animal un estomac et des intestins propres à digérer en même temps la chair et les végétaux, il lui faudra et il aura des dents aiguës, pour déchirer la chair, d'autres, tranchantes, pour couper les végétaux, d'autres, enfin, en forme de meule, pour les broyer, et il aura des mains pour saisir sa proie. Otez à son estomac et à ses intestins la faculté de digérer la chair, la première sorte de ses dents disparaît, et sa main inutile s'engage dans un sabot. Donnez à un animal la faculté de voler, cette opération dépense beaucoup de force et de chaleur, il lui faudra et il aura un principe très-actif de chaleur et de force : son sang coulera vivement, il respirera par les poumons, comme nous, et de plus par le corps entier, pour que partout ce sang se brûle ; au contraire, qu'il nage ou qu'il rampe, comme il lui faut moins de force et moins de chaleur, leur principe se tempère ; et, soit que le sang circule encore complétement ou en partie, dans ces deux cas il ne sera qu'incomplétement rapproché de l'air et incomplétement revivifié. C'est là cette grande loi de la corrélation des formes, qui éclaire si vivement l'anatomie comparée. Il y a de toute éternité dans la nature une puissante logique : il ne s'agissait que de la reconnaître, et, depuis qu'on l'a reconnue, il a été possible, sur l'inspection d'une seule dent, de décrire la forme générale d'un animal ; un savant, notre Cuvier, a pu, avec quelques débris

d'ossements fossiles, reconstruire un animal perdu, de telle sorte que lorsqu'on le retrouva plus tard, il était tout semblable à la description. Il y a des monstres dans les individus, il n'y a pas de monstres dans les espèces.

Cette même logique qui, dans chaque forme animale, fait suivre les diverses fonctions, et, d'une forme à l'autre, fait suivre les divers changements, cette même logique unit les espèces vivantes et le grand tout où elles subsistent. Comprenez-vous le pied de l'homme et des animaux voisins, s'il n'y a pas un sol ferme où il porte? l'aile de l'oiseau sans l'air, la nageoire du poisson sans l'eau; une bouche, des dents et des entrailles, sans qu'il y ait au dehors ni chair, ni herbes; le poumon sans l'air, l'œil sans la lumière, l'oreille sans l'air encore, et le reste? Si la Nature avait commis un tel oubli, que ne diriez-vous pas? Et puisqu'elle ne l'a pas commis, ce semble, dites donc que c'est bien fait. Cette même Nature ne s'est pas contentée de fournir en général à un organe son objet; mais, quand cet objet est dans d'autres conditions, d'autres conditions surviennent dans l'organe. L'homme et le poisson respirent tous les deux, mais l'un vit dans l'air libre, et l'autre dans l'eau; avec le poumon de l'homme, le poisson mourrait : aussi il a reçu un autre appareil, qui extrait de l'eau l'air qu'elle renferme et le fait respirer aussi aisément que nous. Elle a de moindres attentions. La qualite

d'un même élément se modifie-t-elle, elle modifie en conséquence les animaux qui doivent y vivre : elle allonge prodigieusement les jambes et le corps ou le bec de l'oiseau des marais, et, si quelque animal doit à la fois marcher et nager, elle lui donne un appareil à deux fins : elle palme son pied, qui appuie sur la terre et rame dans l'eau. Le corps de tout animal est une harmonie, et le grand corps du monde, qui nous enferme, animaux et éléments, est une grande harmonie.

Achevons notre spectacle, faisons mouvoir tous ces animaux vers leur fin. Elle est double : vivre et donner la vie. Pour vivre, ils ont à se préserver des éléments, à se nourrir, à se défendre de leurs ennemis. Les uns craignent peu la chaleur et le froid : ils sont protégés contre le froid ou par une peau épaisse, ou par une fourrure, soit de poil, soit de plume, qui se garnit encore dans la dure saison, et vivent sans danger en plein air ou se creusent des habitations sous terre. Ceux qui font cela ont l'instrument et l'art nécessaires. Voyez la taupe, l'animal fouisseur par excellence : ce museau pointu et dur, ce corps allongé et plat, ces membres bas et rompus en dehors, ces doigts écartés, aigus et vigoureux, n'est-ce pas là un animal né pour creuser? et ce qu'il y a de mieux, il agit comme s'il le savait, il a une impatience, comme une fièvre de creuser. D'autres émigrent . quand doit venir le

froid, ils vont au midi, quand doit venir le chaud, ils vont au nord, ou en sens inverse, pour revenir avec la chaleur et le froid, toujours ainsi chaque année, à travers les airs, les terres et les mers, voyageant avec une sûreté merveilleuse, que tout l'art humain, avec ses boussoles, ses cartes et ses calculs, n'a pas dépassée encore ; ils font mieux que de s'orienter vaguement vers le nord ou le midi : ils touchent des lieux précis ; et nous le savons, d'autres printemps nous ramènent les mêmes hirondelles. Il y en a qui, au lieu d'émigrer d'un pays dans un autre pays, émigrent, pour ainsi dire, d'une espèce dans une autre : le papillon ou l'insecte que le froid tuerait, se métamorphose en ver ou en chenille, qui, changeant d'état à leur tour, se couvrent d'une dure enveloppe, et renaissent avec les jours moins rigoureux.

Il s'agit de se nourrir et de se défendre. Ceux qui ne peuvent pas se mouvoir, la Nature leur apporte leur aliment : les huîtres, attachées à leur rocher, ne meurent point. Ceux qui se meuvent ont la sorte de mouvement nécessaire pour atteindre leur nourriture : ils marchent, ils rampent, ils volent, ils nagent, selon qu'elle se trouve sur la terre, dans l'air ou dans l'eau ; ils ont les instruments nécessaires pour la saisir ; ils la cherchent où il convient avant de l'avoir vue, ils la reconnaissent la première fois qu'ils la voient ; ils se fient à la force, s'il faut la force, à

la ruse, s'il faut la ruse; en fait de ruses, ils tendent toutes sortes de piéges, avec un art qui suppose une connaissance exacte de l'animal à prendre, de sa forme, de ses habitudes, et la connaissance exacte aussi des moyens qu'il faut employer pour le prendre, le choix des matériaux et la disposition où il faut les mettre. Or, cet animal, ils ne le connaissent point et ne le connaîtront peut-être jamais. Nous passons près d'une toile d'araignée, et, quand nous sommes disposés à admirer, nous admirons l'art du tisserand qui a ourdi cette toile; mais il y a là une bien autre science, celle à laquelle on ne songe pas. Si on faisait raisonner une araignée, comme Montaigne fait raisonner son chien, voici ce qu'elle devrait se dire : « Ma proie vole, et moi je marche, » donc il faut lui tendre un piége et le tendre en » l'air; elle n'est pas faite comme moi, sinon » nous nous prendrions au même piége, ou » nous échapperions toutes les deux : des mailles » d'un fil fin et élastique empêtreront ses jambes » courtes, tandis que j'y marcherai à mon aise; » ce fil est celui que je produis; elle est petite et » faible, ma toile est donc assez forte; cette » toile, dès qu'elle sera touchée, remuera, et le » mouvement arrivera au centre, je vais donc me » placer au centre et attendre que la toile re» mue. » Voilà quelques-uns des discours que l'araignée devrait tenir, si elle savait ce qu'elle fait, et encore, une fois la mouche prise, elle de-

vrait savoir que sous l'enveloppe extérieure il y a du sang qu'elle veut, et qu'en piquant et aspirant, le sang viendra. Que celui qui voudra bien prêter à une araignée ces beaux raisonnements le dise. Un petit insecte s'enfonce dans un trou, et faisant bascule avec sa tête, quand sa proie passe, il la précipite au fond ; un autre, le fourmi-lion, creuse en dessous le sable, ne laissant qu'un plancher très-mince, qui s'éboule sous sa proie.

Quant à la force, la nature est un arsenal bien pourvu. Voyez les cornes du taureau, les bois du cerf, le front du bélier, le nez du rhinocéros, les défenses du sanglier et de l'éléphant, la scie de l'espadon, la trompe de l'éléphant, la dent du crocodile, les suçoirs du poulpe, l'ongle du lion, les pinces de l'écrevisse, les bras de l'ours, les anneaux du boa, la batterie de la torpille, les pointes du porc-épic, l'éperon de la vive, la queue du requin, le dard de la guêpe, l'ergot du coq, le pied du cheval ; ils savent tous où est leur arme, et s'en servent sans hésiter ; quelques-uns même l'essaient avant qu'elle soit venue ; ils ne les échangent point. Les faibles ont d'autres défenses ; la Nature quelquefois en fait tous les frais : elle donne à certains animaux la couleur des objets parmi lesquels ils habitent, ou bien ils ont la peur et la vitesse ; ils ont des malices, ils contrefont les morts et se raidissent ou se laissent tomber, ils s'enduisent d'une liqueur dégoûtante, ils

jettent une encre qui trouble l'eau et les dérobe, ils font des feintes, se tapissent dans des cachettes.

Si toutes les ressources deviennent à un moment inutiles, si la saison enlève à l'animal sa nourriture, ou bien il la suit en émigrant, ou il est paralysé par le froid, et, tant que manque la nourriture, manque le besoin.

Ajoutez que chaque espèce, en même temps qu'elle a les moyens d'attaque et de défense, et l'instinct de s'en servir, est pourvue des sens qu'il faut pour les seconder, pour deviner son ennemi et sa proie : l'œil de l'aigle aperçoit sa proie du haut des airs, le chien la sent et la suit à la piste, tandis que le lièvre, avec ses oreilles longues et mobiles, entend son ennemi de loin. Où l'odorat n'enseigne pas assez, le goût supplée, et tous deux conduisent les animaux qui vivent de grain et d'herbe à leur aliment propre, à travers les grains et les herbes empoisonnés.

La création est une grande guerre : force contre force, ruse contre ruse; nul combattant n'y vient sans arme et sans art; et ainsi, chaque espèce vivant d'une autre, qui vit d'une autre à son tour, nulle ne meurt ni ne détruit le reste, et, à travers ces morts des individus, l'équilibre des espèces se maintient, et la vie universelle chemine.

Une multitude d'animaux sont solitaires et se défendent chacun pour leur compte contre la faim, les éléments et leurs ennemis; il en est qui

subsistent en commun, formant des sociétés plus ou moins parfaites. Alors il y a chez eux, à côté du soin de l'existence individuelle, le soin de l'existence de la communauté, ou plutôt ils ne songent à eux-mêmes que comme parties de l'ensemble. Il y a des sociétés élémentaires, dont les membres n'ont d'autre lien que de vivre sur la même feuille ou dans la même prairie, de s'avertir du danger et de se presser l'un contre l'autre, ou de fuir ensemble, d'émigrer ensemble à la saison ; il y a des sociétés plus savantes, vraiment organisées. Ici on construit ensemble, on va à la provision pour tous, on attaque et on se défend en commun, on obéit à un chef, on a des adresses nouvelles pour empêcher que la société ne se rompe, une politique. La taupe et le renard se creusent une demeure à leur fantaisie, l'abeille suit un plan, justement le meilleur pour la construction commune. On peut admirer la solidité de sa cellule, bâtie sous le meilleur angle que la géométrie enseigne : la solidité se retrouve ailleurs, dans des travaux isolés ; mais s'il y a une figure qui, répétée, économise l'espace et permette d'appuyer exactement cellule contre cellule, sans aucun vide, c'est celle-ci, c'est l'hexagone qu'elle choisit. De même, quand les castors construisent leurs digues, ils ne font pas tous uniformément le même ouvrage, mais ils s'unissent quand il le faut, pour conduire une pièce de bois trop forte, et se séparent aussi quand il le faut, pour divers travaux.

Les abeilles et les fourmis vont-elles à la guerre, elles n'y vont pas chacune pour soi, mais combattent en troupes rangées : il y a des généraux et des soldats. Dans l'intérieur d'une ruche il y a une reine et des sujets; parmi les sujets divers emplois : les uns peuplent, les autres travaillent et veillent; survient-il une génération nouvelle, dans une habitation désormais trop petite, l'ancienne génération part former une colonie; la reine craint-elle de voir son autorité partagée par les enfants de sa famille qui vont naître, elle cherche à les détruire dans l'œuf, et si elle-même vient à périr, les sujets, pour que l'autorité ne vaque pas, transportent dans la cellule royale des œufs d'abeilles communes, pour obéir à celle qui en naîtra et restera maîtresse.

Les animaux ne sont pas nés uniquement pour vivre : la vie qu'ils ont reçue, ils doivent la donner et perpétuer la race. La Nature leur en inspire le désir et les a créés de conformation différente pour cette fin; mais, que deviendraient les œufs et les petits nouveau-nés, s'ils étaient abandonnés au hasard? Cela n'est pas. Voyez quel nouveau souci et quel nouvel art paraît tout à coup dans les oiseaux : tout à l'heure ils volaient et chantaient, insouciants, dans les branches, maintenant les voilà préoccupés, ils ramassent des branches sèches, de la paille, du duvet, de l'argile, ils entrelacent, ils cimentent, ils construisent un nid, solidement attaché à quelque point fixe, arbre ou

muraille, s'il doit rester en place, libre, s'il doit flotter ; ils lui donnent la grandeur, la forme convenable pour recevoir le nombre des œufs qu'ils n'ont pas vus encore, des petits qu'ils ne verront peut-être pas ; ils le placent en bon lieu pour éviter les éléments et les animaux ennemis ; ils l'ouvrent où il faut, autant qu'il faut, pour pouvoir passer, sans que les petits risquent de tomber ; puis, une fois cette chaude demeure préparée, et les œufs déposés, ils les couvent obstinément, comme s'ils savaient que la chaleur est nécessaire pour les faire éclore ; les petits éclos, ils n'ont plus de pensée, d'attention que pour eux, leur apportant dans leur bec la nourriture qu'ils ont cherchée ; leurs enfants sont-ils menacés, ils se font tuer pour eux ; après, ils les invitent à sortir du nid, à voler, à essayer leurs forces ; enfin, quand les forces sont venues et que les jeunes peuvent se suffire, on se sépare, on se méconnaît, et parents et enfants deviennent étrangers les uns aux autres, vont chacun de leur côté à de nouvelles amours, former une nouvelle famille, qui aura le sort de la première. Quand les petits naissent vivants, ils subsistent par d'autres moyens, mais par des moyens aussi sûrs. La mère ne les quitte point une fois nés : pleine de tendresse pour eux, elle les recueille dans son sein ; la nature a placé là leur aliment, elle leur a aussi enseigné l'art de le prendre, l'art de sucer le lait et de presser avec leurs membres la ma-

melle qui le renferme. Cependant les petits grandissent, la mère les forme aux exercices qu'ils essaient, et un jour cette famille si tendrement unie se disperse, ses membres ne se reconnaissent plus, se menacent, se battent, se tuent dans la rencontre, nourrissent à leur tour d'autres petits, qui à leur tour les abandonnent.

Nous avons tous les jours sous les yeux ces spectacles qui nous touchent, nous les recherchons avec attendrissement, mais, il faut bien savoir que la Nature ne s'est pas astreinte à un seul art, elle a des ressources infiniment variées : tandis que des oiseaux se donnent tant de peine pour construire un nid, d'autres profitent de leur travail et déposent dans ce nid étranger leurs œufs que la mère trompée couvera; les insectes qui construisent des palais, transportent les larves communes d'étage en étage, et les soignent en commun. L'animal qui dépose ses œufs sans les couver, les met au lieu convenable pour qu'ils puissent éclore, et que les nouveau-nés subsistent : la tortue dans le sable du rivage, tels insectes dans le nid d'autres insectes, que les petits mangeront, ou dans les poils d'une chenille qu'ils dévoreront. Cependant, pour les mieux mettre à l'abri, l'argyronète, qui vit d'air, change d'élément : elle plonge sous l'eau, y file une cloche, et, de voyage en voyage, apportant chaque fois une bulle d'air, elle en

approvisionne sa demeure, désormais préservée du danger.

Voilà comment la vie s'entretient en ce monde; et ici tout est merveille : dans chaque animal la fin est nette, l'instrument bien fait, l'instinct infaillible; de l'une à l'autre espèce c'est un autre instrument, c'est un autre instinct, mais avec une convenance aussi juste; puis considérant toutes les espèces ensemble, une même fin et tant de moyens divers, il paraît que la Nature n'est pas aveugle et esclave comme l'instinct qui vient d'elle, attachée à une seule opération, mais qu'elle est émancipée de son œuvre, qu'elle se plaît à épuiser les possibles, et se joue dans la variété infinie des spectacles d'un monde enchanté.

Encore nous n'avons rien dit du règne végétal; et pourtant l'action de la Nature est visible là, car elle y agit seule. Du reste, dans les productions inférieures, elle se montre telle qu'elle s'est montrée dans des productions d'un ordre plus élevé : elle s'imite, en grande artiste, il est vrai, qui n'est pas asservie au modèle, et n'en copie que la perfection. Il serait curieux de voir les plantes respirer et se nourrir, et la séve, qui est leur sang, circuler dans des masses énormes par d'imperceptibles artères, les racines choisissant les sucs de la terre, et les feuilles décomposant l'air pour s'en approprier ce qui leur convient; il serait curieux de voir aussi comment la vie se

transmet, par quels artifices divers la Nature a pourvu à la fécondation, soit qu'elle ait réuni les organes contraires sur une même plante, ou surtout que les séparant, elle fasse transporter la poussière fécondante par les vents ou par les insectes. Enfin on verrait les plantes et les animaux se prêter tour à tour les gaz dont ils ont besoin, au lieu de se les disputer : l'un absorbant l'élément que l'autre a laissé libre, et recomposant sans cesse l'air qui fournit à tout. Mais il faut avancer, et, puisque la création est immense, se contenter de noter ce qu'on passe.

Nous avons considéré à loisir l'art de la Nature conduisant les bêtes à leur fin; considérons cet art appliqué à l'homme. L'homme est un animal, et comme tel il conserve sa vie physique et la transmet; mais chez lui, au-dessus de l'animal, il y a l'être qui vit de la vie intellectuelle et morale, pour la transmettre aussi. Qu'il ait cette destinée, il est certain par la conscience, qui le dit, la raison, qui lui ordonne d'y tendre, la satisfaction morale et le remords, qui le récompensent ou le punissent; mais, au défaut de ces témoignages, il serait assez certain par sa constitution même.

Voulez-vous voir d'abord le corps d'un être fait pour penser, voyez le corps de l'homme. Il a tous les mouvements, il a toutes les qualités : force, souplesse, agilité; il paraît donc qu'il n'est pas un instrument pour une œuvre unique, instrument

qui dompte l'ouvrier, mais un instrument à toutes œuvres. Pour les sens, il semble, au premier regard, disgracié : il n'a pas l'œil de l'aigle, l'odorat du chien, l'ouïe du lièvre, la griffe du chat, mais, à la réflexion, il semble mieux doué : il a une certaine proportion, une certaine perfection de tous les sens réunis, et celle qui va non à un animal de proie, mais à un esprit : sa vue, plus resserrée, démêle finement entre elles toutes les diverses couleurs, son ouïe les sons, son odorat les odeurs, sons, odeurs et couleurs jusque dans leurs plus délicates nuances; et cette main nue, ce pouce et cet index opposés et mobiles distinguent exactement les formes des formes, la dureté de la mollesse, la rudesse du poli ; en un mot ses sens embrassent moins et apprécient mieux. Le corps qui porte ces sens, juges des choses, ne se meut point d'ordinaire avec la vitesse qui brouille la vue des objets et ôte le temps de les observer : il marche, il marche debout, et, dans cette allure, tandis que la bête endurcit ses mains contre le sol et penche la tête vers sa nourriture, lui, il garde son toucher délicat et promène sa vue par l'horizon, sur la variété des spectacles du monde, fournissant éternellement à l'esprit son aliment, qui est la connaissance.

Rien qu'à voir ce corps, on devine que celui qui l'habite est fait pour connaître; observons l'esprit de l'homme : il a la perception, qui recueille des idées innombrables des choses visibles

et invisibles, la mémoire qui les retient, l'induc-ion, le raisonnement, qui, appliqués aux objets le la perception et de la mémoire, en tirent des vérités, et de ces vérités d'autres sans fin. Il n'est point la proie de ses idées : il les gouverne à son gré, il les décompose, les recompose, les sépare, es groupe, pour les étudier à loisir; il les appelle t les éloigne quand il lui plaît, quand il lui plaît emonte aux principes, descend aux consé-uences, se meut librement dans ce monde, omme chez lui.

Cet esprit est mû par un instinct puissant, le ésir de savoir, et mû sans cesse par le désir in-atiable; comme il ignore où se trouve la vérité u'il recherche et qui est dans l'unité, l'amour de unité le pousse là; puis deux instincts contraires, amour de la nouveauté et le respect de la tradi-on, agissant tour à tour, empêchent qu'il ne endorme sur ses richesses ou ne les dissipe per-étuellement. Ainsi la Nature lui donne et lui ontinue le mouvement, dirige ce mouvement et modère. A l'instinct s'ajoute dans cet être libre devoir, et, pour soutenir le devoir, la passion e la renommée et de la gloire.

Mais, aussi loin qu'il aille dans la connaissance, ndividu est toujours bientôt arrêté; car, s'il est en constitué pour trouver la vérité, cette vérité t immense et il est seul. La Nature y a pourvu : le l'a placé dans la société. Né dans la famille, la écessité physique suffirait longtemps à l'y retenir,

mais l'affection, l'habitude, le devoir l'y attachent, et, quand il la quitte, ce n'est pas pour vivre seul, mais encore dans la compagnie des hommes, où un puissant instinct, l'instinct de société l'appelle. Sera-ce une société muette, simple rapprochement des corps ? Non, sans doute, une telle société pour un esprit est l'isolement; aussi il a la parole : la parole naturelle, énergique, qui, par l'attitude, le geste, la physionomie, le cri, exprime les principaux mouvements intérieurs, et la parole articulée, instrument merveilleux qui, à l'aide de quelques sons combinés de toutes manières, exprime toutes les idées, leurs combinaisons infinies et leurs nuances les plus subtiles. Désormais l'homme pense en commun : donnant dans ce commerce nouveau quelques connaissances, et recevant en échange les connaissances du reste de ses semblables, il peut, dans cette heure rapide de son existence, entrevoir quelque chose de l'ordre de ce monde qu'il ne fait que traverser.

Comme il est né pour penser, il est né aussi pour agir moralement. Il connaît sa loi et il est libre. Cette loi, il la connaît, qu'il le veuille ou non. Elle n'est pas dans un code qu'il faille ouvrir, là le précepte perdu dans la multitude et souvent équivoque : elle est en lui, fournissant à chaque action, dans chaque circonstance, sa règle, parlant avec une évidence irrésistible : elle est la conscience. Mais le devoir est rude, infini, et la volonté faible, chancelante. Elle a reçu des appuis :

le sentiment moral, le sentiment religieux, le sentiment du beau, l'amour bien entendu de soi-même, nous poussent ensemble au bien, et, tandis que la nécessité d'agir nous porte, avec des devoirs de plus en plus précis et stricts, dans des lieux différents, vague société naturelle, société civile, famille, amitié, nous y trouvons des secours plus présents et plus puissants aussi : la sympathie, l'amour de la patrie, les affections de famille et l'amitié créent dans notre âme des forces incalculables, à la hauteur de tous les devoirs et de tous les dévouements.

Voulez-vous voir à nu, dans un exemple, la différence des destinées, et la sagesse constante de la Nature, considérez l'homme et l'animal dans la famille. Celui-ci élève ses petits, les aime, puis les chasse; l'homme élève ses enfants, les aime, puis les aime encore. En vain la terre le sépare d'eux, il leur reste uni; en vain la mort les lui enlève, ils vivent dans son cœur, et il porte son amour au tombeau, il désire, il espère les retrouver, il se console par là de mourir; et ce lien qui unit les parents aux enfants, unit les enfants aux parents, et les parents entre eux, et les enfants entre eux. Qu'est-ce que cela? Si la famille animale subsiste temporairement, n'est-ce pas que sa fin était temporaire? Si la famille humaine dure, n'est-ce pas que sa fin est durable? Oui, vraiment, car la vie physique est l'affaire d'un jour, la vie morale l'affaire éternelle, et la Nature, qui

agit avec proportion, comme elle fait naître l'instinct avec le besoin, le fait cesser ou continuer avec lui : elle a un instinct passager pour une œuvre passagère, pur une œuvre immortelle un instinct immortel.

Les espèces animales subsistent sans autre but que de subsister, de faire figure dans le spectacle du monde, l'espèce humaine a une destinée spéciale, qui est de propager la vérité et la justice. La Nature s'y est bien prise à cet effet.

Les hommes meurent; leur pensée, vraie ou fausse, ne meurt pas avec eux, et tombe dans le monde, où le vrai et le faux s'agitent ensemble. Là, comme toute connaissance est féconde, la vérité devra engendrer la vérité, l'erreur l'erreur; mais la vérité est lente à grandir, au contraire l'erreur profite à souhait; qu'arrivera-t-il? L'esprit sera-t-il, comme la terre, au premier occupant? Non, certes : à mesure que l'erreur grandit, sa nature, ses principes, ses conséquences, ses alliances se découvrent; elle est embarrassée et insuffisante, l'esprit y est mal à l'aise, et, sans savoir encore où est la vérité, il sent du moins qu'elle n'est pas là : il la quitte donc, et essaie d'autres systèmes qui ne sont pas vrais encore, et qu'il abandonne à leur tour; cependant par le travail de tous les esprits ou le génie de quelqu'un d'eux la vérité se dégage, et à ses premiers rayons les fausses pensées s'évanouissent comme à l'aurore les fantômes. *Multi pertransibunt et augebi-*

ur *scientia*, répétait Bacon dans sa confiance : « Beaucoup d'hommes passeront et la science roîtra »; et Pascal : « Toute la suite (1) des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme, qui subsiste oujours et qui apprend continuellement. » C'est on *homme universel*.

Ainsi de la justice. Je ne sais pas quand a paru âge d'or, je sais que le mal est ancien, qu'il dure t qu'il durera encore, je sais aussi qu'il mourra.)n a beau dire, l'homme ne peut vivre dans le nal, ce n'est pas son élément. Tombé dans une ociété injuste, il peut quelque temps n'y pas son-er et longtemps ignorer où est la justice, mais ussitôt qu'il y songe, il sait que l'injustice est ien là, il espère en sortir et il en sort. Il y ren-rera et sera heureux d'y rentrer, disent quelques-ns, il lui arrivera malheur et il l'aura mérité. Des ommes religieux citent comme le résumé de la agesse des nations ce triste mot d'un politique écu : « L'homme est dans le bien, il cherche le nieux, tombe dans le mal, et s'y tient de peur du ire. » Je vous demande pardon, l'homme n'est as fait pour le bien, mais pour le mieux, et s'il ombe dans le mal, il ne s'y tiendra point : brisé ans sa chute, il s'y reposera un instant, mais il 'y restera pas, et reprendra bientôt sa course. La ivilisation ne consiste pas à aller tout droit au

(1) P. 436.

vrai et au bien, mais à user toutes les erreurs et toutes les injustices; l'humanité se trompe souvent, mais, qu'elle trouve ou non, elle profite quand elle se détrompe. Il ne faut que du temps et du courage : elle a l'un et l'autre, et elle arrivera un jour. « *Multi pertransibunt et augebitur justitia.* « Beaucoup d'hommes passeront et la justice croîtra. » Comme Enée descendant aux enfers, l'humanité fraye son chemin à travers les ombres.

Jusqu'ici nous avons considéré la création divine, enveloppant dans son ordre immense l'homme avec le reste ; voici autre chose, une création humaine, dans le monde éternel de la nature un monde de l'homme, comme une continuation de celui-là. Double argument de l'excellence de l'homme par-dessus les animaux, et de l'excellence du maître qui a fait un tel ouvrier.

L'homme crée d'abord la science : il devine, à travers les apparences, le mouvement des astres, il les mesure, les pèse, calcule leur éloignement, le temps que la lumière met à nous venir d'eux, décrit quelle a été, il y a des siècles, quelle sera dans des siècles encore, la figure du ciel; revenu à la terre, il s'y reconnaît d'abord, il classe les phénomènes et les êtres, il saisit les causes simples qui produisent les faits innombrables, les lois qui les règlent, et les desseins qui circulent dans l'univers; il refait l'histoire des révolutions du globe et du genre humain qui l'habite ; puis,

ejetant les idées des formes changeantes, des
nouvements qui naissent et qui meurent, il assi-
ne les principes abstraits, éternels, infaillibles
lu nombre et de la grandeur; enfin, pénétrant
et autre monde invisible, qu'il porte en lui-
nême, il en retrouve l'ordre, et, sans se laisser
tonner par l'inconsistance perpétuelle des pen-
ées, des sentiments, des actions humaines, il dit
es principes constants qui le mènent, et atteint le
ond immuable, qui est l'esprit et le cœur de
'homme. Quoi plus! partant de ces existences et
e ces changements matériels et immatériels, il
nonte plus haut, il perce jusqu'à la pensée
u'ils renferment, et s'élève jusqu'à l'Etre infini
ui, du sein de son éternité immobile, conduit
ous ces mouvements.

Il crée l'industrie, et qu'est-ce qui échappe à
on action? Il construit des chemins, creuse des
anaux, jette des ponts; il purifie l'air, dessèche
es marais ou transporte l'eau dans des terres
rides, défriche le sol, le féconde, lui fait porter
es fruits, selon sa nature, ensemençant jusqu'aux
ables que dépose l'Océan; il perfectionne les
eurs et les fruits : de l'églantine des buissons il
iit la rose magnifique des jardins et ses variétés
harmantes, des essences sauvages il fait le
êcher et l'abricotier savoureux; il modifie
nême les animaux, croisant les races, pour dé-
elopper les parties plus utiles ou plus belles. Et,
our transformer la nature, il emploie la nature

elle-même : il fait travailler à sa place l'air, l'eau, le feu, le fer ; cependant il se repose et médite de nouveaux perfectionnements. Nous admirions tout à l'heure les animaux; que sont-ils devant l'homme? Chacun d'eux est assujetti à une certaine démarche et à de certaines opérations ; lui, il fait ce qu'il veut : il marche, il rampe, il grimpe, il saute, il plonge, il nage, il vole, il a toutes les industries, et, grâces à elles, il vit partout ; il tisse, bâtit, construit des digues, creuse la terre, voyage, chasse, pêche, il a toutes les ruses et toutes les violences, il est l'animal universel.

Lors même qu'il fait les mêmes opérations que les animaux, il les fait autrement : il sait ce qu'il fait, et en outre il les fait mieux : il passe par son habileté ceux qui tout à l'heure étaient ses maîtres. Il tisse mieux que l'araignée, il bâtit mieux que les termites, construit des digues mieux que les castors, creuse la terre mieux que la taupe, voyage où lui plaît et quand il lui plaît, plus sûrement que l'hirondelle, il compose des chants mieux que le rossignol, tend des piéges mieux que le fourmi-lion ; il a perfectionné tous les instruments de mort que les animaux réunis possèdent, et leur a ajouté des moyens formidables, il pratique en grand la destruction ; il arme ses yeux et perce jusqu'aux étoiles dans les profondeurs de l'espace. Il a aussi une politique plus vaste que celle des abeilles. Supérieur de

roit aux bêtes, il les force de reconnaître ce
roit : il se fait suivre par elles comme chef de
oupe : des troupeaux de taureaux terribles se
issent conduire par un enfant, ou, s'ils résis-
nt, il les dompte ; il conduit le cheval, joue avec
tigre, et met sa tête dans la gueule du lion.
dispose d'eux en souverain, les faisant servir
us à ses usages : c'est pour lui que le mouton
couvre de laine, que le ver file la soie, que la
artre et l'hermine se revêtent de fourrure, que
éléphant et le cerf poussent leurs dents et leur
ois ; il court sur le dos du cheval, fait labourer
s bœufs, donne aux chiens la garde de sa mai-
n et la conduite de ses troupeaux, au chien et
faucon le soin de chasser pour lui ; enfin
ute la création, animée et inanimée, travaille en
n honneur.

Il ne lui suffit pas de réformer la nature, il
réforme lui-même. Par cette intelligence qui
nnaît les besoins du monde, il se connaît lui
sa loi, et, connaissant sa loi, il devient libre.
oyez sur quel champ cette liberté s'exercera.
outes les passions disséminées dans les espèces
vantes : vengeance, orgueil, colère, bonté,
rocité, il les a ; par-là il est encore l'animal
iversel que nous avons tout à l'heure reconnu,
ais il les a d'une autre manière. D'abord il
est point emporté par la passion comme par un
ids : il la connaît, la modère et fait de lui-
ême ce qu'il veut, le meilleur des animaux ou

le plus féroce; puis il connaît le bien, il l'aime, il goûte la paix intérieure et le remords. Enfin, tout ce qui est en lui de l'animal s'y transfigure : l'aveugle instinct devient la passion réfléchie, l'appétit physique devient le sentiment de l'âme ; mettons-le d'un seul coup hors de pair : il crée la vertu.

Il invente les langues, avec leur fond commun, où se retrace l'unité de l'intelligence humaine, et leur variété prodigieuse, qui exprime la variété prodigieuse aussi des intelligences. C'est comme une végétation de l'esprit : elles naissent, croissent, meurent et produisent des langues nouvelles, qui, ainsi que nos enfants, mêlent au trait de famille le trait personnel.

Il crée l'art, l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique, la poésie, etc. ; à son tour il fait son univers. Tandis que le grand artiste, avec un peu de brouillard et de lumière, fait ses merveilleux tableaux, lui aussi, avec quelques essences mêlées, il ose l'imiter : il fait naître la lumière, avec la grâce de son aurore, la force de son midi et les splendeurs de son couchant; il la répand à flots ou la ménage, l'égaie ou l'attriste à volonté; là, il appelle tout ce qui existe, les montagnes, les eaux, les plantes, les animaux, l'homme, les meut comme il lui plaît, non point les transportant crûment et pêle-mêle, mais toujours extrayant des choses leur essence : force ou grâce, pensée ou passion, c'est-à-dire

leur vie et leur âme, et y met encore sa vie et son âme. Avec quelques sons, il compose ces chants dont la variété dépasse les idées qu'on s'en forme : chants graves ou légers, sévères ou élégants, enfants de l'air, à qui le cœur humain confie ses impalpables émotions. Mais le voici qui, s'affranchissant des couleurs et des sons, bâtit en idée tout un monde ; et ce monde de son imagination ne s'évanouit pas comme les songes au réveil : il échappe à son auteur et subsiste hors de lui. C'est l'Iliade, l'Odyssée, l'Enéide, le Paradis perdu, le Roland furieux, l'Antigone, l'Andrienne, Othello, le Cid, Phèdre, le Misanthrope, le Tartuffe, les fables d'Esope et de la Fontaine, le Décaméron, Gargantua et Pantagruel, l'Héloïse, Paul et Virginie et le reste à l'infini, créations vraiment vivantes, plus vivantes que nous tous, hommes, plantes et animaux, qui durons une heure de leur immortalité. Et tant de productions de peinture, de musique, de poésie, n'ont pas épuisé la fécondité de l'esprit ; mais, comme notre terre, perpétuellement renouvelée, est emportée dans l'espace à la suite d'un corps qui, lui-même, est emporté par un autre, ainsi l'âme humaine, travaillée au-dedans, traverse la durée où tout change : la même terre ne voit pas deux fois les mêmes cieux, et la même âme ne voit pas deux fois le même monde ; frappée par les choses, elle rend sans cesse d'autres images et d'autres sons.

L'homme crée la politique, non point la politique facile des bêtes, qui ne dévient pas et ne connaissent pas la justice, mais la politique qui enferme le libre arbitre et le droit.

Il crée enfin l'économie politique, qui, observant les lois naturelles, selon lesquelles la richesse se distribue, nous les explique ou nous y rappelle.

Et puisque cette science et cet art profitent, puisque, malgré de terribles écarts, il est impossible que l'homme ne trouve de plus en plus sûrement sa vie, plus de bonheur et plus de justice entre invinciblement dans le monde, la condition générale s'améliore, le niveau de la civilisation monte, et l'homme, auparavant courbé vers la terre par l'appétit physique, se relève peu à peu, pour respirer; il conçoit d'autres idées, d'autres plaisirs et d'autres peines; enfin naît dans son âme cette fleur des pensées et des sentiments, qui ne vient que dans un air moins épais et sous de moins rudes soleils.

Que conclure de cette longue description du monde? Ceci sans doute. Le monde est un immense concert : dans un individu chaque organe et le rapport des organes réunis; dans les diverses espèces les changements qui se correspondent; entre la création vivante et le monde des éléments : ici l'organe, là son objet; enfin dans les mouvements de toutes les parties de l'univers animé et inanimé : chaque être appli-

qué à son objet comme l'aimant au pôle, et, quand il ne lui est pas apporté, allant à lui par les chemins les plus sûrs. La création n'est donc pas une unité morte, mais une unité vivante, une harmonie; et il n'y en a pas une seule, mais des multitudes; et elles ne sont pas isolées ou contradictoires, mais elles se pénètrent et s'enveloppent; la guerre universelle est à la surface, elle trompe l'œil inattentif et découvre un ordre ineffable à l'observateur confondu.

Le monde entier est donc fait avec une sagesse admirable, et l'intelligence chez qui cette sagesse réside est quelque part. Nous l'avons appelée Nature, appelons-la de son nom : Providence.

Oui, il faut une Providence pour expliquer l'ordre éternel des choses; et, lorsque paraît l'intelligence humaine principe d'un nouvel ordre, qui continue les merveilles du premier, sans que cette intelligence ait fait ni le monde, ni elle-même, il faut plus que jamais une Providence pour l'expliquer, tant qu'au-dessus de la figure exacte de géométrie sera le géomètre qui l'a tracée, au-dessus de la statue le statuaire, au-dessus de la *Transfiguration* l'esprit divin de Raphaël.

CHAPITRE VII.

PROVIDENCE NÉCESSAIRE A LA VIE MORALE.

La destinée de l'homme est la libre perfection, le moyen : l'épreuve. Cela se voit dans tout son être et dans tous ses mouvements. Si ce n'était pas, pourquoi connaîtrait-il la loi morale, cette règle si sûre, ce modèle si haut? Pourquoi aurait-il le libre arbitre? Pourquoi l'amour du bien, la haine du mal, et la paix intérieure et le remords, selon qu'il a suivi l'un ou l'autre, et le contentement de soi-même, quand il va vite dans la bonne voie, et l'éternel mécontentement, tant qu'il lui reste du chemin à faire? Le voilà donc tel que la vérité le montre : il part du néant et va à tout : de l'ignorance à la science, de l'apathie à la bonté, de l'innocence à la sainteté, non point à quelque chose de médiocre, mais à la science, la liberté et la sainteté la plus grande où une créature puisse atteindre, sans empiéter sur la Divinité.

Pour accomplir ce voyage, sur quoi voulez-vous qu'il s'appuie? Sur l'orgueil? Il n'est point l'auxiliaire de la vertu, il est le vice. Tandis que la perfection est au-dessus de nous à l'infini, et que nous en sommes à une distance immense, l'orgueil imagine une perfection basse, et qu'il touche ou qu'il tient. Quelle vérité dans ce sen-

timent! Quelle juste idée de la fin humaine! Quelle exacte mesure de sa propre force, de la fermeté de ce libre arbitre que tout ébranle : le nuage qui passe sur le soleil, le rayon de soleil qui perce le nuage, la santé, la fièvre, la faim et la satiété, une ligne, un mot, un son, une image, un rêve! Quelle merveilleuse excitation à combattre que la conviction d'avoir vaincu! à agir, que la conviction de n'avoir plus rien à faire! Ne sait-on pas que s'il y a une erreur c'est celle-là; que s'il y a un danger, c'est celui-là; que s'il y a un crime moral, c'est ce crime, puisque, par le renversement le plus étrange, une misérable créature s'établit dans la perfection, et ait le Dieu!

Regardera-t-on davantage comme vertu la poursuite du bonheur à travers l'accomplissement de la loi morale? Donnons-lui son vrai nom, ce n'est qu'un calcul. Ce n'est pas sans doute cet égoïsme vulgaire qui veut jouir vite et achète son bonheur du malheur des autres hommes; celui-ci est bienfaisant, il adoucit votre infortune dans ce monde pour être heureux dans l'autre; on ne voit pas tout de suite quel fruit il retire de ses œuvres, mais au fond, le bien qu'il vous fait est un simple prêt, à gros intérêt, à long terme, sans aucune chance de perte; car ce n'est pas vous, être pauvre et périssable, qui payerez cette dette, mais Dieu lui-même qui se substitue à votre place et l'acquittera.

Qu'est-ce encore que cette prétendue vertu dictée par la crainte? La crainte arrête et comprime : alors que la passion s'agite dans nos cœurs, elle nous présente les menaces de l'avenir et nous glace. Dans les âmes où elle règne, rien de naturel, de généreux, partout un air de gêne et de servitude ; c'est en effet l'esclave qui a l'œil sur son maître, la peur de la correction l'obsède et retient tous ses mouvements; ou si parfois il s'échappe et tente de s'émanciper, il se repent bientôt de sa hardiesse, et, la jouissance passée, rendu à lui-même, il retombe dans ses frayeurs, renchérissant sur sa bassesse première, pour expier sa faute et détourner le châtiment mérité.

Fausse vertu qu'inspire l'orgueil, l'amour des récompenses ou la crainte! Vertu d'esclave, de trafiquant et de gladiateur! Y a-t-il quelque sentiment plus noble qui puisse soutenir l'âme!

L'amour est d'une saison ; il est un instrument de bien et de mal, selon les rencontres, capable de développer l'âme, capable aussi de l'absorber. L'amitié, un peu languissante auprès de cette passion maîtresse, dure davantage; mais aussi quand on la veut sérieuse, honorable et agissante, qu'elle est rare! et alors, fondée sur une estime réciproque, elle suppose justement les vertus qu'on lui demande de créer. Puis il y a telles irritations politiques ou religieuses qui rompent les amitiés apparemment solides, ou du moins les

refroidissent, et leur enlèvent, avec la ferveur, l'efficacité. Doit-on compter sans la mort? Et enfin, outre les amis qu'on perd, ne perd-on pas l'amitié même? Les affections de famille ne sont pas fondées sur le choix, aussi elles ne sont pas exceptionnelles comme l'amitié, elles ne naissent pas des vertus, et travaillent à les faire naître, elles sont capables de produire de grandes choses; mais, sans parler des êtres qui, par des causes diverses, n'ont jamais recu les soins de leurs parents, à mesure que la génération nouvelle s'élève, la mort est là pour frapper l'ancienne génération, nous livrant à nous-mêmes, peut-être dans le moment où les passions s'agitent; quelquefois, par un triste renversement, elle abat le fruit et respecte l'arbre, qui désormais languit dépouillé; ou encore elle atteint la femme ou le mari, enlevant à l'un des deux une ancienne et douce habitude. Qu'on dise le bien qu'on voudra des affections de famille, on ne rendra jamais justice à cette forte et salutaire influence; mais il est dangereux de les prendre pour unique appui, de leur remettre sa vie; car bien souvent ces appuis manquent en route, et il nous faut continuer notre chemin tout seuls, la mort dans le cœur.

La charité est toute-puissante dans certaines âmes qui s'y donnent entièrement; par malheur, il est difficile qu'elle prenne une si grande place dans la vie occupée du monde, et souvent les ressources trahissent la bonne volonté. Pour la

patrie, il n'est pas donné à tout le monde de la servir, et encore elle ne fait à ses serviteurs que de rares appels. L'humanité est trop vaste : nous pouvons à peine nous apercevoir dans son immense étendue : nos actions et nos pensées semblent se perdre dans son agitation, et nous ne voyons pas pourquoi nous sacrifierions des jouissances immédiates et certaines, pour un résultat si éloigné et si douteux. Ce peut être la passion des hommes d'Etat, des hommes de génie, et de quelques esprits, à qui l'histoire des faits et des idées a enseigné comment l'humanité marche ; mais c'est le petit nombre, et nous ne voulons pas que la vertu soit un privilége. L'amour de la vérité rendrait le monde meilleur si le monde était composé de savants. L'homme qui travaille pour un si grand objet se respecte : il sait que sa vie, sa santé ne lui appartiennent plus, que sa considération même ne lui est plus personnelle, que l'estime ou le mépris qu'il s'attire rejaillit sur la vérité qu'il défend ; mais il y a des moments de doute, des moments aussi de découragement, alors que survient le sentiment de notre impuissance réelle ou imaginaire, ou la triste pensée que la vérité trop combattue ne fera pas son chemin. Puis comptez les hommes qui ont une pareille mission ! Quant à l'amour de la nature et de l'art, noble passion et de grande énergie, il veut une organisation particulière, dont la Providence est avare. Ajoutez que presque tous les

hommes sont condamnés à s'enfermer dans les villes loin de la nature, et qu'il ne suffit pas, pour inspirer une vie entière, de quelques rares émotions bientôt effacées.

Où donc trouverons-nous ce sentiment qui doit entretenir dans le bien notre volonté? Il sera fort, il sera pur, il sera accessible à tous les hommes, dans tous les temps, il s'attachera à un objet qui ne meure pas; lui-même ne mourra pas d'épuisement; il ne sera pas la prérogative d'une nature d'élite, d'une certaine fortune; ceux qui sont déshérités des biens de l'esprit et du corps ne seront pas déshérités de ce bien; souvent même il les recherchera de préférence, il leur viendra comme une ample compensation, comme un précieux auxiliaire contre les maux qui les assiégent; jamais il ne manquera de les consoler, et quelquefois il leur tiendra lieu de la santé, de l'aisance et de la liberté; toute créature humaine découvrira en elle, quand elle la cherchera, cette source toujours jaillissante; enfin ce sera le sentiment religieux.

Certainement il est pur, puisqu'il est la passion de la pureté idéale, l'enthousiasme de la perfection suprême; certainement il est universel et immortel. Doutez-vous qu'il soit fort, comptez les martyrs, et, pour vous assurer que ce dévouement ne tient pas à un dogme ou à un pays, considérez qu'il y a eu des martyrs dans toutes les religions. Certes, il faut un grand fonds de

courage pour affronter des tourments dont le seul récit nous révolte. Sans recourir à ces faits d'exception, la mort ne se présente-t-elle pas à chaque instant du jour et de la nuit, presque toujours attendue et amère, souvent avec son cortége d'atroces douleurs? De faibles créatures, qu'effrayait une légère souffrance, ne s'abattent point sous ces terribles assauts, et meurent avec la constance du martyr, sans l'enivrement du supplice. Qui les soutient dans cette lutte, si ce n'est le sentiment religieux? alors que les illusions de la durée s'évanouissant, parvenu au seuil de l'éternité, on voit en face Dieu qui y réside. Et encore ces supplices des époques violentes, et ces tourments que nous impose l'ordre de la nature, sont adoucis par la pensée de leur brièveté, et du bonheur immédiat dont sera payé notre courage : le terme voisin et éclatant nous empêche de nous démentir. Il est une épreuve plus dure peut-être, c'est celle que tentent les religieux qui se condamnent à mourir toute leur vie, à un martyre sans fin. Briser son corps par la fatigue, lui épargner le repos, le sommeil, la nourriture; se jeter hors du monde, vivre seul, tourment horrible! se retrancher toutes les affections qui peupleraient ou charmeraient la solitude, l'amour, l'amitié, quel sacrifice! et qu'il faut que l'amour de Dieu soit fort, pour soutenir un homme, pendant cinquante années, peut-être, dans ce désert de la nature et de l'âme! Et il n'a

pas opéré ce prodige une fois ou deux fois, en sorte qu'on y puisse voir une aberration singulière, une sorte de monomanie; il l'a répété sans nombre, pour qu'il soit bien visible que c'est là sa vertu : le christianisme et les religions de l'Inde, l'Occident et l'Orient disputent de tels renoncements.

Cherchons le secret de cette puissance.

Toute loi, réduite à elle-même, obtient difficilement l'obéissance : on l'élude si on peut; si on ne l'ose, effrayé par le châtiment, on l'accomplit avec parcimonie, froidement et à contre-cœur. Comme, de sa nature, elle restreint la liberté, elle sera reçue en ennemie. Que faut-il donc, pour qu'elle entraîne les volontés? Il faut qu'elle se présente comme le commandement d'un être qui a autorité sur moi. Autrefois elle ordonnait, maintenant elle se fait obéir. Ceci ne s'applique-t-il pas à la loi morale? N'est-elle pas une loi, et ne s'adresse-t-elle pas à des hommes? Si donc elle n'a sur nous qu'un faible empire, nous connaissons déjà une des causes de cette faiblesse. Tant qu'elle demeure simplement une loi, il est inévitable qu'il en soit ainsi : car, de quel droit s'impose-t-elle à nous; prétend-elle régler notre vie? Je ne puis la nier, il est vrai, mais cette nécessité regarde mon intelligence; avant de lui soumettre ma volonté, j'ai besoin de savoir au nom de qui elle commande. Jusqu'à ce que je sois arrivé là, elle demeure une con-

ception géométrique, un objet de spéculation, et ne passe point dans la vie; mais supposez que je remonte à Dieu d'où elle part, alors la loi revêt sa sanction; alors je sais qui me commande de me perfectionner, de développer mon esprit, de purifier mon cœur, au mépris des instigations du corps; quand elle parle, c'est Dieu même qui me parle, avec l'autorité légitime que possède sur des créatures bornées le Créateur parfait; je ne conteste plus, je m'incline et j'obéis. Tout à l'heure j'avais une loi, à cette heure j'ai un maître; et, ce qui me révèle cet être vivant et gouvernant, c'est le sentiment religieux. Aussi voyez, dans les religions où ce sentiment s'exalte, quelles choses on opère avec ces mots magiques : Dieu le veut; c'était le cri des croisades. Tantôt ils ont ordonné le bien, tantôt le mal, ils ont fait ici des saints, là des bourreaux; toujours ils ont dompté les individus et les peuples.

Voilà déjà un des secrets de la force du sentiment religieux. Mais ce n'est pas assez que le maître ordonne, il faut encore qu'il paraisse, qu'il frappe de la voix, du geste et du regard. Quel est celui qui, dans un combat, se sentant sous l'œil de son général, n'éprouve pas que sa vigueur se multiplie? Si en outre il l'aime, plus rien n'est au-dessus de son courage. Puissance de l'œil du chef, qui, juge inflexible des bons et des mauvais, affranchit l'obéissance par le sen-

iment de l'honneur, et relève cette passion nême, trop personnelle encore, par l'amour, qui fait des pensées du maître et du serviteur une seule pensée et de leurs volontés une seule voonté. La vie est un combat, de tous le plus rude. Or sait-on ce que peut sur une âme la conviction profonde que Dieu la voit, ce que peut sur cette ıme, alors qu'elle médite de déserter le bien ou qu'elle travaille à l'accomplir, le spectacle de cet œil toujours ouvert, tantôt caressant, tantôt irrité, conscience extérieure, qu'elle tenterait en vain d'endormir ou de corrompre. Autrefois un meurtrier fut arrêté par ces mots : « Malheureux! si on père te voyait! » Eh bien! supposez que dans a tentation une voix nous les répète, ne peuventls pas nous arrêter aussi? Voilà ce que fait la présence d'un témoin vénérable. Et si l'amour a a place quelque part, n'est-ce pas surtout ici, levant cet Être, perfection aimable du bien et de a beauté, Providence infatigable. Que l'homme possédé du sentiment religieux se laisse donc porter en sa présence, et désormais on ne trouve plus en lui ou une soumission frémissante, ou le soin laborieux de sa propre dignité, mais cette affection libre et vigoureuse par qui la vertu nous devient comme naturelle, l'attention touchante à ne pas violer une haute et sainte amitié.

Enfin, on n'expliquerait pas toute la force du sentiment religieux, si on ne savait quel est le pouvoir de l'exemple. Un caractère éclatant se

fait suivre : les brigands de Schiller ont créé des brigands; Werther a excité dans bien des âmes la sensibilité maladive, et la pensée plus d'une fois efficace du suicide; de René, de Manfred, est sorti tout un peuple de rêveurs; les Vies de Plutarque ont fait plus de héros que les belles Pensées de Marc-Aurèle; Alexandre rêvait d'Achille, et son vrai précepteur est Homère plus qu'Aristote; les qualités ou les défauts de nos parents s'impriment en nous, et leurs maximes sont sans action auprès de leurs exemples. Il y a dans le monde entier deux traditions : l'une de vertus, l'autre de crimes; dans la grande famille humaine, il y a deux familles où ces traditions sont déposées et se perpétuent. Il dépend de chacun de nous de choisir nos ancêtres, d'entrer par l'adoption dans la race du premier juste ou du premier méchant, de nous constituer l'une ou l'autre généalogie, par notre libre choix, par l'imitation, qui est la génération des esprits. Qu'on ne s'étonne pas de cette puissance de l'imitation : le pur précepte languit; après l'avoir entendu, on se demande s'il est possible de l'exécuter, ou s'il n'est pas peut-être quelque invention arbitraire; et involontairement on se complaît dans cette dernière pensée, parce qu'elle dispense de courage. Au milieu de ces lâches préoccupations, l'exemple survient et les dément, car il est le précepte réalisé. Ensuite, s'il est brillant, si la puissance humaine s'y déve-

loppe, il nous frappe et nous séduit par le prestige de la grandeur. Pour nous, qui visons à la grandeur de la vertu, nous cherchons un modèle où elle paraisse dans toute sa beauté. Or il existe un tel être, et il est constamment à notre portée, si nous le voulons voir, non pas des yeux du corps, qui le chercheraient vainement dans le monde de la matière, mais des yeux de l'esprit, à qui il a été donné de contempler l'être absolu, idéal de toute perfection. De là le but proposé à l'activité des hommes par Platon et les stoïciens : « Rendez-vous semblables à Dieu autant qu'il est » possible; » et que le Christ leur rappelle : « Soyez » parfaits comme mon père est parfait. » Et vraiment Dieu est notre digne modèle : en le contemplant nous apprenons à ne penser que le vrai, à n'aimer que le beau, à ne vouloir que le bien, à mettre entre toutes nos facultés une juste et inaltérable harmonie.

Pourtant il faut l'avouer, cette perfection est si élevée que notre regard se trouble; cette nature qui ne connaît pas nos besoins et nos combats est bien loin de notre nature, et nous ne savons souvent comment rapporter à l'usage de chaque jour, à des circonstances infiniment variées, l'exemple d'une vie sans succession; aussi nous cherchons un modèle qui, avec une pureté sans tache, tienne plus de nous, soit plus proche de nous. Le Christ avait fondé l'imitation de Dieu, les hommes ont fondé l'imitation du Christ. Faire descendre au

milieu des hommes le divin idéal, sans lui enlever rien de sa pureté; lui donner nos besoins pour qu'il nous enseigne à les régler, nos misères pour qu'il nous enseigne à les soutenir; le placer dans les rencontres difficiles de la vie, pour observer comment il se conduira, et nous conformer à sa conduite; amener devant lui et la femme adultère et le pharisien, qui lui demande ce qu'il doit à César; en un mot, le faire vivre comme nous vivons, afin de vivre comme il a vécu; faire d'un Dieu un homme, pour que cet homme à son tour nous fasse dieux : telle est l'œuvre profonde du Christianisme. Lisez ses orateurs; toute sa prédication est un perpétuel commentaire des discours et des actes du maître, en vue de la pratique journalière; en sorte que, depuis l'âge où la raison paraît jusqu'au moment suprême de la mort, nous trouvions toujours quelqu'une de ses traces où nous puissions poser le pied. Qu'on parcoure les grandes religions de l'Inde, de l'Egypte, de la Perse, passées un jour dans la Grèce et dans Rome, partout on trouvera la Divinité entrant dans le mouvement, et sa conduite proposée à tous les croyants comme le type de la perfection humaine.

J'ai montré, je crois, d'où procède la force du sentiment religieux, le secret de cet appui si efficace qu'il prête à la morale : il confirme la loi par l'autorité du souverain maître; il retient dans l'obéissance par le respect du témoin vigilant,

juge équitable qui a l'œil sur nous, et il rend cette même obéissance douce et chère, la transformant dans le dévouement de l'amitié ; enfin, il enflamme et soutient notre courage par la force de l'exemple. Et ce n'est pas ici une simple spéculation que les faits démentent ; je me suis appuyé sur les faits eux-mêmes, impartialement observés. Du reste, voilà quatre siècles qu'autour de nous se fait une vaste expérience que, sans doute, on ne contestera pas. Car, comment expliquera-t-on le succès immense de l'*Imitation du Christ?* Une mode ne dure pas quatre cents ans. Ce n'est pas la conformité de ce livre au génie d'une certaine époque qui le soutient, car depuis qu'il a paru nous avons bien changé ; il y a donc en lui quelque chose de profondément humain, qui fait que, malgré les accidents des caractères, pourvu que subsiste la nature humaine, il ne manque pas de s'y appliquer. Beaucoup s'imaginent que c'est sa morale. Eh ! sans doute, elle est souvent excellente, quoique elle tende visiblement à substituer à la vie commune et véritable la sévérité étroite de la vie monastique ; mais la morale fût-elle parfaite, elle ne se suffirait pas. D'autres attribuent son influence à ce qu'elle propose un exemplaire divin, en s'appuyant sur le titre, et ils n'ont pas complétement raison, car l'ouvrage n'est pas le moins du monde un récit de la vie du Christ, accompagné des moralités auxquelles elle se prête ; mais observez la forme du livre, que

voyez-vous? un discours du Christ au fidèle, et plus d'une fois une conversation du fidèle avec le Christ. Remarquez de quel ton parle le Christ : il parle en père, c'est-à-dire avec la triple autorité de la raison, de la puissance et de l'affection, avec une autre autorité encore, qu'il ne revendique pas, mais que le fidèle lui reconnaît, l'autorité de l'exemple. De pareils entretiens qu'appellent la solitude, la lutte, la souffrance, se renouvellent souvent, et forment entre l'homme et son Dieu une forte habitude, une constante société. Ainsi, les caractères qui donnent au sentiment religieux son énergie, et dont un seul suffit à le rendre fécond, dispersés dans d'autres livres, se réunissent tous dans le petit livre de l'*Imitation;* et voilà justement ce qui en fait le prix. C'est la vertu de la Bible exprimée, c'est la nourriture préparée à l'âme chrétienne, tandis que les protestants la cherchent eux-mêmes, extrayant de la Bible, chacun pour son usage, ce qu'elle a de sain et de fortifiant.

Si la raison ne s'accommode pas de cette association de deux natures si différentes, de cette distinction des personnes en Dieu, de cette chute de l'Eternel dans la durée; si dans l'homme elle ne peut plus apercevoir le Dieu, ou si dans le Dieu elle ne peut plus distinguer l'homme; si elle ne reconnaît plus la vertu des créatures dans une victoire sans combats, alors nous rapprochons encore de nous notre modèle, nous consentons

qu'il soit moins grand pourvu qu'il luise de plus près, et nous nous proposons comme exemplaires les héros et les saints de l'humanité. Est-ce à dire que nous ne voulons plus de Dieu pour notre idéal? Non, certes; mais éblouis par une perfection si sublime, trop faibles pour en soutenir la vue, nous poursuivons sur la terre son image et ses reflets; et nous ne prenons pas le reflet pour la lumière, l'image pour la réalité, les surprises et l'oubli sont impossibles, car l'enthousiasme qu'excite en nous l'humaine vertu nous porte par-delà cette vertu même; elle ne nous émeut qu'à la condition de nous faire entrevoir quelque chose de meilleur encore : toute action généreuse, vivement sentie, est une aperception de l'idéal, une révélation de Dieu.

Sachons-le bien, notre force n'est ni en nous ni autour de nous, elle est plus haut; ce n'est pas en touchant la terre, comme l'ancien Antée, que nous reprendrons notre énergie, c'est en touchant le ciel, en nous élevant vers le lieu où réside la sainteté. Car telle est la nature de l'homme : il prend le caractère des objets où il vit : mobile et faible au milieu des choses qui passent, fort et constant par son commerce avec les choses qui demeurent éternellement. Oui, toute notre vertu est une participation de Dieu. Il se révèle diversement, mais c'est toujours lui qui nous communique les fécondes émotions. Tantôt la vaste étendue du monde, où notre regard se

perd, nous fait paraître l'immensité; tantôt ses bouleversements nous font sentir cette puissance qui ne connait pas d'obstacles; tantôt son aimable beauté nous ravit; ou bien c'est l'art qui réalise, autant que possible, la divine perfection, soit par la proportion des formes, soit par l'expression qu'il sait leur donner; ou encore c'est l'homme qui produit quelqu'une de ces grandes actions, qui brillent dans nos ombres comme une clarté d'en haut : que ce soit un de ces traits soudains et éclatants d'héroïsme, qui nous éblouissent, ou ces longs sacrifices qui demandent toute une vie pour s'accomplir, sacrifices moins éclatants que les autres, mais plus méritoires peut-être, qui n'ont souvent d'autre témoin que Dieu; ou bien enfin c'est l'âme qui, sans s'aider d'aucune impression extérieure, s'élève directement jusqu'à l'Etre absolu, et adore dans une contemplation sublime, ses infinies perfections. De quelque façon qu'il se montre à nous, sans voile ou à travers des apparences diverses, n'est-ce pas toujours le même infini, le même idéal, le même Dieu qui, lorsqu'il descend dans notre âme, l'élargit et la remplit, et n'y souffre rien de bas et de méprisable ?

Que ne sommes-nous toujours ce que nous sommes dans ces moments où Dieu se manifeste à sa créature ! Pourquoi faut-il que cette émotion se dissipe? Sans cela, quel beau spectacle présenterait l'humanité, quelle pureté dans nos instincts, quelle noblesse dans nos aspirations, quel dévoue-

ment pour la vérité, quelle abnégation de nous-mêmes, quelle charité pour nos semblables, quelle sainte ardeur pour le bien ! Heureusement, si cette émotion salutaire s'efface, il dépend de nous de la rappeler ; nous n'en sommes pas réduits à attendre que des circonstances variables et incertaines nous relèvent, ni à craindre qu'en disparaissant, elles nous laissent fatalement retomber ; Dieu a mis en nous une faculté puissante, capable de nous arracher à la terre et de nous transporter dans le monde meilleur où il habite. Alors, touchés de cette richesse infinie et de notre misère, nous sentons humblement, nous désirons ardemment ce qui nous manque ; et cet humble sentiment et cet ardent désir sont la prière.

Il est des créatures d'élite que ces approches ont transfigurées : saint Augustin, sainte Thérèse, saint Bonaventure, Gerson, saint François de Sales, Fénelon, de ces âmes excellentes qui furent blessées par l'amour divin ; mais tous nous éprouvons cette influence, quoique tous nous ne l'éprouvions pas au même degré ; tous, dans nos abattements et dans nos luttes, nous nous élevons vers Dieu, et lui demandons de soutenir par un peu de sa force notre courage épuisé, et, à la suite, nous avons senti renaître notre vigueur. La prière rafraîchit et ranime ; elle est, comme disait Malebranche, un vœu de l'âme, qui est toujours exaucé, et, selon la belle et profonde expression des Alexandrins, elle est la respiration

de l'âme. Notre grandeur est en abaissement volontaire ; la volonté se perd en présumant injustement d'elle-même ; avec l'idée qu'elle peut tout, elle ne peut rien. Notre vertu est bien à nous, mais une part revient au tout-puissant maître, qui nous a faits comme il lui a plu, à celui qui fait les terres ingrates et les terres fertiles, puis leur distribue sa pluie et son soleil, à l'être excellent, qui, comme il est le modèle, est aussi la source de toute sainteté.

On se fait illusion je crois, et je le dis avec la conviction la plus sincère, quand on prétend rendre des hommes vertueux en leur prêchant uniquement la morale, sans les entretenir de Dieu. Bayle soutenant qu'une société d'athées est possible, et Voltaire proclamant sa maxime célèbre :

Qu'on soit juste, il suffit, le reste est arbitraire.

ont eu, ce me semble, le tort de ne pas connaître l'homme assez complétement. Oui, sans doute, il suffit d'être juste ; mais, pour l'être, ce *reste* est tout. Etre juste est notre œuvre, mais où puiser la force pour l'accomplir? On ne me le dit pas, et j'ai grand besoin de le savoir. Or, les maîtres de la vie intérieure me l'apprennent, et de plus ils font passer cette force en moi : ils m'enseignent que, pour pratiquer la justice, il faut s'attacher par l'amour à l'idéal du bien, et com-

attre les inspirations d'en bas autant par la prière ue par son énergie. D'autres connaissent l'es- ence de la justice; ils en connaissent le secret; emprunterai à d'autres des systèmes et des pré- eptes de morale, mais j'irai leur demander le entiment religieux qui est l'âme de la vertu.

CHAPITRE VIII.

OBJECTION HISTORIQUE. — RÉFUTATION.

L'histoire semble nous donner tort et montrer ue le sentiment religieux est souverainement ndifférent à la vertu. On a répété à satiété que es païens étaient vertueux en adorant des dieux nfâmes. Pour mieux combattre, choisissons un errain étroit, et ne parlons que des païens de otre connaissance plus proche, des anciens irecs.

D'abord, lorsqu'on juge le paganisme, on a le ort de ne mentionner que la religion vulgaire, et e passer les Mystères sous silence; pourtant ils alent bien la peine qu'on ne les oublie pas. Fondés (1) vers la fin du quinzième siècle ou le commencement du seizième avant notre ère, ils ont accompagné la religion visible dans toute sa

(1) Des religions de l'antiquité par MM. Creuzer et uigniault, t. III, part. 2.

» durée, et, quoique supérieurs à elle, comme
» elle, se sont développés avec le temps. Ils se cé-
» lébraient à Eleusis, avec le concours de toutes
» les villes grecques, qui y envoyaient des dépu-
» tés, et d'une foule d'initiés, car on craignait de
» mourir avant d'avoir été initié. C'était une insti-
» tution de la plus haute importance, rattachée à
» l'Etat par des liens étroits, tellement qu'une ju-
» ridiction spéciale avait été établie contre les
» violations qui s'y adressaient, et que dans les
» tribunaux qui en connaissaient siégeaient les
» Eumolpides et les Céryces, familles privilégiées
» qui fournissaient les quatre prêtres de la classe
» supérieure. Les procès d'Alcibiade, de Diagoras
» de Melos et autres, témoignent du caractère pu-
» blic et de la grande autorité des Eleusinies. »

Or qu'y enseignait-on? La haute doctrine spiritualiste de l'Égypte et de l'Orient : un Dieu unique, éternel, partout présent, connaissant tout, tout-puissant, souverainement sage et juste, providence constante de l'univers, ami des bons, ennemi des méchants, réservant à ceux-là des récompenses, à ceux-ci des punitions dignes de leurs œuvres; l'univers temple de la divinité; l'homme composé d'un corps fragile et d'une âme immortelle, libre et raisonnable, fait pour imiter dans ce monde la vie céleste, et se préparer par de longues épreuves à la partager un jour. Tel est le sens profond de ces légendes, de ces fables aimables, qui sorties de là, sont

venues jusqu'à nous : Narcisse qui se consume dans l'amour de lui-même, Psyché, l'aventure de l'âme innocente qui brûle de savoir et souffre d'avoir su, et, par l'épreuve et l'amour, retrouve le bonheur perdu. Voilà ce qui était enseigné dans les Mystères qu'on décrie si légèrement. Ce n'est pas nous, il faut bien nous le dire, qui avons inventé la raison. Avant notre sagesse, les Grecs étaient sages, mais ils l'étaient à leur manière, d'une manière charmante et à jamais regrettable.

Laissons les Mystères et suivons la religion à découvert, la religion vulgaire, qu'on apprenait dans les poëtes. Les hommes, dit-on, sous des dieux mauvais étaient bons, preuve que sous des dieux bons ils seraient aussi bien mauvais, et que le sentiment religieux est indifférent à la vie morale. Cette thèse est spécieuse, elle n'en est pas moins un sophisme que voici : il ne s'agit pas de savoir ce que nous paraît la théologie païenne, mais ce qu'elle paraîssait aux païens; et puis, comme cette religion a longtemps vécu, ce qu'elle paraissait aux païens à des époques diverses. Par là seulement on pourra juger avec exactitude de son influence, bonne ou mauvaise, et le procès sera bien instruit. Or, traduire les dieux d'Homère devant notre raison, pour confondre tout le paganisme, c'est traduire les Grecs d'Homère devant nos tribunaux, et supposer qu'ils n'ont pas changé d'Homère à Plutarque.

D'abord un Grec de l'Iliade n'est pas un philosophe français dressant le syllogisme qui suit, ou un pareil : Il ne peut y avoir deux infinis, car ils se limiteraient l'un l'autre; donc il n'y a qu'un seul Dieu; et ce Dieu, en tant qu'infini, est parfait, éternel, d'un pouvoir, d'une sagesse sans bornes, affranchi des misères de l'humanité. A cette époque, on n'avait pas disserté encore sur le fini, l'indéfini et l'infini, sur leurs rapports et leurs différences, sur l'esprit et la matière et leur incompatibilité; on était beaucoup moins métaphysicien. La nature, pensait-on, et la société se soutiennent, mais elles ne peuvent se soutenir toutes seules : un état sans gouvernement aurait bientôt péri; le monde est donc gouverné par un être supérieur, et toutes les puissances qui résident dans la nature sont ramenées par lui à l'harmonie. Ensuite, cet être étant corporel, ainsi que toutes choses, et habitant un certain lieu, pour administrer son empire, il lui faut des intermédiaires, des ministres, qui exécutent ses décrets dans l'étendue de l'espace. Il a donc besoin de ces puissances pour agir, comme elles ont besoin de lui pour agir avec ordre; elles lui sont nécessairement associées. Or le peuple qui raisonne ainsi est un peuple enfant, nouveau à la vie intellectuelle; il donnera donc une âme à toutes ces puissances, il leur prêtera une intention, une volonté; ajoutez encore qu'il est merveilleusement artiste,

doué au plus haut degré de cette faculté qui personnifie tout ce qui se conçoit et le fait mouvoir avec sa forme, sa physionomie, son génie propre; dès lors ces puissances ne seront pas des forces vagues, mais des êtres semblables à l'homme, pourvus d'organes comme lui, chacun avec son caractère et ses traits distincts. Comme elles ne meurent pas, et comme leur action est irrésistible, formidable et décisive pour nos destinées, ce seront autant d'êtres d'une nature supérieure, de divinités; comme elles concourent au gouvernement du monde, elles seront le conseil du souverain maître dont elles formeront la cour; et cette société d'en haut sera semblable aux sociétés humaines, pleine d'ambitieux, de mécontents, partagée par des intérêts divers, mais maintenue par une volonté plus forte que les prétentions individuelles et les intrigues des partis. Les Grecs ne pouvaient pas la concevoir autrement : de même qu'ils ne comprenaient pas l'action sans la vie, ils ne comprenaient pas la vie sans le mouvement, et le mouvement sans la lutte. Où nous faisons un traité de physique, ils faisaient un drame. Le ciel sera donc une représentation agrandie de la terre.

Nous nous récrions là-dessus : quelle folie de regarder comme des dieux des êtres qui partagent nos défauts et même les exagèrent! Sans doute, folie pour nous; mais pour les Grecs, c'est selon ce qu'ils entendaient par divinité et par moralité.

Un dieu est-il, à leur avis, un être éternel, un être qui est présent partout, qui sait tout, qui peut tout? Nullement, car leurs dieux naissent, habitent un certain séjour, ils ignorent, et un seul est tout-puissant. Que reste-t-il donc qu'ils possèdent en commun et qui constitue leur titre? l'immortalité. Mourir, voilà la déplorable nécessité de notre condition, et comme la marque de l'humanité. Qu'est-ce en effet qui caractérise essentiellement l'homme? La maladie? Beaucoup jouissent de la santé, quelques-uns d'une santé inaltérable. L'ignorance? Mais n'y a-t-il pas des artistes, des législateurs, des philosophes si grands, qu'on ne voit rien au delà et qu'ils sont appelés divins? La puissance? Quelques-uns la possèdent telle qu'elle nous éblouit. La prudence, le courage? Le vaillant Achille est semblable aux dieux; Ulysse et Nestor sont d'une sagesse incomparable. Vous prendrez toutes les qualités les plus désirables, vous les chercherez parmi les hommes : elles manqueront ici, vous les trouverez là, et dans un degré éminent; mais il en est une que vous chercherez en vain. Ces êtres si heureux, si grands par l'esprit, par le caractère, par le pouvoir, meurent un jour; de quelque lieu, de quelque fortune qu'ils partent, quelque carrière qu'ils aient parcourue, ils se rencontrent là : Agamemnon avec Thersite, Achille avec Briséis, et se reconnaissent comme membres de la même famille. Si donc c'est la mort qui fait les

hommes, c'est l'immortalité qui fera les dieux; et comme les hommes, égaux par la fin, se distinguent entre eux par leurs qualités, chez les dieux, égaux par la prérogative de ne finir jamais, il s'établira une pareille distinction; et s'il est un de ces immortels qui surpasse les autres par la qualité qui sur terre fait les chefs de peuples, la puissance, celui-là aura l'empire; de même qu'Agamemnon est le roi des rois, il sera le dieu des dieux.

J'entre dans la considération de la moralité des dieux du paganisme. Nous leur reprochons de n'être pas saints. J'imagine un Grec du temps d'Homère écoutant ce reproche : il en serait fort étonné, et ne le comprendrait guère. Il demanderait sans doute ce que c'est qu'un saint : on lui répondrait : c'est un homme qui fait peu de cas du corps, en méprise les avantages et le traite sévèrement, s'imposant d'être chaste et sobre, un homme attentif à son perfectionnement moral, qui s'abstient du mensonge et de la ruse, et rend le bien pour le mal. Notre Grec ne reviendrait pas de sa surprise; lui, il est enthousiaste de la beauté et de la force; il ne comprend pas qu'on soit un homme, si on n'aime les plaisirs physiques, et si on n'en use largement; l'étude de soi-même, la gymnastique de l'âme, s'exerçant à modérer les désirs, lui paraît une fable ou une folie; il n'a pas peur du mensonge ou de la ruse, même Ulysse est son héros de prédilection; enfin il

pense qu'il n'y a pas de justice hors de l'axiome : tu rendras à ton ennemi autant de mal qu'il t'en aura fait ; et il pratique en conscience la loi du talion. Tels sont les saints de l'Iliade, des temps barbares, d'un peuple sensuel et subtil. Tel est alors l'idéal de l'homme, tels sont les dieux : des héros amplifiés.

Les choses devaient se passer ainsi : avant de connaître le dieu sage, l'humanité devait connaître le dieu fort. En effet, étudiez, comme il convient, l'humanité dans les hommes. Ce qui frappe l'enfant, c'est la force physique : à ce signe seul il reconnaît votre supériorité ; l'intelligence, la sagesse, sont choses trop délicates pour cet être qui vit seulement de la vie matérielle, et chez qui l'intelligence et la sagesse sommeillent encore. Voyez dans quel cercle il se meut : d'un côté il est en butte aux coups des agents extérieurs, et découvert à leurs atteintes, agréables parfois, souvent douloureuses ; de l'autre, il se porte à des objets divers avec une impatience extrême, changeant de désirs, mais désirant toujours. Soit donc que les êtres physiques viennent le trouver ou qu'il marche vers eux, qu'ils lui apportent du plaisir ou de la peine, il faut qu'il lutte pour les repousser, les attirer, les retenir, qu'il se mesure avec eux, qu'il éprouve sur eux sa puissance. Ou ils cèdent ou ils résistent, voilà ses inférieurs et ses maîtres ; il les considère à proportion qu'ils exigent plus ou moins d'efforts,

et ceux-là sont au dernier ou au premier rang, qu'il remue avec la moindre fatigue ou qui triomphent de sa vigueur.

Que parlé-je des enfants? n'est-ce pas encore la puissance matérielle qui classe les nations, et aux yeux du plus grand nombre marque leur première jeunesse, leur âge mûr ou leur caducité? Ce qui a fait l'éclat universel du nom romain, ce n'est pas la constitution de Rome, sa jurisprudence, l'une et l'autre de difficile accès, ouvertes à quelques hommes, ignorées de la plupart; non, ce qu'on sait partout du peuple romain, ce qu'on admire, c'est sa royauté immense, le *populum late regem*. Demandez quels sont les beaux temps de la France, on répondra : les règnes de Louis XIV et de Napoléon. On ignore la sagesse de leurs ordonnances; on compte les pays conquis ou effrayés. Quittez la matière, et considérez la puissance intellectuelle; son exertion la plus populaire, la plus frappante pour la foule des hommes, n'est pas celle du savant qui arrache péniblement à la nature ses secrets, mais celle de l'orateur qui, d'un geste, ébranle et conduit des multitudes; l'empire de l'homme sur lui-même, disciplinant ses passions par un rude travail, ne les touche guère, quand ils sont en face de quelque politique qui, seul, agite et rasseoit des Etats. La puissance, chez les autres, nous frappe vivement, et le désir de la posséder est une de nos passions les plus violentes. Le mouve-

ment qui pousse et entraîne les hommes, qui les fait aspirer sans relâche à une condition supérieure, relève les couches de la société et porte au faîte des hommes de condition basse et obscure, ébranle les nations comme les individus, il part de là. Et ce n'est pas étonnant : l'homme se sent libre; par sa liberté il connaît qu'il est une personne, infiniment au-dessus des autres créatures, et il tâche de s'agrandir par ce côté, il croit étendre son être avec sa domination.

Ainsi les Grecs barbares, dans les combats, où la force du corps est souveraine, et où la vie intellectuelle et morale ne s'apprend point, dans un état de société où la victoire donnait la légitimité, les Grecs devaient estimer avant tout la puissance, et l'honorer par-dessus tout où ils la rencontraient. Thersite se lève dans l'assemblée; avant qu'il ait dit un mot, on le méprise, car il est laid; et quand il a fini son discours, battu par Ulysse, il y a une chose qu'on ne lui pardonne pas, c'est d'être battu. Ils veulent dans les hommes non pas des vertus morales, mais des vertus viriles; hommes de guerre et artistes, ils ne goûtent pas les passions douces ou la mesure dans la passion, qu'apprécient les peuples civilisés; ils veulent des passions de feu, emportées, indomptables, dramatiques dans leurs explosions, Etant tels, que peuvent-ils faire que transporter dans l'Olympe les qualités qu'ils admirent dans leurs villes et dans leurs camps? Considérez les divinités les

plus actives de l'Iliade : ce sont Junon, Vénus, Mars, où s'idéalisent la fierté, l'amour et l'ardeur des batailles. Minerve représente la puissance par la prudence; elle est la protectrice d'Ulysse et lui donne parfois des conseils plus habiles qu'honnêtes. Quant à Jupiter, un jour que les divinités se révoltent il leur expose durement les titres qu'il a à l'empire. « Oui, dieux, » connaissez (1) ma puissance; essayez de sus-» pendre au haut des cieux une chaîne d'or, at-» tachez-vous tous à cette chaîne, et vous et les » déesses, jamais vous ne parviendrez à entraîner » sur la terre le maître et l'arbitre du monde; » tous vos efforts y échoueraient. Moi, s'il me » plaisait d'y porter la main, soudain j'entraîne-» rais avec vous la terre et la mer, puis je fixerais » la chaîne au sommet de l'Olympe, et l'univers » entier serait suspendu dans les airs, tant ma » force est au-dessus et de celle des dieux et de » celle des hommes. » Minerve répond : « Ju-» piter, père des dieux et souverain des hommes, » nous le savons, ta force est invincible. » Et plus loin, Junon le lui répète.

C'est ainsi que les Grecs envisageaient la perfection. Descend-on dans le détail, on trouve que beaucoup d'actions, à nos yeux criminelles, étaient autorisées chez les Grecs du temps d'Homère, et que les prétendus vices des dieux et du maître

(1) *Iliad.* VIII, 18 seq.

des dieux étaient alors ou indifférents ou légitimes, et nullement choquants pour les hommes religieux. Il est curieux, vraiment, de nous entendre accuser Jupiter de manquer aux lois de la chasteté, comme si c'était la vertu des héros d'Homère, et nous récrier sur l'enlèvement de Ganymède, comme si c'eût été un scandale chez les Grecs, dans une société où la femme était si bas placée. Pourquoi aussi les dieux ne lutteraient-ils pas entre eux? Sur la terre les rivalités sont permises ; chacun a le droit de chercher à s'élever ; heureux qui réussit. Comment encore flétrir leurs vengeances, quand la vengeance est honorée parmi les hommes? Dans une société ébauchée, où il n'y a pas un code vaste et précis qui assigne les droits de chacun, où il n'y a pas une magistrature permanente, interprète et gardienne des lois, et un pouvoir central qui lui prête sa force, l'individu offensé se fait justice lui-même, il supplée la société, et il est respectable dans l'exercice de cette fonction. Chez les Grecs, comme chez un grand nombre d'autres peuples, la vengeance a paru légitime et honorable : elle était la justice en l'absence de la justice. N'accusez donc pas les dieux d'Homère d'être vindicatifs ; ils devaient l'être. Mais les représailles des dieux étaient terribles? Sans contredit, et avec raison. Quand une certaine autorité est nécessaire aux peuples, et cette autorité des dieux l'était sans doute, lorsque sa ruine entraînerait de grands maux, il faut

qu'elle se fasse respecter; et le moyen d'arriver là, quand on a affaire à des gens rudes et incivilisés, c'est de les effrayer par des châtiments exemplaires. Voilà pourquoi, même au milieu de nos mœurs plus douces, le code militaire et le code de marine gardent une terrible sévérité. On ajoute que ces représailles étaient coupables, puisque les dieux, pour punir le criminel, le poussaient à un autre crime. Nous le savons trop, c'est ainsi que nous sommes punis bien souvent : nous expions une faute par des fautes nouvelles; d'ailleurs, pour les Grecs comme pour nous, tout le châtiment n'est pas là, mais dans la douleur qui suit inévitablement le désordre. Mais, dit-on encore, pourquoi ne pas châtier le criminel lui-même, au lieu de faire porter la peine à sa femme, à ses enfants, etc.? Par une raison toute simple : c'est que la vengeance, ainsi comprise, est plus sûre et plus cruelle. Inventez, par exemple, un châtiment plus atroce que celui de Niobé, voyant ses quatorze enfants périr sous ses yeux. Condamnez ce mode de justice, je ne m'y oppose pas : grâce à Dieu nous en sommes loin; mais prétendre qu'elle était condamnable devant les Grecs, et qu'elle n'était pas ce qu'elle devait être à cette époque, pour les hommes qu'ils étaient, c'est tout confondre : pour toucher ces rudes gens de guerre, il s'agit de frapper fort.

Eh quoi! la vengeance, ainsi sanctifiée par l'exemple des dieux, ne risque-t-elle pas de dé-

chaîner les hommes contre les hommes, d'amener des cruautés déplorables, et enfin de rompre la société? Ici j'admire profondément ce merveilleux instinct de l'humanité, qui lui révèle ce qui est nécessaire à sa vie, et tempère dans sa constitution tous les éléments violents. Qui ne connaît la sublime allégorie des Prières, ce discours si sage et si touchant du vieux Phœnix à l'impétueux Achille : « Les Prières (1) sont filles du grand Jupiter; » boiteuses, le front ridé, levant à peine un humble regard, elles marchent avec inquiétude sur » les pas de l'Injure. L'Injure est vigoureuse et » prompte; aussi les devance-t-elle de beaucoup, » et, parcourant toute la terre, elle outrage les » hommes; mais les Prières viennent ensuite pour » guérir les maux qu'elle a faits. Celui qui révère » ces filles de Jupiter, lorsqu'elles l'approchent, » en reçoit un puissant secours, et elles exaucent » ses vœux; mais s'il est quelqu'un qui les renie, » qui les repousse d'un cœur inflexible, elles montent vers le fils de Saturne, et l'implorent pour » que l'Injure s'attache aux pas de cet homme, et » les venge en le punissant. »

Protégée par ses croyances religieuses, la société se maintient, et, en durant, se police; dans la paix, les relations des hommes deviennent plus délicates, les mœurs plus douces; les idées de bien et de mal s'assurent; la justice prend chaque jour

(1) *Iliad.* IX.

plus de considération et d'autorité. Mais alors aussi la vieille religion se trouve en dissentiment avec la civilisation nouvelle ; la morale de cette époque est plus pure, plus haute que la morale proposée au nom des dogmes antiques; et les hommes valent mieux que les Dieux. D'abord ce travail se fait sourdement, mais enfin l'opposition éclate. Alors qu'arrivera-t-il? Pénétré de respect pour les maximes et les exemples des Dieux, tentera-t-on de retourner sur leurs pas vers la barbarie? Non certes, et l'humanité, destinée au progrès, ne marche point ainsi; elle reconnaîtra donc clairement le bon chemin qui donne sur l'avenir, et s'y avancera hardiment; les Dieux suivront. De là, ces protestations universelles et jamais interrompues contre les vieilles fables qui attribuent aux Dieux des actions indignes de leur majesté, protestations par le rire fin ou grossier, et par la grave éloquence. Pindare recommande seulement, si on invente des fables sur les Dieux, de n'inventer que celles qui leur sont favorables. Eschyle est plus hardi : il montre le vice de la croyance populaire. Je ne parle pas de son Prométhée enchaîné, qui n'est que le premier acte d'une trilogie, et ne peut être jugé par lui seul. Toutes ces attaques qu'il renferme contre le pouvoir arbitraire et dur du nouveau tyran du ciel, sont probablement adoucies dans les deux actes qui suivent; autrement on ne comprendrait guère que des paroles si violentes fussent tolérées sur la scène, à une époque pro-

fondément religieuse; d'ailleurs on raconte que dans le dernier acte Jupiter et Prométhée se réconciliaient. Mais il y a dans ce drame une accusation terrible dont Jupiter ne peut être justifié, et qui revient dans un autre drame encore. Comme Prométhée lui reproche d'avoir détrôné Saturne, son père, le chœur des Euménides rappelle à son tour ce crime. Apollon défend Oreste contre les Euménides, et invoque l'autorité de Jupiter; celles-ci répondent : « Jupiter (1), s'il faut t'en croire, est » le vengeur des pères. Mais lui, il a enchaîné son » père, le vieux Saturne ; ce fait n'est-il pas tout » le contraire de ton discours? Juges, vous avez » entendu; je prends acte. » Et Apollon ne réplique pas un seul mot sur ce sujet.

Dans ce même Eschyle, quelle sublimité de pensées sur la Divinité, sur le Jupiter qui gouverne le monde! Comme on voit que depuis Homère la raison s'est affermie, et la morale épurée? Il est tout-puissant. « Le Dieu (2) dont l'empire durera » dans tous les âges, Jupiter, nulle puissance ne » l'emporte sur sa puissance, nul trône n'est plus » élevé que le sien, n'a droit à ses respects. Il » parle, et l'effet suit, ce que décide sa volonté » s'accomplit aussitôt.— Ta volonté, ô Jupiter (3), » est impénétrable, et pourtant elle se montre res» plendissante jusque dans les ténèbres mêmes,

(1) *Euménides*. Traduction de M. Pierron. — (2) *Suppliantes*. Chœur. — (3) *Suppliantes*. Chœur.

» alors que la noire infortune vient fondre sur » la race des mortels. Ils s'accomplissent, ils » n'échouent jamais, les desseins arrêtés dans la » tête de Jupiter, car les voies de sa pensée sont » couvertes d'ombres épaisses, et que nul regard » ne saurait percer. Du haut de leurs fastueuses » espérances, il précipite les mortels dans l'infor- » tune. L'impie a beau s'armer pour la violence, » il recevra des Dieux le prix de son crime. Du » haut du ciel où elle réside, du haut de ce sacré » séjour, la suprême Intelligence accomplit sur » nous ses décrets.—Jupiter l'a voulu (1), Jupiter, » l'arbitre suprême, le Dieu qui fait tout! Eh! que » se passe-t-il dans le monde, sans l'aveu de Jupi- » ter? Il n'est (2) qu'un Dieu libre, c'est Jupiter. » Le grand Jupiter (3), celui dont les antiques lois » règlent le destin. »

C'est là le Dieu fort, le Dieu caché. « Sa pensée » est (4) un abîme dont l'œil n'aperçoit pas le fond; » et les hommes doivent s'abstenir de la curio- » sité des choses divines. » Mais il est autre chose encore, il est le Dieu moral, le Dieu de l'hospitalité (5), le gardien des hommes justes, le persécuteur des méchants. Cette idée de la justice céleste remplit les tragédies d'Eschyle, et lui inspire des vers magnifiques. « La Divinité (6) a sa

(1) *Agamemnon*. Chœur.—(2) *Prométhée*. La Puissance. — (3) *Suppliantes*. Chœur. — (4) *Suppliantes*. Chœur. — (5) *Agamemnon*. Chœur. — (6) *Choéphores*. Chœur.

» loi, j'ose le dire, elle ne saurait favoriser les
» méchants. — Toujours (1) ce Dieu juste con-
» damne les méchants, absout les bons! Jupiter
» tient pour tous la balance égale : que crains-tu
» donc de te montrer juste ? — Le mortel (2) heu-
» reux se croit un dieu, même plus qu'un dieu.
» Mais la justice veille sur le monde : tantôt
» prompte, frappant au midi du jour; souvent tar-
» dive, mais plus terrible en ses vengeances,
» n'apparaissant qu'au crépuscule. Quelquefois
» enfin, c'est la nuit, l'éternelle nuit qui ensevelit
» le coupable. — Oui (3), la justice agite son
» glaive ; le tranchant du fer atteint, perce le cœur
» du coupable. L'iniquité n'est pas un sol que
» foulent impunément nos pieds : la majesté de
» Jupiter a été outragée par des actes injustes;
» mais la justice se raffermit un jour sur sa base.
» — Hôte (4) terrible, le Dieu qui punit le crime
» même après la mort, n'abandonne pas sa proie.
» — Celui (5) qui volontairement pratique la jus-
» tice ne sera jamais malheureux; jamais il ne
» périra renversé de fond en comble. Mais l'impie
» dont rien n'arrête l'audace, qui méprise
» l'équité et confond tous les droits, cet homme,
» au jour marqué, fera une fin terrible; la tem-
» pête déchirera les voiles du navire, et brisera

(1) *Suppliantes*. Chœur. — (2) *Choéphores*. Chœur. — (3) *Choéphores*. Chœur. — (4) *Suppliantes*. Pélasgus. — (5) *Euménides*. Chœur.

» les antennes. Il appellera les Dieux, mais les » Dieux seront sourds à ses prières; il luttera, » mais en vain, battu de tous côtés par la tour- » mente. Le ciel rit quand il voit l'homme impie » perdre à jamais son arrogance, enveloppé dans » les inextricables liens du malheur, d'où ses » efforts ne sauraient le dégager. Sa prospérité » d'autrefois, après un long temps, s'est enfin » brisée à l'écueil de la justice; il périt, et nul ne » le pleure, et nul ne garde son souvenir. »

Et enfin, à côté de cette providence extérieure, qui rétablit l'ordre par des coups si éclatants, l'homme trouve dans Jupiter la providence intérieure qui lui inspire le bien, lui reproche le mal, et le soutient dans la misère. « Jupiter ! (1) qui » que tu sois; si ce nom t'agrée, c'est sous ce » nom que je t'implore ! J'ai beau réfléchir, me » perdre dans mes pensées, il n'est qu'un Dieu » qui puisse soulager l'homme du fardeau des » vaines inquiétudes : c'est Jupiter... Qui chante » à Jupiter, avec l'élan de l'enthousiasme, un » hymne d'espérance, verra son vœu tout entier » s'accomplir. C'est Jupiter qui guide les mortels » dans la route de la sagesse; c'est lui qui a porté » cette loi : la science au prix de la douleur. » Même pendant le sommeil le remords distille » sur nos cœurs; même malgré nous, quelquefois, » la sagesse pénètre en nous, présent du Dieu

(1) *Agamemnon*. Chœur.

» qui s'assied sur le trône auguste de la toute-
» puissance. — Invoquons (1) les Dieux; comme
» fait le nautonnier ballotté par la tempête. »

Voilà ce que pensait Eschyle; voilà ce qui était dit sur la scène devant tout le peuple rassemblé, non pas par le premier venu, mais par le chœur, organe de la sagesse, ou par quelque personnage aimé de l'auteur, et aux applaudissements de la foule. Qu'on cite contre le paganisme les écarts de l'imagination des poëtes ou les conceptions d'une raison grossière, je le veux; mais ce que nous venons de citer est aussi du paganisme. Puisque la religion n'avait pas de symbole déterminé, et qu'elle était l'œuvre de tous, on n'a pas le droit d'adopter Homère et d'exclure Eschyle, soutenu par l'enthousiasme d'un peuple entier.

Écoutez Sophocle à son tour, et vous reconnaîtrez que les doctrines d'Eschyle n'étaient pas particulières à ce poëte, des importations aventureuses d'une doctrine plus haute, mais qu'elles étaient le produit de ce temps. Lui aussi il célèbre le pouvoir suprême : « O Jupiter! quel (2)
» mortel pourrait vaincre ta puissance, toi que
» ne vainc jamais ni le sommeil, à qui tout
» cède, ni le cours infatigable des ans? A jamais
» exempt de vieillesse, tu habites éternellement
» dans les splendeurs de l'Olympe. »

Cette idée de la grandeur de Dieu, opposée à

(1) *Choéphores*. Électre. — (2) *Antigone*. Chœur.

a petitesse de l'homme, est bien vraie; mais il faut qu'elle produise son fruit, qu'elle se traduise en vertu dans la pratique. Elle n'y manque pas, et engendre d'abord l'humilité. « Les hommes (1) » les plus élevés, s'ils manquent de sagesse, sont » précipités par les Dieux dans un abîme de » misères, quand, oubliant qu'il sont nés mor- » tels, ils ont des sentiments peu conformes à » leur nature. Mon fils, disait à Ajax son père, » sois jaloux de vaincre, mais toujours avec l'ap- » pui des Dieux. » Il répondit, dans son fol or- gueil : » Avec les Dieux, un lâche même peut » vaincre; mais sans eux je saurai acquérir cette » gloire. » Tel était son superbe langage. « Une » autre fois, Minerve elle-même l'excitant à por- » ter ses mains sanglantes sur les ennemis, il » lui répliqua par ces paroles pleines d'arro- » gance : Déesse, cours assister les autres Grecs; » partout où je suis, le succès est certain. »

De cette même pensée de notre néant sort un autre sentiment, l'humanité; et il est bien cu- rieux de voir dans Sophocle comment il se pro- duit à travers les préjugés antiques, même à travers la religion. Ulysse apprend que son en- nemi, Ajax, est tombé dans la démence et la fu- reur. Minerve vient le tenter. « Est-il (2) rien » de plus doux que de rire d'un ennemi! » Ulysse répond : « J'ai pitié de son malheur, quoi-

(1) *Ajax furieux*. Le Messager. — (2) *Ajax furieux*.

» qu'il soit mon ennemi, parce qu'une destinée
» funeste pèse sur lui; et ce n'est pas la sienne
» plus que la mienne que je considère; je vois
» que tous, tant que nous sommes d'êtres vivants,
» nous ne sommes que des fantômes ou une om-
» bre vaine. » Minerve reprend : « Pénétré de
» cette vérité, garde-toi donc d'outrager les Dieux
» par des paroles superbes, et de t'enorgueillir
» de ta force ou de tes richesses; un seul jour
» abaisse ou relève les grandeurs humaines; la
» modestie plaît aux Dieux, l'impiété les irrite. »
Quel dialogue!

Le Dieu de Sophocle est aussi le Dieu d'Eschyle, le gardien impitoyable de la justice, le vengeur de l'innocent rebuté. Mais, par le progrès du temps ou par l'heureuse nature du génie de Sophocle, la justice exécutive qui maintient l'ordre dans le monde et imprime la terreur, s'efface devant cette autre justice, autrement aimable, qui est la sainteté, l'ordre dans l'âme humaine. La loi politique se soumet à la loi divine, et la loi divine se confond avec la loi de la raison.

Créon (1). C'est donc être coupable que de faire respecter mes droits?

Hémon. Oui, si tu foules aux pieds les droits des Dieux.

Quelle ferme confiance dans ces paroles d'An-

(1) *Antigone*.

igone à sa sœur Ismène, âme timide qui craint le désobéir aux lois en ensevelissant son frère : « Je reposerai (1) saintement criminelle auprès d'un frère chéri. J'ai à plaire aux maîtres des enfers plus longtemps qu'aux maîtres de cette terre, car j'habiterai éternellement avec eux! Toi, méprise, si tu le veux, ce que les Dieux honorent. » Et à Créon, quand il lui ordonne l'obéir aux lois : « Ce n'est pas Jupiter qui a » dicté ces lois aux hommes, ni la Justice qui » habite avec les Dieux des enfers, et je ne pen- » sais pas qu'un arrêt de toi eût assez de force » pour qu'un mortel osât violer les lois divines, » ces lois qui, sans être écrites, sont immuables; » car elles ne sont pas d'aujourd'hui ni d'hier, » mais elles sont toujours en vigueur, et nul ne » sait leur origine. » Ce qu'Antigone, l'héroïne antique, a dit, ailleurs le chœur le répète et le consacre; par un mouvement sublime, il révèle à l'humanité son immortel idéal : « Puissé-je (2) » avoir le bonheur de conserver la sainte pureté » dans toutes mes actions et toutes mes paroles, » et de régler ma vie sur ces lois sublimes éma- » nées des cieux! L'Olympe seul en est le père, » nulle nature mortelle ne les a engendrées, » jamais elles ne dorment dans l'oubli. La vertu » divine y réside, et elles ne vieillissent point. » Mais Antigone n'a pas tout dit encore; il lui

(1) *Antigone.* — (2) *Œdipe roi.*

reste un mot à prononcer, un mot sublime, inouï dans la Grèce, et qui ne devait plus mourir. « Je » ne suis (1) point née pour haïr, mais pour » aimer. » Je ne puis lire et retracer ces lignes sans une profonde émotion ; je ne puis, sans m'attendrir, assister à ce moment unique où l'âme humaine s'éveille à la vraie vie morale, lorsque, exilée, depuis sa naissance, du Dieu d'où elle vient, par l'ignorance et la terreur, courbée sous le ciel froid, muet, menaçant, tout à coup elle tressaille, elle sent qu'elle porte ce Dieu en elle, elle entend sa voix qui l'enseigne et l'encourage, et que dans ses transports elle prophétise la liberté et la charité. Après de sombres journées d'hiver, le premier rayon qui perce les nuages est bien doux, mais que la lumière intérieure a plus de chaleur et d'éclat!

Je ne veux pas poursuivre à travers Euripide, Aristophane et les autres poëtes ou écrivains, la transformation du paganisme primitif, et n'ai pas l'intention de faire l'histoire du polythéisme grec; j'ai voulu seulement montrer comment la morale modifiait peu à peu et sûrement le dogme, en sorte qu'on pourrait établir cette loi de la religion grecque, loi qui a une plus grande portée sans aucun doute : les Dieux marchent avec les hommes, et se civilisent avec eux ; à chaque degré, ils marquent le plus haut point

(1) *Antigone.*

de cette civilisation, et représentent l'idéal du temps. Ce qu'on prend pour leurs vices ne sont que des qualités d'un autre temps; quand on songe à les en blâmer, ils ne les ont déjà plus. On dirait, à entendre ceux qui parlent du paganisme, que durant tant de siècles de son existence il n'a pas varié; tout au contraire, il a varié perpétuellement. Il ne faut donc pas le prendre tout entier, mais distinguer avec soin les époques. Au temps de Sophocle, par exemple, il y a bien, si on veut, d'anciens croyants, fidèles aux dogmes d'un autre âge, mais la plupart des hommes se sont élevés au-dessus du paganisme vulgaire, et le désertent franchement, soit qu'ils aient rencontré une doctrine supérieure, révélée par la méditation ou par les Mystères, soit qu'ils aspirent à cette doctrine qu'ils ne connaissent pas encore, mais dont ils dessinent à l'avance les grands traits; d'autres, plus fidèles au paganisme, rejettent parmi les fables tout ce qui en altère la sainteté, ou l'interprètent selon des vues plus avancées; et pour ces deux classes d'hommes les dangers qu'on signale n'existent pas; d'autres encore sont moins aventureux, et admettent à la lettre ce que les précédents rejettent ou expliquent, mais ne pensent pas à autoriser par ces dogmes ou ces exemples les écarts de leur conduite; ils croient que certaines maximes, certaines actions conviennent aux Dieux, en tant que Dieux, mais que chez les hommes elles se-

raient hors de leur lieu et coupables ; ils établissent deux morales, l'une à l'usage des êtres inférieurs, l'autre souvent conforme à celle-là, mais sur quelques points plus haute, et qui ne sied qu'à l'Être souverain. Ainsi, dans le catholicisme, on attribue sciemment à Dieu une justice autre que la justice humaine : il condamne les enfants pour l'iniquité des pères, et applique au criminel les mérites de l'innocent ; or, les mêmes hommes qui admettent ces articles de foi croiraient être injustes s'ils imitaient cette conduite. Enfin, dans le paganisme, on trouve des hommes qui allient la religion avec le désordre des mœurs ou l'absence des vertus, et prétendent couvrir leurs vices de l'autorité du ciel, ou les racheter par de faciles pratiques et de grossiers sacrifices ; mais ce n'est pas seulement le paganisme qui compte de pareilles gens : il y en a dans toutes les religions. Ces religions sont pures ou impures ; eux, ils sont toujours impurs, et corrompent ce qu'ils touchent.

Benjamin Constant explique à sa façon pourquoi les vices des Dieux du paganisme n'étaient pas contagieux. Selon lui, le sentiment religieux planait sur ses formes et en tempérait les imperfections. La pensée est profonde et se confirme dans toute religion : en tout pays il y a des âmes dans lesquelles le sentiment religieux est si vivant, si puissant, qu'il les emporte dans le monde de l'idéal, à travers des dogmes erronés et dan-

gereux; mais ces âmes sont rares : ailleurs, le sentiment religieux est moins subtil, reçoit des dogmes une plus forte influence, et, loin de corriger leurs défauts, s'en pénètre pour les exalter. Les vertus des païens se concilient avec le paganisme, mais par un autre tour. Il faut bien reconnaître cette constante métamorphose de la religion sous l'influence de la morale et de la raison publique, cette éducation alternative des Dieux par les hommes et des hommes par les Dieux, qui, une fois dépouillés de leurs anciens vices et enrichis de nouvelles vertus par leurs adorateurs, leur proposent ces mêmes vertus idéalisées à la fois et réalisées dans un modèle toujours présent, consacrées par leur autorité suprême. Un jour ce mouvement s'arrête, la lettre triomphe de l'esprit, le dogme vieilli l'emporte sur l'esprit nouveau; ce jour, la religion et la morale divorcent : la religion perd son crédit, les Dieux s'en vont, et la moralité humaine, destituée de cette force d'en haut, s'altère, puis s'éteint dans des désordres honteux. Mais aussitôt naît une autre croyance meilleure que celle-là; car, il est bon qu'on le sache, l'humanité n'a jamais vécu dans le vide; son histoire est l'histoire de la grande doctrine spiritualiste, de ses combats, de ses échecs et de ses victoires, qui nous ont faits ce que nous sommes.

Il serait bien temps que justice fût rendue à toutes les fortes doctrines qui ont jamais gouverné

les esprits. Elles se méconnaissent, elles s'outragent les unes les autres. Chacune dit : Seule je possède la vérité et la vie ; hors de moi il n'y a que l'erreur et la mort. Que gagne-t-on par là ? D'abord quelques hommes, frappés de l'étrangeté de ce spectacle, prennent gaîment leur parti. Voilà, pensent-ils, des doctrines qui se renvoient le reproche d'absurdité ; il se pourrait bien faire que toutes eussent raison. D'autres, poussés hors d'une croyance par le mouvement sérieux et irrésistible de la réflexion, habitués à l'idée que nulle part ailleurs il ne se trouve rien de consistant, tombent dans le doute universel. Tout à l'heure ils étaient pleins de convictions utiles, maintenant ils ne croient plus à la Providence, au devoir, à leur âme spirituelle libre et immortelle. Ces convictions tenaient à d'autres qui ne leur conviennent plus ; ils les avaient apprises ensemble du même maître, et une fois que son autorité a été ébranlée en quelque point, elle est entièrement ruinée : tout s'abat du même coup. Alors, montrant ces âmes qui se débattent dans un profond malaise, quelquefois se précipitent dans de terribles excès, la doctrine abandonnée triomphe. Vous le voyez, dit-elle, quand on renonce à moi, on renonce à l'ordre même ; ici seulement est la règle de l'intelligence et de l'action, et il faut choisir entre moi et l'anarchie. Pendant qu'elle parle ainsi, laissant également une doctrine différente, ennemie peut-être, un autre homme se

présente, travaillé de la même maladie, livré à de pareils égarements; et la doctrine abandonnée tient le même langage. Qu'y a-t-il donc de vrai dans de telles prétentions? C'est que ces doctrines sont en effet un principe d'ordre, et qu'il en existe de moins bonnes et de meilleures. Mais qu'y a-t-il de faux? C'est qu'elles soient le principe unique; que par leur seule présence ou par leur seule absence elles donnent la vie ou la mort. Si quelqu'un, habitué à se nourrir de pain, en était privé tout à coup, et qu'il ne reçût rien en échange, ce serait fait de lui; faudrait-il donc conclure que le pain seul a la vertu de le soutenir? On le verrait bien, si à cette nourriture on en substituait promptement une autre. Ce n'est pas le changement qui tue, mais la disette. Ainsi va-t-il de l'esprit: il y a plus d'un aliment qui lui convient; cela est visible par la diversité des croyances où les hommes sont engagés, et la ressemblance de leurs vertus; si donc, comme il arrive quelquefois, ils échangeaient immédiatement une foi pour une autre, si encore, en attendant que cette foi nouvelle s'élève, on leur ménageait quelque abri, nul trouble dangereux ne se manifesterait, et la santé de l'âme ne serait pas compromise. Il ne dépend de personne de faire que toutes les fois qu'une croyance s'éteint dans un esprit, une autre aussitôt s'allume; personne n'est maître de diriger ces puissants mouvements, qui le saisissent et l'emportent, sans lui

laisser le temps de se reconnaître; mais il dépend de nous de lui préparer un asile. Il faudrait que toute doctrine où les hommes se réunissent, leur dît : Parmi les vérités que je vous apporte, il en est qui m'appartiennent en propre, qui sont uniquement de mon fonds; il y en a d'autres qui ne sont ni à moi, ni à personne, mais à l'humanité même; elles ne dérivent d'aucune autorité particulière, en sorte qu'elles naissent et qu'elles meurent avec cette autorité, qu'elles en suivent toutes les vicissitudes : elles dérivent de la raison absolue, elles sont le fruit de la nature humaine, qui les porte spontanément, nécessairement, éternellement; nul peuple n'a dans aucun temps existé sans elles; elles sont essentielles à la vie de l'âme, comme les artères et les nerfs sont essentiels à la vie du corps. Croyez donc à Dieu, à la Providence, à la distinction certaine du bien et du mal, au principe qui réside en vous, libre de la contrainte du corps et de toute contrainte, à ses hautes destinées, à son immortalité; croyez à ces dogmes d'une foi inébranlable, ne les abandonnez jamais, sinon vous vous excommuniez vous-mêmes de la communion universelle, vous sortez de l'humanité, vous désertez la nature.

Combien ces importantes vérités se graveraient profondément dans nos âmes, et en caractères ineffaçables, si on pesait ainsi sur nous de tout le poids de cette énorme tradition des âges qui va

chaque jour s'aggravant; si nous entendions partout ce même langage, dans les temples et dans les écoles; si nous entendions les religions antiques nous dire d'une même voix : « Nous sommes » vieilles comme le monde; parties des confins » de la durée, voici ce que nous vous rapportons : » la croyance à un être qui a fait cet univers et le » conduit avec sagesse, la croyance à l'âme, à la » liberté, à la vertu, à l'immortalité ; » si les religions plus récentes, qui ont réformé celles-là, et la philosophie, qui réforme toutes choses à toute heure, nous disaient à leur tour : « Pour nous, » nous sommes moins près des premiers hommes, » mais nous prétendons comprendre les besoins » de ceux avec qui nous vivons; nous avons re- » jeté plus d'un dogme vieilli, mais il en est qui » nous apparaissent toujours jeunes, toujours vi- » vants, c'est la croyance à un être qui a fait cet » univers et le conduit avec sagesse ; la croyance » à l'âme, à la liberté, à la vertu, à l'immortalité ; » alors quelle puissance irrésistible résiderait dans ces dogmes consacrés à la fois par la vénération de l'âge et par leur convenance avec l'esprit nouveau; alors y aurait-il beaucoup d'hommes assez courageux pour se condamner à un terrible isolement entre le passé qui les repousse et l'avenir qui ne s'ouvre pas pour eux ?

CHAPITRE IX.

PROVIDENCE NÉCESSAIRE A LA VIE FUTURE.

Je suis cet être simple qui pense, sent et veut, et a conscience de lui-même ; mon corps, être composé, qui fait des opérations plus grossières, est à moi, il n'est pas moi. Lors donc qu'il meurt, il n'y a pas de raison pour que je meure; il finit de la fin des corps : composé il se décompose, cet accident ne m'atteint pas. Nous sentons bien cela, sans y réfléchir beaucoup, et les premiers peuples l'ont senti comme nous ; aussi ils croyaient qu'après les corps dissous, enterrés ou brûlés, il restait quelque chose de l'homme, non point la poussière ou la cendre, mais une ombre, avec forme humaine, qui descendait à part dans un monde souterrain. La vérité est là, dans l'enfance ; il ne restera plus qu'à la développer, à spiritualiser cette ombre, à animer sa morne existence, et à définir le lieu vague qu'elle habite. Les ombres deviendront des esprits, quand la philosophie aura décidément distingué en nous la nature des deux principes ; elles ne tarderont pas à agir, car Achille s'ennuie dans les enfers; et, selon l'idée qu'on se sera formée de la vie, ce sera l'action du corps, de l'intelligence ou de l'âme, séparée ou réunie ; enfin la description du

monde futur se précisera, soit qu'on le place au sein de la terre ou des nuages, ou dans le ciel invisible, soit qu'on assigne à tous les hommes la même condition, soit que fortement pénétré de la nécessité d'un ordre moral où les bons soient récompensés et les méchants punis, et trouvant que cet ordre n'est pas sur terre, on le transporte au delà. Et ici encore les esprits plus ou moins raffinés, les caractères plus ou moins durs des divers peuples à leurs divers âges, se montreront dans la conception de leur paradis, de leur purgatoire et de leur enfer.

Pour nous, avec notre raison plus exacte, nous pouvons admirer, nous indigner ou sourire à de certaines descriptions, mais il est sûr que nous ne toucherons pas au fond de la croyance : elle est la foi éternelle de l'homme, qui, voyant vite la distinction et l'inégalité de l'âme et du corps, et la disproportion présente entre ce que l'homme doit et ce qu'il peut, entre ce qui lui est dû et ce qu'il reçoit, conçoit une autre existence, où tout est comme il doit être, où l'âme garde son indépendance, et la justice son droit. L'humanité n'a point là-dessus deux discours : elle prononce, dans sa maturité, ce qu'elle bégayait au berceau.

Non assurément ce monde ne contente pas la raison.

L'homme est incontestablement fait pour la vérité. Il la désire, d'un désir insatiable, il a le devoir de la chercher, il est heureux quand il la trouve,

et son intelligence est admirablement formée pour cela. Pourtant qu'observons-nous? Beaucoup meurent peu après leur naissance; la plupart vivent presque uniquement de la vie matérielle, et, s'ils sont créés pour la vérité, n'y songent guère; une multitude, qu'ils s'en préoccupent ou non, vivent au milieu d'illusions; les mieux partagés par l'instinct et la puissance disputent leur temps aux affaires, aux maladies, aux besoins physiques, au sommeil, et dans leur élan sont arrêtés par la mort. Enfin où arrive-t-on, si loin qu'on aille? à dire avec Socrate : « Tout ce que » je sais, c'est que je ne sais rien; » deux mille ans après, avec M. Royer-Collard : « La science » humaine dérive l'ignorance de sa source la » plus haute; » non pas qu'on ignore tout en effet, mais par une juste tristesse, quand on compare sa science à la science. L'œil est créé pour la lumière, et la lumière existe, mais l'esprit est créé aussi pour la vérité; où est la vérité?

L'homme désire aimer et être heureux. On sait comment Bossuet parle de cet amour du bonheur, si fort en nous et si légitime; écoutez-le maintenant, aussi vrai que la première fois, quand il recueille le temps où il a eu quelque contentement : « Mais combien ce temps (1) est-il clair» semé en ma vie! C'est comme des clous attachés » à une longue muraille, dans quelques dis-

(1) Fragment sur la brièveté de la vie, etc.

» tances ; vous diriez que cela occupe bien de la » place ; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir » la main. » Quant à notre amour, qui, de son premier élan, veut embrasser l'infini et rêve d'être éternel, quels mécomptes ! comme il lui faut se replier peu à peu jusque sur quelques êtres, que la mort frappe entre nos bras.

L'homme appartient à la loi morale : il doit accomplir la justice en lui-même, et il veut qu'elle règne au dehors. Trouvez-vous que l'humanité soit tout près de là et qu'elle risque bientôt de n'avoir plus rien à faire ? Etes-vous bien content de vous-même, êtes-vous maître chez vous, vos passions vous obéissent-elles et obéissez-vous à la conscience ? Il y a des saints. Combien sur cent hommes ? Et ils savent et ils disent combien peu de chose est leur sainteté, lorsqu'ils la comparent, mêlée et chancelante, à la sainteté parfaite qui est en Dieu seul. Quant à la justice distributive du monde, si vous en êtes pleinement satisfait, si vous trouvez que la vérité et l'honnêteté gouvernent, je respecte votre bonheur.

Puis donc que l'homme est, à n'en pas douter, créé pour la perfection, perfection de vérité, d'amour, de bonheur et de justice, puisqu'il est la pauvre créature que nous savons, trompant partout sa destinée, par sa faute ou par celle du sort, il faut nécessairement une autre vie : si c'est lui qui est faible, il doit être corrigé, l'ordre le veut ; si c'est le sort qui a dérobé à cet esprit curieux

la vérité, à ce cœur ardent et pur les objets de ses affections, à cette bonne volonté le loisir de se rendre meilleure ; si c'est le sort qui distribue ici le bonheur et le malheur, punit et récompense à sa façon, il ne convient pas à la raison que les choses s'arrangent ainsi ; l'ordre veut que, partout où est une fin, soient aussi les moyens, qu'il n'y ait nulle part une œuvre à faire, sans l'instrument pour la faire, une destinée sans les moyens de la remplir ; où ces moyens ne paraissent pas, il les suppose et les affirme. Par conséquent, comme la destinée humaine est infinie, et la vie humaine misérablement courte, ou bien la création est un monstre, ou bien, après cette partie de notre existence, il y en a une autre, qui suffit à tout. L'ordre veut qu'à la fin la loi morale l'emporte sur la loi physique, pour arracher la vertu et le vice aux caprices du sort, et donner à chacun ce qui lui revient. L'ordre veut enfin qu'une âme qui a subsisté, quand elle était pleine de ténèbres, de faiblesse et de vices, ne périsse pas, alors que, par un long et dur travail, elle possède vérité, amour et vertu ; il n'admet pas que l'imperfection fasse durer un être, que la perfection le détruise, qu'une créature profite hors de sa loi et se perde en y revenant, que le désordre sauve et que l'ordre tue ; et de même qu'il attribue à la vertu passagère un bonheur passager, il attribue à la vertu impérissable un bonheur qui dure autant qu'elle.

Voilà ce que la raison, sans rien consulter qu'elle-même, ose affirmer, non point comme une présomption ou une espérance, mais avec la pleine certitude des mathématiques.

Pour conduire l'âme dans son voyage à travers l'existence, il faut donc encore un être qui ait toute puissance sur l'âme et sur les choses, et agisse constamment en vue de l'ordre. Cet être, nous apprendrions ici à le connaître, si nous ne le connaissions déjà : c'est Dieu, sage, juste et bon; souverainement sage, souverainement juste et souverainement bon, il y emploie sa perfection tout entière.

Selon sa sagesse, il doit à l'intelligence consciencieuse la vérité que la faiblesse naturelle ou les ténèbres des temps ou la brièveté de la vie lui cachent; il doit à l'amour pur l'objet que la mort lui ravit. Pourquoi donc, quand il éteint à un moment chez les animaux l'affection de famille, l'aurait-il éternisée dans l'homme? Pourquoi en aurait-il fait la plus douce, la meilleure, la plus saine des affections, si c'était pour s'éteindre un peu plus tard? Il doit à la mère l'enfant qu'elle pleure, la mère à son enfant; et, si l'instinct ne nous trompe, ce cœur, d'abord ouvert à toutes les sympathies, puis flétri par l'égoïsme et par la haine, ce cœur, qui déjà, à la mort, se réconcilie avec ses ennemis, exercé par l'épreuve, reprendra son ressort, rendu par la vertu à sa première nature, se rouvrira à l'a-

mour. Dieu doit aussi à l'homme courageux, qui travaille à se rendre meilleur, le temps qui lui manque. Et il se doit à lui-même, quand l'homme a atteint sa destinée, de ne point briser son œuvre parfaite.

Selon sa justice, il doit ne pas commander en vain, et récompenser celui qui, obéissant à la morale, a cherché de toutes ses forces le vrai, l'amour et le bien. Tout à l'heure, c'était lui encore, mais parlant par l'instinct aveugle, qui nous enseignait notre chemin ; maintenant, par la voix claire, infaillible de la conscience, il nous y confirme. Si l'instinct nous trompe, il restait, pour le redresser, la conscience; mais si la conscience nous trompe, où est le remède? Et quel Dieu que ce Dieu? Enfin, selon sa bonté pour des pauvres créatures, qui n'ont point demandé l'existence, qui n'en ont point discuté les conditions, il ne doit pas leur disputer le bonheur qu'elles ont gagné par tant de peines, mais les combler de joie éternellement.

Voilà ce que je crois être le vrai, et, si je me trompe, on ne peut pas se tromper davantage.

Il est bien entendu que nous parlons ici d'une immortalité réelle et personnelle. L'immortalité du nom, quand l'être auquel il est attaché subsiste, est le rayonnement d'une belle âme ; au cas contraire, l'immortalité du nom n'est que l'immortalité d'un mot. Il ne me suffit pas non plus que ma substance demeure, si ma personne dis-

paraît. Je ne suis pas l'existence, car toute chose existe ; je ne suis pas l'intelligence, la sensibilité, la volonté, car elles sont à tous les hommes ; je suis cette intelligence avec telle ou telle pénétration, cette sensibilité avec telle ou telle ardeur, cette volonté avec telle ou telle force ; cette mesure qui distingue l'homme de génie du sot, les bons des mauvais cœurs, les lâches des courageux ; ces énergies, telles qu'elles sont à chaque heure de ma vie et à l'heure de ma mort, par le don premier de la Nature et par mon travail. Voilà ma personne, me voilà moi-même ; et je ne suis pas plus cette substance nue ou ces vagues facultés qu'on prétend rester de moi après la vie, que mon corps n'est cette masse de matière sans forme ou cette partie qui a passé dans le corps du ver ou le tissu de l'herbe. Qu'on ne croie pas enfin m'amuser de l'immortalité de mes idées et de mes actes. Belle destinée que la vôtre ! me dit-on : vous avez contribué au progrès de l'univers ; vos pensées et vos actions entrent dans le trésor commun de l'humanité, servent à la civilisation du monde ; que voulez-vous de plus ? vivre. Mes idées et mes actions, détachées de moi, ont leur destinée ; qu'elles la suivent et que Dieu la leur fasse bonne, moi je garde la mienne, qui est de penser et d'agir encore, de penser et d'agir toujours, selon la vérité et le bien ; elles ne tiennent pas plus à moi que ne tient à l'astre éteint la lumière lancée, il y a des siècles, qui va éclairant l'espace. Et consi-

dérez quelle dure condition on fait là aux hommes! Tandis que leurs travaux portent l'humanité vers la vérité, la justice et le bonheur, de deux choses l'une : ou nulle génération ne doit voir ce terme, alors toutes se seront usées à la peine; ou, si une génération doit le voir, pourquoi celle-là plutôt qu'une autre, et quelle iniquité! Laissons faire la Providence : elle n'est pas embarrassée de conduire à leur fin ensemble l'espèce et l'individu; elle n'a pas besoin de couper l'arbre pour avoir le fruit, et cet arbre ne mourra pas de lui-même, car, à ce sentiment de vigueur qui accompagne l'habitude de la pensée et la culture morale, on voit assez qu'il n'est pas de ceux qui s'épuisent en produisant.

CHAPITRE X.

DU PLAN DE LA CRÉATION. — 1° DESSEINS ET LOIS.

Il est très-vrai qu'on a abusé de l'argument des causes finales. Fénelon même n'est pas à ce sujet sans reproche; Bernardin de Saint-Pierre s'est un peu compromis, quand il a inventé que les volcans, placés, dit-il, au bord de la mer, sont placés là pour purifier ses eaux, en brûlant les matières grasses qu'elle transporte; quand il a inventé encore que les charançons, qui dévorent le blé dans les greniers, sont créés exprès pour

empêcher les accaparements, et autres découvertes de ce genre. Mathieu Garo, qui loue Dieu de toutes choses, et le loue d'avoir suspendu des glands aux chênes, au lieu d'y suspendre des citrouilles, pour épargner le nez des dormeurs, après avoir été frondeur, est un peu complaisant, et je ne sais ce qu'il aurait dit du fruit des cocotiers; enfin on est impatienté, dans certains livres, de cette admiration infatigable qui se prend à tout, sans mesure et sans choix, de cette naïveté qui prête d'abord à Dieu ses petites idées, et ensuite s'extasie devant ces idées : disposition touchante dans les grands esprits, souvent un peu niaise chez les moindres. Mais enfin c'est le défaut de ceux qui louent la Providence, ce n'est pas là le défaut de la Providence; parce qu'elle a des admirateurs indiscrets, ce n'est pas une raison pour qu'elle ne soit pas ce qu'elle est : la sagesse incomparable qui a créé les incontestables harmonies de l'univers.

Il faut croire à des desseins, car ils existent : l'œil est évidemment fait pour voir, l'oreille pour entendre, le poumon pour respirer, l'estomac pour digérer; il faut y croire, car on ne peut s'empêcher d'y croire : quand on ne les voit pas, on les cherche, et on les trouve, et, quand on ne les trouve pas, on les affirme encore; il faut y croire, car cette croyance fait deviner des faits réels, positifs : comme il arriva, par exemple, à Harvey, qui, par l'inspection des valvules des

veines, découvrit la circulation du sang. Quand on y renonce, on renonce à rien entendre à la création ; et tous les mouvements de la nature ne sont plus que des paroles, si l'on veut harmonieuses, qui n'ont pas de sens.

Le mal est que les partisans des causes finales ne veulent voir souvent que les causes finales et proscrivent la recherche des lois naturelles : il leur semble que cette recherche fait tort à la grandeur de Dieu. D'abord on s'offense de la prétention de la science humaine à lier Dieu par ses propres décrets : *Semel jussit, semper paret*, disait l'ancien adage, « Il ordonne une fois, il obéit toujours » ; on ne croit pas son indépendance intacte, du moment qu'il obéit, fût-ce à lui-même. Puis, comme Dieu est la cause de tout ce qui est, lorsqu'on se travaille à en chercher d'autres, on paraît vouloir se passer de lui : le premier philosophe qui annonça à Athènes l'existence d'un Dieu qui, après avoir donné l'impulsion à la matière, l'avait livrée à son propre mouvement, ce philosophe, qui tenait compte des agents physiques dans les événements physiques, et ne rapportait pas tous les phénomènes immédiatement à Dieu, ne fut-il pas accusé d'athéïsme ? Et ce sont quelquefois les premiers des grands esprits, qui sont tombés dans cette prévention : Pascal reprochant à Descartes de ne faire intervenir Dieu que pour donner une chiquenaude au monde, ou, s'il faut un exemple illustre entre tous, l'inventeur de l'attraction uni-

verselle, Newton imaginant qu'un jour notre système se désorganiserait, et qu'il faudrait alors que le Dieu ordonnateur vînt réparer son ouvrage, et, pour un temps encore, le remettre sur pied. Enfin on reproche à la science d'enlever à la nature sa beauté et de dessécher l'âme. Bernardin de Saint-Pierre n'a-t-il pas dit : « En portant les recherches de notre esprit jusqu'aux principes de la nature et de la divinité même, nous en avons détruit en nous le sentiment. » On se rappelle cet apologue qui nous présente un paysan vivant d'abord heureux dans une petite vallée des Alpes. « Un ruisseau qui descendait de ces montagnes fertilisait son jardin; il adora longtemps en paix la naïade bienfaisante qui lui distribuait ces eaux et qui en augmentait l'abondance et la fraîcheur avec les chaleurs de l'été. Un jour il lui vint en fantaisie de découvrir le lieu où elle cachait son urne inépuisable... Après une pénible marche, il arrive au pied d'un effroyable glacier... Tout a disparu : douce et tranquille vallée, humble toit, bienfaisante naïade; son patrimoine n'est plus qu'un nuage, et sa divinité qu'un affreux monceau de glaces. La nature, telle que l'ont faite les savants, n'est plus pour lui qu'un triste théâtre composé de leviers, de poulies, de poids et de ressorts. » Encore cet écrivain s'est-il borné à des protestations; il voulait seulement rappeler aux hommes que le plaisir de la science ne saurait suppléer le sentiment religieux; mais est-il facile de s'arrêter

sur cette pente, et la science n'y passera-t-elle pas en entier?

Toutes ces raisons ne sont pas invincibles. Pour la première, ce n'est point être si irrespectueux qu'on pense de prétendre que Dieu suit les décrets qu'il a lui-même portés; on ne le fait point esclave parce qu'on le fait constant. Pour la seconde, il est souverainement injuste de regarder la recherche des causes naturelles comme irréligieuse. Il est bien de voir au premier principe de toutes choses la volonté de Dieu, mais pour expliquer un phénomène, il n'est pas nécessaire de le faire trop tôt intervenir : avant cette cause dernière, il peut y avoir des causes plus prochaines, et notre tâche est de les découvrir; il n'a pas cessé d'être le maître de la foudre depuis que Franklin a rattaché la foudre à l'électricité. Il ne faut point mettre Dieu à la place des lois, mais au-dessus, et se servir de ces lois pour remonter jusqu'à lui. Faire autrement, c'est trancher la difficulté, non la résoudre; et le précepte d'Horace :

Nec Deus intersit nisi dignus vindice nodus;
« Qu'un Dieu n'intervienne pas, si le dénouement n'est digne d'un Dieu. »

est aussi vrai en philosophie que sur la scène. Dieu ne doit être que le point extrême où aboutit toute recherche : sa place est au terme de la science, non au début; s'il ne paraît pas, la science est

incomplète, s'il paraît trop tôt, elle n'est même pas commencée. Voilà ce qu'on peut dire à ceux qui suppriment les causes secondes, et s'imaginent que cet intermédiaire placé entre lui et nous le recule et nous en dérobe la vue.

Enfin serait-il vrai que la science des lois flétrit la nature et le sentiment religieux? Mais à quelle époque la grandeur de Dieu a-t-elle été révélée d'une manière plus souveraine par cet univers? Qu'on mette d'un côté le monde partagé entre les trois enfants de Saturne, bouleversé par les volontés contraires de ces grandes puissances, et par les révoltes des puissances inférieures, ou bien encore le monde tel que le concevait Aristote : le ciel gouverné par certaines lois, la terre régie par d'autres lois; que d'un autre côté on contemple cette puissante unité où se confondent tous les phénomènes et toutes les lois, qu'une seule volonté, qu'un seul décret produise tous les mouvements qui ont lieu, et les plus réguliers et ceux dont l'irrégularité semble défier l'observation, on concevra alors que la beauté de l'univers tient encore moins peut-être aux séductions des sens et de l'imagination qu'à l'économie admirable qui règne dans la distribution de ses innombrables parties, qu'à l'unité parfaite où se ramènent et se résolvent toutes les divergences et les oppositions.

Ce qui contrarie le plus la croyance aux lois générales, c'est l'expérience souvent répétée des

étranges changements qui surviennent en nous-mêmes, parmi le flux et le reflux des idées et les singuliers retours des passions. Il est en effet des états de notre âme qui nous étonnent. Envisageant le point d'où nous sommes partis et le point où nous sommes parvenus, nous cherchons en vain à retrouver dans notre mémoire quelque acte de notre volonté qui nous ait fait franchir cet intervalle. Il y a là, selon toutes les apparences, un travail dont nous ne sommes pas les artisans, car nous n'avons ni considéré, ni même entrevu ce but, et nous n'avons pas résolu de marcher pour l'atteindre. Mais c'est bien plus, lorsque notre volonté a protesté contre un pareil changement, lorsque nous avons énergiquement résolu de nous tenir fermes à certaines idées, à certains sentiments, et que nous nous trouvons soudain renouvelés en dépit de nous-mêmes! Alors, ne pouvant expliquer notre état présent, nous nous hâtons de dire qu'il est inexplicable, et que nous ne saurions trouver en nous aucune cause qui l'ait produit. Que reste-t-il sinon de croire que nous avons été transportés là par une puissance étrangère, qui nous a modifiés à notre insu, a opéré en nous et sans nous? que nous partageons notre gouvernement avec un autre être, qui a ses vues indépendantes des nôtres, et nous meut quand il lui plaît et comme il lui plaît, par une action secrète et irrésistible?

Tout l'ordre de l'univers repose donc sur des

desseins et des lois, des desseins infaillibles et des lois constantes. Cela est et doit être ainsi. Il est certain d'abord, et tout le monde en conviendra, que Dieu ne saurait apporter, dans le gouvernement de l'humanité et de la nature, cette imprévoyance et cette prudence étroite qui agit au jour le jour, sans aucun conseil déterminé à l'avance, sans aucun plan. Le plus simple bon sens suffit pour le décider. Nous admirons les hommes qui conçoivent, mûrissent un dessein et y marchent hardiment, réglant toutes leurs pensées, tous leurs désirs, toutes leurs volontés, dans cette vue; ceux qui, dans les bornes resserrées de la vie humaine, réalisent quelque grande idée, accomplissent quelque grande résolution. Procéder autrement, c'est procéder en aveugle ou en étourdi, et il ne faut point chercher de dignité dans une vie ainsi morcelée, sans direction et sans principes. Et encore, dans notre propre jugement, cette absence de plan n'est pas toujours sensible, car, au défaut de la raison, l'instinct la supplée et l'imite : ses impulsions, se répétant avec constance, contrefont, aux yeux des autres hommes, qui ne voient que l'écorce, la constance du jugement; mais, quand il n'est plus question de se conduire, mais de conduire un Etat, la chose est manifeste : la grande politique n'attend pas les événements, elle les prépare, elle les amène; et l'on refusera toujours le titre d'homme d'Etat à l'homme qui, habile dans

les détails, n'aura pas cette vue d'ensemble qui embrasse et calcule toutes les chances et commande l'avenir.

Eh bien, cette unité des vues que nous exigeons des hommes dans leur gouvernement personnel et dans le gouvernement des empires, ne devons-nous pas la chercher dans le règlement de cet autre empire qui les enferme tous, et se maintient au milieu de leurs ruines? Dieu n'est donc pas seulement le créateur du monde; en le créant il a dû se proposer un but à atteindre, un dessein à accomplir, et ne point dévier.

Il est certain aussi qu'à cette constance du dessein répond la constance des moyens. Nous avons une pauvre idée de l'artisan qui est forcé de s'attacher à la machine qu'il vient de construire, et de se porter tour à tour à chaque partie, pour réveiller les différents rouages; nous estimons beaucoup plus celui qui, ayant créé une machine, met en elle le principe durable de son mouvement. Mieux elle se suffit à elle-même, plus nous en admirons l'auteur : nous mesurons notre estime pour l'ouvrier par la sûreté de son œuvre, par le temps qu'elle fonctionne sans se déconcerter. Si nous avons une haute idée de Dieu, si nous l'appelons le plus puissant et le plus grand de tous les ouvriers, c'est pour cela, c'est que nous avons pénétré la constitution solide de l'univers, que nous avons comparé avec nos ouvrages, qui se détraquent à tout moment, la soli-

dité de cette machine immense qui, depuis le commencement des temps, accomplit ses énormes révolutions sans se fatiguer jamais.

C'est à ceux qui admettent des dérogations à ce bel ordre à en prouver la nécessité et la réalité; quant à nous, nous tentons de faire pour l'homme ce que les physiciens font pour la nature, expliquant ce que nous pouvons expliquer, déclarant inexpliqué encore ce qui nous résiste; ce que font aussi les historiens dans l'étude des événements, recueillant toutes les causes qu'il est possible de constater, et nous arrêtant devant l'inconnu. La philosophie ne s'occupe pas des accidents : elle ne vise qu'à dégager des faits changeants l'universel qui les précède et les domine.

CHAPITRE XI.

DU PLAN DE LA CRÉATION. — 2° L'HOMME EN EST-IL LE CENTRE? — 3° BEAUTÉ VIVANTE DE LA CRÉATION.

Au premier regard jeté autour de lui, l'homme considéra la terre comme le centre du monde; la science le démentit. Elle détruisit une prétention fausse, mais non la vanité, qui est la mère des illusions, et ne devait pas tarder à reparaître sous une forme nouvelle. Qu'importe, après tout, ce point de l'espace également distant de toutes les extrémités? Existe-t-il seulement? Mais s'il existe

un être pour lequel tous les autres soient faits, un être pour lequel travaillent tous les pouvoirs de la nature, n'allons pas chercher plus loin : sur quelque partie de cette vaste sphère qu'il réside, là où il est, là est le vrai centre de la création. Un globe est déplacé, il est rejeté peut-être dans un coin de l'univers, mais il porte une puissance plus grande que lui, une puissance qui échappe aux bornes de la matière, l'humanité. Ouvrez les livres qui traitent de la Providence, la plupart se proposent uniquement de montrer que toutes choses ne sont faites qu'à notre intention. Lorsque Dieu sortit de son repos, l'homme fut son but principal, tout le reste fut adapté à ce premier dessein; il appela du néant cette foule de créatures que nous voyons et qui ne sont pas l'homme, pour les disposer autour de lui, donnant à chacune pour unique fonction de servir sa créature privilégiée, de contribuer à sa conservation et à son bonheur.

Qu'il soit permis de le dire. Quand il s'agit de prouver la providence ou l'existence de Dieu, nous ne sommes pas assez sévères, nous acceptons des arguments de toutes sortes et de toutes mains : une considération qui appuie notre thèse est par cela même bienvenue; peut-être n'est-elle pas au fond très-solide, mais elle est honnête, et fortifie une croyance salutaire; convaincus que nous sommes de ces vérités, nous admettons volontiers que tout chemin y mène, et, transportant dans la

spéculation l'axiome si connu dans la pratique : la fin justifie les moyens, toute opinion qui étaye une doctrine incontestablement vraie, participe à nos yeux de son caractère, et se légitime par ce rapport; il semble qu'elles soient entre elles désormais comme le principe est à la conséquence, indissolublement liées dans leur existence, et, si on attaque l'une d'elles, anéanties du même coup. Aussi est-on presque toujours mal reçu quand on porte la main sur ces théories. La science, primitivement destinée à dissiper les ténèbres et à établir la vérité, se trouve par là forcée de dissiper les préventions et de détruire l'erreur; au lieu d'être simplement aimée de quelques hommes, elle est haïe de la multitude; le monde, qui pourtant est son domaine, lui est fermé; et, pour le conquérir, il faut qu'elle rende des combats sans fin, et que, dans des luttes innombrables contre les hommes, et sans cesse renaissantes, elle chasse pied à pied de chaque intelligence un fantôme, son ancien possesseur. Mais quoi! on s'adresse à l'intelligence, ce n'est pas elle qui répond; c'est la sensibilité qui se révolte contre une science impitoyable, réclame en faveur d'une illusion plus douce que la réalité même, et s'y replonge avec l'ardeur d'une jouissance inquiète et ombrageuse.

Disons là-dessus ce qui nous semble vrai; il n'y a de religieux que la vérité.

Pour réfuter l'opinion que l'homme est centrre

on s'y prend mal : on nous étonne par le spectacle des masses énormes qui se meuvent dans l'espace, puis on nous ordonne de reporter les yeux sur nous-mêmes ; l'imagination toute pleine de ces vastes objets, nous avons peine à nous apercevoir, et prenons en pitié notre petitesse ; nous ne pouvons plus comprendre qu'on voie dans ce point imperceptible le centre de l'univers infini, et nous rions de la vanité immense qui se loge dans un atome. C'est réfuter injustement, si c'est réfuter habilement. Oui certes, si nous comparons notre corps à ces corps gigantesques, il est ridicule de prétendre que le tout, infiniment grand, a été fait pour la partie infiniment petite ; mais nous ne sommes pas pure matière, nous sommes en même temps un esprit ; et des deux, la nature maîtresse et supérieure, ce n'est pas la matière, c'est l'esprit. « L'homme est un roseau pensant. » Lors donc que, pour le comparer à l'univers, vous le pesez et le mesurez, votre comparaison est essentiellement vicieuse : vous prenez le vêtement pour la personne. Que si vous voulez réparer cette injustice, vous trouvez qu'il n'y a pas de commune mesure entre la masse de l'univers et l'âme de l'homme ; revenant enfin à la droite raison, qui les estime par leurs qualités, vous placez infiniment au-dessus des éléments aveugles, inertes et périssables, la substance intelligente, libre et immortelle. Que les astres se meuvent donc pour le respect de

homme, un tel honneur n'a rien qui le doive urprendre : les rangs sont observés. Si notre estinée est celle que nous assigne le spiritualsme, de marcher vers Dieu à travers les épreues de la vie physique, qu'on ne nous parle plus de très-grands préparatifs pour une petite chose, » car cette petite chose est plus grande ue tous ces grands préparatifs.

On plaide la petitesse de l'homme, il fallait laider la grandeur de Dieu, qui s'arrange mieux 'autres desseins. Prenons le monde comme un pectacle admirable, qu'y voyons-nous à admirer? 'abord sa richesse prodigieuse. Le regard le lus perçant ne découvre du ciel que la première pparence; sous la lunette des astronomes, des orps, auparavant invisibles, étincellent, dans les spaces vides de la voûte céleste des étoiles innombrables se pressent, des abîmes se creusent, out pleins de globes de feu; leur multitude confond la vue, leur distance lasse le calcul; derrière ux nous soupçonnons d'autres corps, d'autres bîmes, pareillement peuplés, et nos plus parfaits nstruments servent encore moins à nous découvrir des astres nouveaux qu'à nous révéler l'immensité des espaces qui nous échappent. Ces mondes sont, comme la terre, l'empire du mouvement, de la naissance et de la mort : on les voit s'illuminer, changer de couleur, s'éteindre, dévorés par de terribles incendies. Et qui sait ce qui les peuple? Car personne n'osera assurer que la

vie se concentre sur notre petite planète, et qu'elle y épuise ses formes. Mais quittons cette immensité, et revenons au lieu où nous sommes. Ce sol a été travaillé par des révolutions sans nombre; cette terre, notre mère, a eu d'autres enfants : nous marchons sur leurs débris; nous en connaissons quelques-uns, le reste est à jamais perdu. Mais quittons ces temps éloignés, et revenons à cette heure où il nous est donné d'exister : quelle immense variété d'êtres vivants! La science s'épuise à les classer. Mais on n'a pas visité le fond des mers, et, dans l'air que nous respirons, dans l'eau que nous buvons, dans les aliments que nous mangeons, outre ces infiniment petits que nous avons aperçus avec tant de peine, n'y a-t-il pas peut-être tout un monde d'êtres plus petits encore, qui s'agitent sans que rien nous avertisse de leur présence? « Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables; nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. »

Cette richesse infinie de la création coûte peu : il n'est pas de plus grand spectacle à moins de frais. Tous les phénomènes célestes, passés, présents et à venir, dans tous les points de l'espace, sont produits par une seule loi; tous les phénomènes physiques par quelques agents; tous les corps par quelques corps simples; toutes les espèces vivantes par quelques organes. Et la science n'est pas encore contente : elle travaille chaque jour à mul-

iplier les phénomènes et à réduire les causes. De
juelle admiration n'est-on pas frappé quand on
considère ce bel ordre, qui veut que tant de choses
e fassent avec si peu de dépense, qu'une même
orce meuve les soleils dans l'espace, soulève nos
ners dans leur lit, et conduise notre sang dans
es plus étroits canaux des veines ; que quelques
ubstances, par l'artifice de leurs combinaisons,
lonnent tour à tour un corps brut, une plante, un
nimal ; que la même substance, sans aucun mé-
ange, soit successivement le vil charbon et le pré-
ieux diamant; que quelques organes, ici rassem-
lés, là dispersés, ici simplifiés, là compliqués,
ortés à la surface ou enfoncés dans l'intérieur,
lonnent la foule incalculable des espèces animales !
)n voit dans le monde une économie merveilleuse,
ui fait beaucoup avec peu, et la simplicité des voies
gale à la grandeur des effets; nous sommes à la
ois enchantés et confondus de trouver la multitude
es choses réduite à l'unité, et l'unité enfantant la
aultitude des choses; nous sentons bien qu'elles
e relèvent mutuellement, et que celui qui dimi-
uerait l'une ou l'autre ferait tort à Dieu.

Or, la sagesse qui multiplie ainsi ses œuvres,
e contentera-t-elle de produire un seul être, ac-
eptant le reste comme une conséquence de cet
nique dessein ? Oui, selon une certaine opinion.
Iais voyez donc cette puissance à l'ouvrage,
uand, après avoir résolu de former l'homme, elle
orme le reste de l'univers : elle diffère étrange-

ment d'elle-même. Là elle se contente de créer une espèce, ici elle répand la vie à profusion, ne consultant rien qu'elle-même, ne considérant que ce qu'elle se doit, ne songeant qu'à se produire dans tout son éclat. Admettez-vous que le nombre des êtres pourrait être plus grand, ou que la simplicité des moyens pourrait être mieux entendue, aussitôt la création se dégrade, la perfection de Dieu s'éclipse, et, au-dessus de ce monde admirable encore, la raison conçoit un monde nouveau, plus digne à la fois et de sa contemplation et du suprême artisan. Or, nous expliquerait-on pourquoi dans ces deux instants divers où Dieu crée, il agit si diversement, si contrairement, d'abord se contentant de produire un seul être, puis donnant la vie à une multitude de formes innombrables, épuisant toutes les combinaisons des organes, des couleurs et des figures, etc? D'où vient cette sagesse nouvelle dans un être qui ne reçoit en lui rien de nouveau? Est-ce qu'il n'agit pas toujours avec toute sa perfection? ou plutôt ne voit-on pas que la même vertu par laquelle il crée toutes les natures autres que l'homme, il l'apporte aussi dans la création de l'homme lui-même; qu'il ne la trouve ni ne la perd, et qu'ainsi, au même moment où il conçoit l'homme, il conçoit toutes choses avec lui, et ces choses et l'homme ensemble, dans leur rapport avec ses propres attributs, avec sa puissance et sa sagesse, qui appellent l'existence mobile de la

nature, et ne brillent de tout leur éclat que dans l'extrême diversité des créations et l'extrême unité qui les régit.

Ne parlons donc plus d'un premier dessein par lequel Dieu crée l'homme, d'un dessein ultérieur par lequel il crée les existences nécessaires à celle-là. Ne tenons plus des discours qui ne conviennent pas à la dignité de l'Être que nous voulons honorer, et envisageons les choses plus largement, plus sainement. Lorsque vous croyez me donner l'homme seul, avec lui, du même coup, vous me donnez la nature entière : elle est là dans ce petit espace, comme elle sera plus tard dans l'étendue. Pour inventer l'homme, il faut d'abord avoir inventé le monde, ou pour parler plus exactement, ils sont contemporains dans l'intelligence de Dieu, parties inséparables d'un même dessein, manifestations diverses, mais harmonieuses de la sagesse qui unit en même temps qu'elle conçoit et qu'elle crée, parce qu'elle agit toujours tout entière, qu'elle ne varie point, et qu'elle ne s'ignore jamais. Non, l'observation l'atteste, le Créateur n'a pas prétendu agir en ami de l'homme, mais Dieu, agir en Dieu. Or, agir en Dieu, c'est procéder avec sagesse, c'est imprimer à son œuvre le double caractère de la simplicité et de la fécondité ; c'est aussi ne les borner pas arbitrairement, car elles ne valent que par leur opposition : la simplicité des voies ne ressort guère dans une création restreinte, se re-

hausse à mesure que le monde se peuple, et éclate dans la profusion infinie; la multitude, si elle n'est engendrée par des voies simples, trahit dans son auteur une sagesse plus ou moins pauvre, et la profusion n'est plus que confusion.

Sans doute l'homme est centre, car il vit, mais le lion et la fourmi sont centres comme nous, car comme nous ils vivent; et tout ce qui respire est centre, car il subsiste; et on peut dire aussi de l'univers animé : « C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. » Mais si certains phénomènes et certains êtres nous servent, il faut avouer aussi que certains êtres et certains phénomènes ne nous servent point. D'où donc viennent-ils? Evidemment, ils ne sont pas un jeu d'une nature trop puissante, ils sont produits par un ordre. Cet ordre nous regarde donc, mais en même temps il regarde ailleurs; il nous touche en passant, et poursuit par-dessus nos têtes; il était avant que nous fussions, il serait quand nous ne serions plus : il met ici l'homme, ailleurs l'éléphant et l'oiseau-mouche; il contente chaque créature, mais en même temps il contente la sagesse divine, qui veut toutes les créatures ensemble. Ainsi la Providence travaille pour chacun de nous, plantes et animaux, mais avant tout elle travaille pour elle-même, pour sa gloire : elle a ses proportions qui ne sont pas les nôtres.

Qui ne voit que de ces deux plans, l'un qui s'applique à notre seule destinée, l'autre qui em-

brasse une foule innombrable de destinées diverses, l'un est plus large que l'autre, le comprend et le dépasse; et qu'il est contre toute logique de subordonner le second au premier, d'enfermer le contenant dans le contenu? Dans les deux il y a ceci de commun, que l'humanité est amenée à sa fin; mais que les démarches sont différentes! Ici Dieu se propose ce seul but, et invente des moyens sûrs qu'il y adapte : opération peu merveilleuse; là il conçoit, il décrète l'existence de tous les êtres possibles, chacun avec sa destinée propre, il vise à des fins sans nombre; et telle est la sagesse de son dessein, que dans une complication si grande, il règne un ordre irréprochable. Chaque être a son jour; et quand ce jour arrive, c'est que tout est préparé pour le recevoir : il naît dans un monde ami, dont les hôtes se prêtent à ses nécessités et à ses plaisirs. Un peu plus tôt, un peu plus tard, un peu plus loin, ce séjour n'aurait pour lui que des rigueurs; mais l'être qui l'y a envoyé ne se trompe ni de date ni de latitude : il dispose tout en son temps et en son lieu. Ainsi, nulle créature n'est fourvoyée dans l'univers : sa place y est arrêtée à l'avance, elle y trouve le vivre, et le nécessaire, et les douceurs de la vie. Mais il ne suffit pas que les êtres particuliers soient traités favorablement, il faut aussi que l'ensemble marche, que sur un terrain étroit les espèces ne se multiplient pas sans mesure; Dieu y a pourvu : au milieu des phéno-

mènes et des êtres amis, qui travaillent pour un seul, il a introduit l'ennemi, qui travaille pour la communauté. Ainsi, par une loi admirable, dans chacun des mouvements infinis de la création, on rencontre un univers en petit, un tout complet, qui se suffit à lui-même; chaque espèce a ses auxiliaires et son contrepoids.

Dites, si vous voulez, que parmi ces êtres qui peuplent le monde, il en est un supérieur aux autres par la hauteur de sa destinée, par la richesse de ses facultés, vous ne soutenez rien que de fort raisonnable; il est visible que toutes les créatures ne peuvent être de même rang. Dites encore que cette créature supérieure à toutes celles que vous connaissez est l'homme ; cette proposition n'est pas seulement très-soutenable, elle est encore rigoureusement vraie. Quoi qu'en dise Voltaire, l'homme est roi du lion qui le déchire : roi par l'intelligence, roi par la force invincible que cette intelligence met entre ses mains, roi en dépit d'une surprise; mais parce qu'il est roi, ce n'est point une raison pour se faire centre.

Si le Cid, si Esther revivaient pour se voir représentés par Corneille et Racine, en considérant le beau rôle qu'ils jouent, leur éclat dominant celui des autres personnages, la prédilection du poëte concentrée sur eux-mêmes, ils diraient sans doute que le poëte a eu l'intention d'élever un monument à leur gloire; qu'ils ont été l'unique but de son travail; qu'ils sont

le centre de la pièce; que chaque personnage qui concourt à l'action n'est amené sur la scène que dans leur propre intérêt. A-t-il donc aussi voulu élever un monument à la gloire de Phèdre, d'Athalie et de Rodogune? La vérité est que l'auteur tragique ne travaille pas pour tel ou tel des personnages qu'il représente : son but est de faire une belle œuvre, de réaliser le beau dont la vue l'enflamme, de traduire dans le langage des hommes l'invisible idéal. S'il ranime le Cid, vengeant l'honneur de son père malgré son amour pour Chimène, Andromaque, défendant son fils, Phèdre, combattue entre le devoir et une passion insensée, c'est que ces luttes sont un spectacle sublime, c'est que les orages de l'âme, comme les orages de la nature, nous dévoilent l'infini. Les peindre vivement, avec vérité et grandeur, tel est l'unique dessein du poëte; les personnages ne sont que des instruments. Ici ils se couvrent de gloire, ailleurs de mépris ou de honte, peu importe, pourvu que l'action soit imposante; tout est là. Les uns sont sur le premier plan, les autres en arrière, ceux-ci et ceux-là disposés également pour l'effet, en vue de l'ensemble; ils paraissent sur la scène tour à tour, puis s'en vont; et ce qui les amène et les chasse, c'est le besoin de l'action qui, à travers toutes ces démarches, fait son chemin.

N'est-ce pas une juste image de la création? Dans cette pièce immense l'homme joue, si l'on

veut, le premier rôle; mais lorsque Dieu produit ce personnage, quel est son but? Cette conception lui plaît, soit; mais encore pourquoi lui plaît-elle? qu'y trouve-t-il qui mérite cette complaisance? Ce n'est point un caprice : il n'en connaît pas; c'est donc un acte raisonnable, et sa sagesse est ici intéressée. Il a créé parce que cette sagesse le portait à créer : le regard fixé sur la beauté absolue, seul objet digne de sa contemplation et de son amour, il a résolu de la répandre, et il a formé le monde, où elle resplendit, même à nos faibles yeux, à travers les ombres de la matière.

La création est un drame. Les corps inertes forment la scène, immense, magnifiquement décorée, d'une éternelle splendeur; nous tous, esprits, animaux et plantes, formes infiniment variées dans un même moment, incessamment renouvelées dans la succession, nous en sommes les personnages. Nous paraissons quand l'action nous réclame; après, nous disparaissons, nous sommes au bout de notre rôle, et on n'a plus que faire de nous. Quel spectacle magnifique! Mais si un sujet si sérieux souffrait d'être égayé, quel amusant spectacle, quand on voit quelqu'un de ces acteurs qui a un mot à prononcer dans toute la pièce, s'imaginer que le théâtre a été fait pour lui, a été orné pour lui, qu'il est demeuré vide jusqu'à lui, qu'il sera détruit après lui, considère ses compagnons qui sont en scène avec lui,

t se persuade qu'ils sont là pour lui, pour son ivertissement, se donne l'attitude et les airs d'un pectateur, tient en singulier mépris ces pauvres cteurs destinés à ses plaisirs, se permet parfois e trouver qu'ils jouent mal, ou même de juger a pièce assez froide! Ah! cette pensée ne me écrée pas, elle me fait peur : il y a tant d'ironie ans l'invention de ce personnage, que je ne sais lus comment concilier un tel ridicule de son ôle imaginaire avec la gravité de son rôle réel, t que je me prends à craindre qu'il ne soit ait à son tour pour l'amusement d'un Dieu moueur.

Si je ne me trompe, l'erreur qui séduit ainsi les ommes vient de deux causes : la vanité et l'illuion des sens.

Descartes écrivait d'Amsterdam à Balzac, et lui antait les douceurs de son existence (1). « Je me vais promener tous les jours parmi la confusion d'un grand peuple, avec autant de liberté et de repos que vous sauriez faire dans vos allées; et je n'y considère pas autrement les hommes que j'y vois que je ferais les arbres qui se rencontrent en vos forêts, ou les animaux qui y paissent. Le bruit même de leur tracas n'interrompt pas plus mes rêveries que ferait celui de quelque ruisseau. Que si je fais quelquefois réflexion sur leurs actions, j'en reçois le même

(1) Lettre CII.

» plaisir que vous feriez de voir les paysans qui » cultivent vos campagnes; car je vois que tout » leur travail sert à embellir le lieu de ma de- » meure et à faire que je n'y aie manque d'aucune » chose. Que s'il y a du plaisir à voir croître les » fruits en vos vergers et à y être dans l'abondance » jusques aux yeux, pensez-vous qu'il n'y en ait » pas bien autant à voir venir ici des vaisseaux » qui nous apportent abondamment tout ce que » produisent les Indes et tout ce qu'il y a de rare » en Europe ? » Ce que Descartes disait par plaisanterie, nous le disons naïvement : on déclare l'humanité centre de la création, et on se substitue à l'humanité. Il semble, à nous entendre, que Dieu ne doive avoir souci que de nous, et qu'il doive à chaque instant régler l'ordre du monde sur nos intérêts, sur nos humeurs. Poursuivons-nous quelque important projet, il faut qu'il marche devant nous pour écarter les obstacles et nous frayer la route; formons-nous quelque partie de plaisir, il faut qu'il nous mesure le soleil et la fraîcheur; au jeu, il ne saurait nous refuser la chance; si quelqu'un de ces biens que nous réclamons vient à nous faire défaut, nous pensons que nous sommes frustrés, et pour peu que la fortune nous soit défavorable, nous nous imaginons que la Providence nous prend à partie, qu'elle nous a choisi entre tous pour objet de ses rigueurs, tant est vif et extrême le sentiment de notre importance ici-bas.

Comme si ce n'était pas assez de la vanité pour nous induire en erreur, l'illusion des sens conspire avec elle. Quand on jette les yeux sur le monde physique, la terre semble immobile au centre de la sphère céleste qui tourne : il est naturel d'en conclure son excellence entre les astres; comme, d'un autre côté, l'excellence de l'humanité entre les races terrestres est visible, et qu'enfin on est porté à croire que l'inférieur est fait pour le supérieur, voici comment on raisonne : la terre est le centre de l'univers, et l'humanité est le centre de la terre, donc l'humanité est le centre de l'univers.

L'une de ces erreurs a disparu, chassée par les progrès de la science : le monde physique a été mieux observé, ses lois mieux reconnues, la terre dépossédée de son privilége, et déportée, avec la foule, dans un coin de l'espace. Les astronomes nous ont, il est vrai, ravi la place d'honneur; mais, grâce à eux, nous ne sommes plus à l'étroit dans l'univers : ses barrières sont abattues, et il révèle à nos regards confondus les innombrables sociétés des astres, leurs apparences variées, leur police prudente, et au centre de tous ses mouvements la loi unique qui les règle et organise cet immense concert. L'autre erreur vit encore; espérons qu'elle périra à son tour.

Ainsi donc, si les mots conservent leur valeur, si on appelle centre ce à quoi d'autres choses se rapportent, et centre de l'univers ce à quoi se

rapporte l'univers, il y a en effet un centre de la création, c'est la beauté éternelle, la parfaite sagesse, c'est Dieu même.

Par une autre erreur, on prête au monde une beauté morte, au lieu de la beauté vivante, qui est la sienne. On en fait une statue immobile, au lieu d'une organisation qui croît. Le monde est parfait, dit-on, car il est achevé; j'ose croire le contraire : il est parfait parce qu'il n'est pas achevé. Voyez ce qui se passe sur terre : ou bien la durée s'écoule, et, par des atteintes insensibles, elle mine la création existante, comblant les vides qui se font, renouvelant aujourd'hui une partie, demain une autre, si bien qu'à un moment toute une population étrangère tient la place de la population éteinte; ou bien quelque catastrophe soudaine engloutit tout, change le ciel et la terre; et ensuite, sur ce sol et sous ce ciel nouveaux surviennent des êtres nouveaux, qui naissent aux mêmes conditions que leurs prédécesseurs. Ainsi, comme à une époque déterminée, les individus paraissent et disparaissent, pour que chacune des races et leur ensemble subsistent, de même, à travers les siècles, les races, tour à tour présentes et disparues, entretiennent la vie universelle, qui, comme toute vie, se nourrit de morts.

Voilà ce qui s'est passé sur la terre; qu'on décide maintenant si nous sommes privilégiés. Dieu agit-il dans l'enceinte de notre globe d'une façon spéciale, ou son action est-elle la même en tous

ieux? Si elle est variable, il faut nous arrêter et
borner nos prétentions à faire une science ter-
restre; mais si elle est uniforme et constante, il
n'y a plus une science de la Terre et une science
de Jupiter, de Saturne et de Sirius, mais une seule
et même science universelle, comme il n'y a
qu'une seule attraction universelle. La conduite de
Dieu ici-bas nous élève donc à la connaissance de
sa conduite générale : si sur notre globe il fait
paraître successivement et à propos de nouvelles
créatures, chaque fois que les circonstances phy-
siques varient, il en est certainement de même
sur tous les globes; et, comme ces globes sont sans
nombre, et que par le mouvement perpétuel que
ses lois impriment, les circonstances physiques
se renouvellent sans cesse, on est invincible-
ment amené à croire que l'univers se développe
sans fin. Le monde que Dieu a fait, n'est donc pas
celui que j'ai sous les yeux : celui-ci attire mon re-
gard, il ne l'arrête pas, il excite mon admiration
sans l'épuiser; fragment d'un tout immense, il
me révèle quelque chose de plus beau que lui-
même, le monde divin où entrent à la fois, dans
leur juste rapport, tous les êtres qui parurent,
paraissent et paraîtront jamais, disséminés dans
le temps, unis dans une même et éternelle pensée.
Les créations successives s'ordonnent et se per-
dent dans la création, seule parfaite, seule
sublime, seule digne de l'artiste suprême, seul
temple qui ne l'emprisonne pas, et que ne brise

pas cette force qui fait tomber toutes les murailles. Infiniment puissant, mais infiniment patient aussi, parce qu'il est éternel, il n'est pas comme les hommes, qui se pressent, et, suivant les conseils de l'immuable sagesse, qui distribue les choses sans confusion dans la durée et dans l'espace, il fait toute chose en son temps et en son lieu.

Vous semble-t-il que dans cette vue de l'univers qui s'amplifie d'âge en âge, la vertu, la perfection de son auteur soit amoindrie? Ne s'en forme-t-on pas, au contraire, une plus haute et plus juste idée? Là elle paraît s'être dépensée en une fois dans la production d'un monde, énorme sans doute, mais limité; ici elle ne se fatigue jamais. En vain auriez-vous la vue assez perçante pour atteindre aux bornes du monde, et pour pénétrer les corps qu'il embrasse, ce spectacle gigantesque vous donnerait encore une fausse idée de la puissance de Dieu, car cet univers présent, plus vaste que l'univers ancien, n'est pas encore tout l'univers : il s'étend sous le regard, et la pensée, épuisée par cette course sans repos, retombe sur elle-même, et s'abîme devant la grandeur de Dieu. Non, il ne faut pas que la parole divine, s'élevant tout à coup, après une éternité de silence, s'éteigne aussitôt comme la voix humaine; dès l'origine des temps, cette parole a retenti, et son écho, qui ne meurt pas et ne s'affaiblit pas, se prolongeant dans les siècles, éveille du néant les créatures, envahit l'immensité.

Comme le centre de la création n'est pas une créature ou une autre, mais l'ordre suprême qui les enferme toutes, de même sa beauté n'est pas tel ou de ses états, mais le mouvement qui la renouvelle sans cesse. Une statue est belle, l'homme est plus beau qu'une statue, parce qu'il vit. Et ainsi de l'univers.

CHAPITRE XII.

DE LA PRESCIENCE DIVINE ET DE LA LIBERTÉ HUMAINE.

L'homme est libre, et Dieu prévoit. Tenons à ces deux vérités avec une égale force, et si la conciliation nous paraît impossible, accusons notre sagacité de n'avoir pu découvrir un lien, qui n'en existe pas moins pour être invisible. Sans doute je suis libre; je ne puis le nier sans combattre l'évidence la plus claire, sans nier l'autorité irrécusable de la conscience; mais sans doute aussi Dieu ne saurait apprendre : s'il connaît plus dans un moment que dans un autre, il est perfectible, ce qui veut dire imparfait; et ce serait une bien pauvre science et bien peu divine, celle qui, renfermée dans les limites étroites du passé, sonderait l'avenir par des conjectures et des tâtonnements, et serait toujours corrigée par une expérience toujours insuffisante. Saint Augustin

dit très-bien : « Pour faire l'homme libre, n'allons pas (1) le faire impie. »

D'abord puissance et liberté sont-elles dans le fait incompatibles ? Tous les jours, à toutes les heures, nous devinons comment agiront nos semblables, et l'événement justifie notre prédiction ; en sont-ils moins libres ? Est-ce donc moi qui fais les actes que je prévois qu'ils feront ? Et leur véritable auteur, celui qui en portera la peine ou la récompense, n'est-il pas toujours celui qui délibère s'il les accomplira ou non, avec la conscience qu'il peut s'abstenir ou prendre le parti contraire ? Transportez en Dieu notre prescience : le spectacle sera le même ; seulement il sera vu de plus haut.

Mais, dit-on, toute comparaison entre la prescience de Dieu et celle de l'homme pèche nécessairement, car, au contraire de la nôtre, elle est infaillible ; nos prévisions incertaines laissent dans les décisions de nos semblables de l'indéterminé ; mais Dieu prévoit sûrement ce qui arrivera et comme il arrivera ; donc, pour que l'événement lui donne raison, il ne faut pas laisser de place à l'arbitraire, mais qu'une main toute-puissante conduise notre main. Cette objection, apparemment solide, et qui séduit un grand nombre d'esprits, en réalité n'est pas fondée et se dissipe à un mûr examen. D'abord vous dites : les événe-

(1) Cité de Dieu, v. 9.

ments arriveront, parce que Dieu les a prévus ; pourquoi pas : Dieu prévoit les événements parce qu'ils arriveront ? Ensuite, s'il prévoit infailliblement ce que je ferai, moi aussi je prévois infailliblement ce qu'il fera : qu'il prendra le meilleur parti, qu'il récompensera le bien et punira le mal. Cesse-t-il pour cela d'être libre ?

La prescience et la liberté ne s'excluent donc point. Comment se concilient-elles ? C'est une autre question. Parlons d'abord de ce que nous savons le mieux, de notre prescience ; si quelque chose peut nous expliquer la prescience de Dieu, c'est elle sans doute ou rien.

Il n'y a pour nous qu'une manière de connaître l'avenir : étant donnée une loi générale, qui a régi le passé, nous en tirons les faits à venir qu'elle renferme. Notre prévision n'est qu'une déduction.

Quelle est cette loi ? J'affirme qu'un homme ne fuira pas devant l'ennemi, qu'un autre ne se prononcera pas sciemment pour la mauvaise cause, qu'un troisième ne se laissera séduire ni par l'or ni par les honneurs ; sur quoi reposent ces affirmations ? Si vous me demandez des preuves, je réponds : le premier est brave, le second juste, le troisième incorruptible ; chacun de ces hommes a, dans toute circonstance, obéi à telle prescription particulière de la morale ; le courage, la justice, l'honnêteté se trouvent dans toutes leurs actions, sont l'âme de leur conduite. Ces

hommes ne sont-ils donc pas libres, et leurs actions, pour se ressembler, sont-elles donc enchaînées l'une à l'autre par un lien fatal? Qu'on examine attentivement l'ensemble des actes de chaque individu, on les verra se tenir entre eux, avoir un cachet uniforme, partir d'un même principe, comme ils partent d'un même être; l'un s'expliquera par l'autre, et ils s'expliqueront tous par une disposition constante de l'individu, qu'on appelle son caractère ou sa nature. Chacun de nous a son caractère propre, il s'agit seulement d'être un observateur assez habile pour le reconnaître; possédons-nous cette connaissance, tout, dans la conduite d'un homme s'éclaircit à nos yeux; comme aussi, sans elle, toutes ses actions sont d'inexplicables énigmes. De même que nous ne tombons pas dans le néant à chacun des moments innombrables dans lesquels se divise notre vie, pour être créés derechef au moment qui suit, mais que notre existence est continue, de même, aux divers âges de la vie : ce n'est point un autre homme qui succède à l'enfant, l'adolescent n'est pas à son tour remplacé par un autre être; et de même pour l'homme mûr et le vieillard; c'est un seul et même homme qui traverse ces périodes, et prend seulement de nouvelles formes; cet homme, c'est l'être particulier qui a une intelligence de tel ou tel ordre et avec une certaine aptitude, une sensibilité plus ou moins passionnée, et avec une

ertaine passion qui domine, une volonté plus ou
ıoins ferme. Tel qu'il est, exposez-le aux événe-
ıents de la vie : ceux-ci le laissent indifférent,
eux-là lui font une impression plus ou moins
rte; ils glissent sur lui ou le pénètrent, et à di-
erses profondeurs, selon sa nature et sa disposi-
on présentes, comme un corps absorbe tous les
ıyons de lumière ou les renvoie tous, ou en re-
oit une certaine espèce à l'exclusion des autres.
tout changement, c'est lui qui change : l'état
ouveau dérive de celui qui précède. Et vraiment
ous ne faisons que changer ainsi : à quelque mo-
ent de notre existence qu'on nous prenne, nous
sommes jamais ni tout à fait l'homme ancien,
seulement l'homme nouveau, mais un com-
sé des deux; et si nous voulons nous rendre
mpte de notre présente condition, devenir in-
lligibles pour nous-mêmes, il nous faut remonter
chaîne, dérouler tout le passé; souvent même
terme d'une longue carrière, quand certains
ouvements nous étonnent, nous sommes forcés,
ur les comprendre, de traverser notre vie en-
re jusqu'à l'autre extrémité, et de renouer nos
rniers désirs et nos dernières pensées aux pre-
ères impressions de l'enfance, apparemment
légères et si fugitives. La nature morale est
mme la nature physique : elle ne fait rien par
nds.

Si nous demeurons la même personne, il y a
nc de l'unité dans notre vie : cette infinie mul-

titude, cette surprenante diversité de nos actes peut être embrassée facilement; le tout est de se placer au véritable point. La plupart des hommes ne le connaissent pas : les esprits bien faits s'y placent naturellement. Notre âme est un flux et un reflux perpétuel, mais sous une loi, comme les mouvements de l'Océan; connaître cette loi, c'est connaître l'homme. La Bruyère le décrit, Molière le met en scène, et nous, le livre à la main ou assis au parterre, nous disons : c'est bien cela, cela est vrai, comme en lisant d'autres livres, et voyant d'autres pièces, nous disons : ce n'est pas cela, cela est faux. Il y a donc une nature humaine. L'observer exactement, la rendre trait pour trait, est l'œuvre des maîtres; mais la plupart d'entre nous, peintres inhabiles, nous sommes juges compétents des tableaux qu'on nous en fait; nous n'avons guère fait que l'entrevoir, mais dès qu'on nous en offre une copie ressemblante ou infidèle, la perfection ou les défauts de cette copie suscitent dans notre esprit, y dessinent avec plus de précision le modèle reproduit ou défiguré. Ainsi la nature humaine, présente dans tous les hommes, et le caractère particulier de chaque homme, qui n'est qu'un aspect de la nature humaine, donnent sa conduite. Par là s'explique la prescience, que nous cherchons à expliquer. C'est parce que je connais certainement la nature parfaite de Dieu que je prévois certainement les décrets de sa justice;

c'est parce que je connais quelquefois certainement la nature humaine et le caractère particulier d'un personnage que je devine ses résolutions à venir; de là des illuminations merveilleuses, comme la révolution française prédite à coup sûr par Voltaire et par Rousseau, et Mirabeau, en 1790, écrivant sur le roi et la reine ces mots prophétiques : « La populace battra leurs cadavres. » On voit pourquoi nous pensons juste, on comprend aussi pourquoi nous nous trompons. Nous ignorons la vérité d'un caractère; nous l'attribuons faussement à quelqu'un; nous ne devinons pas les contre-courants de pensées et de sentiments qui dans un caractère connu apportent des changements étranges; nous ne savons pas ce qui surviendra dans le corps d'un individu ou dans le monde pour changer ses volontés : la maladie et la mort, les excitations extérieures, bonnes ou mauvaises, ce spectacle, ce livre, ce chant, ce personnage; enfin tout ce qui impressionne et meut l'âme. Quand on fait attention à tout ce qu'il faut savoir pour prévoir, on ne s'étonne plus que nous nous trompions souvent, mais que nous devinions quelquefois.

Goethe représente Faust tenant à la main la coupe empoisonnée ; sa résolution est arrêtée : il est dégoûté de la vie, et n'a pas peur de la mort. Je prévois qu'il boira le poison. Cependant les cloches annoncent la fête de Pâques, leur son l'arrache à ses sombres méditations, ré-

veille et fait repasser dans son esprit les émotions de son enfance, lui rappelle ses jours d'ignorance, de foi et de bonheur; il se reprend à la vie, et jette la coupe et le poison. D'où vient ici que je me suis trompé dans ma prévision? C'est d'abord que je n'ai point songé à un événement physique, à cette coïncidence du son des cloches, un jour de fête, avec le dessein de Faust; ensuite cet événement n'a par lui-même aucune portée certaine : bien des hommes auraient écouté ce bruit indifféremment; quelques autres peut-être s'en seraient irrités, auraient été exaspérés par ce contraste, et l'idée de la joie publique n'aurait fait que rendre leur désespoir plus amer, et accélérer l'accomplissement de leur projet. Il y a donc en Faust quelque chose de particulier, qui ne se trouve pas dans tous les hommes; il s'est opéré dans cette âme une certaine association d'idées qui tenait à sa nature propre, et à laquelle l'avait disposé sa vie antérieure. De plus ces souvenirs avaient sur lui et dans ce moment une force qu'ils n'ont pas sur tous les esprits, ni dans toutes les situations. Voilà ce qu'il m'eût fallu connaître, et que je ne connaissais pas; si je l'avais connu, j'aurais prédit à coup sûr.

Telle est notre manière de prévoir l'avenir; si Dieu le prévoit autrement, je ne puis me faire aucune idée de sa prescience. J'ai beau étendre son intelligence à l'infini, il me paraît impossi-

ble qu'il prévoie les décisions d'une force complétement indéterminée ; car cette impossibilité, qui pour nous est manifeste, ne tient pas à la faiblesse de notre esprit, mais à la nature insurmontable des choses. Et lui seul prévoit infailliblement, car seul il connaît toutes les causes, toutes les lois, les effets des unes et des autres et leurs rencontres, puisqu'il les a faites. Sa prescience est encore une déduction, mais non notre déduction paresseuse, qui se traîne d'un principe à une conséquence ; il voit éternellement tous les effets dans leur principe : les phénomènes de la nature dans l'ordre nécessaire de la nature, les actes de l'âme libre dans l'ordre de la liberté.

CHAPITRE XIII.

DE LA PROVIDENCE ET DE LA LIBERTÉ HUMAINE.

On ne doit sacrifier ni Dieu à l'homme, ni l'homme à Dieu : nous possédons deux vérités incontestables; notre devoir est de les faire accorder. Que nous n'y parvenions pas, cela se conçoit, notre intelligence est faible, et dans des matières si vastes, il est permis à l'observateur de ne pas tout embrasser d'un regard; mais quel que soit le succès de nos efforts, nous ne devons pas croire que le problème est insoluble parce que nous ne l'aurons pas résolu, ni que le problème est résolu

parce que nous aurons retranché un des termes qui entrent dans son expression. Il faut tout conserver, tout accorder, ou du moins croire que toutes les vérités s'accordent, non pas peut-être dans notre intelligence bornée, mais dans la raison souveraine où elles reposent et d'où elles émanent. Sacrifiera-t-on la Providence divine? Comment croire à un Dieu insouciant? Sacrifiera-t-on la liberté humaine? On l'a fait plus d'une fois, soit que Dieu l'entoure d'influences invincibles, soit qu'il aille directement à elle, et la ploie sous sa volonté.

Ce n'est pas une médiocre résolution que de retrancher à un être un pouvoir tout entier, et à l'homme un pouvoir tel que le libre arbitre. On croit seulement le modifier par là, et on ne voit entre le premier état et le second que la différence de la santé à la maladie : on se trompe ; l'homme n'est pas malade, il est mort; il n'est pas blessé, il n'y a plus d'homme ; c'est une autre création.

Pourquoi pas ? Est-il donné à la seule géologie, en fouillant l'intérieur du globe, de reconnaître les créations diverses qui s'y sont succédé? En scrutant aussi les profondeurs de l'âme, on reconnaît la trace d'une création antérieure à celle-ci, d'une autre humanité, qui, après avoir possédé quelque temps cette terre, a été détruite, et nous a cédé la place. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi? pourquoi l'esprit n'aurait-il pas ses âges comme la matière? Ces deux découvertes parallèles vont

bien ensemble, se prêtent leur lumière et leur appui. Cela n'est pas ; le renouvellement des formes sur notre globe convient, il est vrai, à la perfection divine : les divers êtres qui l'ont peuplé tour à tour, sont venus en leur temps, lorsque cette demeure était disposée pour les recevoir, et se sont retirés avec les circonstances qui les avaient amenés ; il n'y a dans leur existence ou leur mort aucune contradiction ; en outre, la puissance vitale, animant des formes de plus en plus parfaites, se préparait à produire l'homme ; mais y a-t-il rien de semblable dans ces autres créations du monde de l'esprit ? D'où vient que l'humanité libre a disparu ? Elle était créée pour seconder un dessein de Dieu, mais elle a manqué à sa mission ; Dieu s'est repenti, il a vu que la liberté était indomptable et qu'elle déconcerterait ses plans, fermerait les voies à sa providence, et il a brisé un instrument indocile. Cette conduite est-elle digne de la sagesse souveraine ? lui convient-il de faire des essais malheureux ? Et puis, quelle est cette nouvelle race plus soumise ? N'est-elle pas évidemment inférieure à la première, par conséquent l'univers incomplet, et la création découronnée ?

On pourra insister : Dieu ne dispose-t-il pas de ses dons, et n'est-il pas libre de retirer ses faveurs ? Pour répondre à cette question, il ne suffit pas de considérer sa puissance, il faut aussi tenir compte de sa sagesse. Cette sagesse se retrouve partout, dans la distribution des destinées diverses que

possèdent les créatures, et dans l'ensemble des qualités qui constituent chacune d'elles. Or, s'il existe des lois qui dirigent ses opérations, ces lois créent pour lui une convenance morale, et pour les êtres, par contre-coup, des droits à l'égard de la sagesse suprême. Le tout est de bien entendre ces droits. Dieu ne doit pas traiter également tous les êtres : ne lui demandons pas pourquoi la pierre est privée de la vie que possède la plante, pourquoi la plante n'a pas l'instinct de l'animal, pourquoi l'animal est déshérité de cette raison supérieure qui nous distingue; et si, par hypothèse, il y a encore des êtres entre l'homme et Dieu, pourquoi il a inégalement réparti ses dons, avare pour nous, prodigue pour ces êtres privilégiés. Eh ! qu'importe à la brute cette vaste intelligence que, dans la sphère étroite de ses sensations, elle ne peut soupçonner? Qu'importe ma liberté à cet être dont la vie presque entière est absorbée par les repas et le sommeil? Que m'importe à moi-même, qui suis fait pour trouver le bonheur dans la vertu, une félicité que je ne saurais comprendre? Je connais les combats intérieurs, le remords, mais je connais aussi les joies de l'âme; ma liberté a ses faiblesses, mais elle a aussi sa grandeur. Dieu ne doit pas à tous les êtres la même destinée; il nous a appelés à des fonctions diverses : dans cette série immense de créatures, il a mis les unes plus haut, les autres plus bas, où donc est l'injustice, et quels droits apportons-nous du néant? Pour assigner à

chacun des êtres sa place, avait-il autre chose à considérer que son dessein même et la beauté du monde ? Mais une fois qu'il a achevé la répartition des destinées, libre dans le sens divin de ce mot, c'est-à-dire sous les conditions de sa nature, sous la réserve de ses autres attributs, il est, si l'on peut s'exprimer ainsi, lié par sa perfection : ses créatures qui viennent de recevoir l'existence, ont reçu avec elle certains droits, et ces droits ne peuvent faire ombrage à sa puissance, puisqu'ils n'ont de fondement que dans sa sagesse, qui est lui encore. Ainsi il ne serait pas parfait, il se serait manqué à lui-même, s'il eût mis quelque part une certaine destinée sans les facultés pour l'accomplir, une fin sans les moyens, s'il eût imposé une œuvre sans donner l'instrument. Il devait à la plante la séve qui la fait vivre, à l'animal l'instinct et le mouvement qui le porte vers sa nourriture, à l'homme perfectible, créé pour être l'artisan de sa destinée, fait pour la science et la vertu, la puissance d'atteindre le vrai et d'accomplir le bien, la liberté.

Et il ne sert de rien de dire, dans le cas particulier : Dieu est maître, et il veut que je sois libre, car il veut les choses avec leurs conditions, la liberté avec les conditions de la liberté. Car, si, en me décidant, je n'ai pas la pleine et réelle conscience que je pourrais me décider autrement, si j'agis par d'autres raisons que les miennes, ou sans raisons, si Dieu ploie et redresse ma volonté

comme il lui plaît, comme on ploie et redresse un arbre ou un ressort, s'il fait mon action, ce n'est pas moi qui la fais.

Lorsque pour la première fois la grande contradiction entre la Providence et la liberté a paru, il était naturel de la résoudre en supprimant un des termes; les premiers politiques n'ont pas, dans la querelle de la liberté et de l'autorité, procédé autrement. Pour faire notre volonté, ont-ils dit, faisons qu'elle soit seule, et ils ont anéanti la liberté. Et ceux des historiens qui essayèrent d'abord d'expliquer la marche de l'humanité, ne voyant du libre arbitre que son indocilité, n'étant touchés que de ses écarts, la courbèrent sous les brusques décrets d'en haut. Mais avec le temps l'expérience est venue : la politique intelligente, celle qui veut réussir pour longtemps, renonce à la routine du despotisme brutal, et, loin de gouverner malgré la liberté, gouverne avec la liberté; elle coordonne les intérêts divergents, les opinions contraires, fait concourir toutes les forces vives, comme on dit, à ses fins : celles qui favorisent le plan arrêté, elle les appelle; celles qui le contrarient, elle les reçoit; nécessaires les unes aux autres, ces forces se contre-pèsent : les unes tendent à précipiter, les autres à arrêter la marche, aucune ne réussit pour son compte, et toutes contribuent à imprimer à l'ensemble un mouvement lent et continu. Ainsi encore, à mesure que l'humanité a pris connaissance de son passé et que

s'est développé le sentiment historique, on s'est aperçu que le genre humain avait porté dans son sein des éléments vivant dans un continuel combat, et que l'ordre était sorti de ces combats mêmes.

Il n'est donc plus permis d'attribuer à Dieu une conduite qui mettrait sa politique au-dessous de notre politique, et que l'histoire dément; il n'est plus permis, pour assurer la Providence, de nier la liberté.

Il reste à savoir comment, en faisant ce que nous voulons, nous faisons aussi ce que Dieu veut, comment par notre liberté nous réalisons le dessein de la Providence; par quel secret ce pouvoir indépendant, qui paraît ne suivre que ses propres inspirations, et devoir déconcerter tous les plans arrêtés par un autre être, devient un instrument docile entre les mains de Dieu, et, tout en gardant sa spontanéité, en demeurant affranchi de toute contrainte, sert cependant des projets déterminés et invariables? C'est ici qu'éclate la sagesse de Dieu. La difficulté est digne de lui : établir l'ordre dans le monde physique, diriger où il veut la course d'astres inertes est une chose aisée; mais conduire au but fixé un pouvoir libre et capricieux, se servir d'instruments qui cèdent ou résistent selon leurs dispositions présentes, et réaliser son projet à l'aide de cette soumission et de cette résistance alternatives, voilà ce qui est admirable et vraiment divin.

Nous demandons comment Dieu nous conduit? Ne sentons-nous pas que ce n'est pas nous qui faisons notre part en ce monde? Si, d'un côté, notre constitution et le milieu où nous sommes placés permettent de prévoir le rôle que nous jouerons ici-bas, si de l'autre il est au pouvoir de Dieu de nous donner cette constitution et de nous placer dans tel milieu qu'il lui plaît, tout en maintenant notre liberté, il nous mène. Et n'y a-t-il pas, en effet, une sorte d'élection? Les uns meurent avant d'avoir acquis la conscience d'eux-mêmes; d'autres commencent l'épreuve, mais cette épreuve commencée ne se prolonge pas pour tous également. Prenons que sa durée soit uniforme, concevons deux hommes qui aient vécu le même espace de temps, ont-ils été pareillement éprouvés? L'épreuve, c'est la lutte; et il en est de plus ou moins rudes, il est des victoires plus ou moins difficiles à gagner. Quelle que soit la cause de la différence des natures que les hommes apportent au monde, qu'elle réside dans la constitution de l'âme, ou dans la conformation du corps, ou dans les deux à la fois, cette différence est incontestable. Notre intelligence possède originellement certaines aptitudes et à certains degrés : la raison, la mémoire, le sens du beau, éminents chez des individus, sont ailleurs comme endormis; puis entre ces deux termes extrêmes, il y a toutes les nuances de la médiocrité. A leur tour, ces facultés : raison, mé-

moire, sens du beau, s'ébranchent et se diversifient; nous ne naissons pas artistes, mais peintres, ou sculpteurs, ou poëtes, ou musiciens, etc.; de même nous ne naissons pas savants, mais naturalistes, mathématiciens ou philosophes, etc. Il en est de la sensibilité comme de l'intelligence : étudiez les passions, vous les verrez différemment réparties entre les hommes et différemment mesurées. Avant que nous ayons subi aucune influence, ou même sous des influences qui tendraient à nous donner une direction contraire, la nature parle en nous, notre caractère se révèle par des mouvements énergiques. Chaque individu a son tempérament physique et moral. Si nous devons développer notre esprit, nous n'avons donc pas tous le même travail à faire; si nous devons réprimer nos passions, nous n'avons donc pas tous les mêmes ennemis à combattre, et le triomphe est inégalement disputé. Que sera-ce, lorsque l'éducation aura laissé son empreinte sur nos âmes, cette éducation que nous recevons de nos parents et de nos maîtres, cette autre éducation qui se continue toute la vie, ces leçons que nous donnent la société qui nous entoure, et les événements auxquels nous sommes mêlés ou dont nous sommes les témoins! Enfin, pourra-t-on passer sous silence l'action lente et insensible, mais soutenue et efficace du régime et du climat? Sous ces impressions, qu'on le veuille ou qu'on résiste, notre esprit et notre

caractère se modifient inévitablement : des principes et des passions disparaissent, d'autres passions et d'autres principes naissent et se développent; et ainsi, par un travail caché, mais réel, de jour en jour, d'heure en heure, nous nous renouvelons. Vienne maintenant le libre arbitre, toujours le même, il ne trouve plus le même homme, et pour établir son empire, il lui faut d'autres moyens et d'autres efforts. Qu'en outre on se représente l'infinie diversité des circonstances où la fortune nous place, des plaisirs et des douleurs qu'elle nous mesure, et on se fera une idée de l'infinie diversité des épreuves réservées aux différents membres de cette même famille, qui est l'humanité.

C'est là un fait évident et qui nous touche d'assez près pour éveiller notre attention. Saint Augustin, saint Paul, avant lui, l'ont observé et en ont cherché la cause. Que pouvaient-ils répondre, sinon que, pour nous placer dans une condition ou une autre, Dieu n'a pris conseil que de lui-même; qu'il ne saurait faire acception des personnes, alors que nous n'existons pas encore, et que nous sommes tous égaux dans le néant ? Ils sont allés plus loin : enfermés dans la tradition, qui seule enseigne à l'homme le péché originel, et seule circonscrit l'épreuve dans les limites de cette existence terrestre, ils ont eu à montrer que, malgré l'inégalité des épreuves, l'équité de Dieu est maintenue, et qu'il a le droit de rétribuer pareillement des tra-

aux divers ou de rétribuer diversement de pareils ravaux. A ne consulter que la lumière naturelle, n est forcé d'être plus réservé; elle nous enseigne eulement que nous devons subir l'épreuve, et que épreuve n'est pas la même pour tous; elle ne ous dit rien de la faute primitive, qui donne à épreuve le caractère d'un supplice; elle ne nous pprend pas non plus qu'au bout de notre exis- nce terrestre, la carrière est fermée et l'épreuve sa fin. Le problème, aux yeux de la seule raison, 'est donc pas si déterminé; l'esprit a plus de lati- ide. Les uns s'abstiendront prudemment : redou- nt de se perdre dans des questions si vastes et obscures, ils se réfugieront dans la perfection e Dieu, n'osant ni disculper ni expliquer sa jus- ce, et au sortir de ce monde, se remettront avec onfiance entre ses mains. D'autres sont plus rdis, peut-être plus téméraires. Ils veulent jus- fier Dieu, mais ils ne regardent pas la distribu- on des rôles ici-bas comme définitive; ce que uelques-uns prennent pour la vie tout entière est, à leurs yeux, qu'un épisode d'une plus ngue action qui, commencée dans un certain mps et un certain lieu, se continue à d'autres oments de la durée infinie et sur d'autres points l'immensité. Selon eux, la mort est un inci- nt, non un dénoûment; il n'a pas été donné corps, substance grossière et périssable, d'en- aîner dans sa chute sa compagne immortelle, abattre pour jamais l'essor sublime de l'âme, de

condamner au repos une puissance essentiellement active ; il n'a pas été donné à la mort la vertu singulière de suspendre à son début notre pénible pèlerinage vers Dieu, de nous transporter subitement, en franchissant tous les intermédiaires, jusqu'en la présence de cet être infini, d'ouvrir, en face de ce soleil des esprits, nos yeux qui n'ont pu encore s'exercer à en supporter l'éclat, et n'ont pas saisi et reconnu dans le monde créé ses rayons et son image. C'est l'idée qui a frappé Pythagore, Platon et tant d'autres philosophes, et leur a fait admettre la doctrine de l'épreuve, continuée à travers une série d'existences, doctrine fondamentale, indépendante des accessoires dont l'a enrichie leur imagination.

Selon ces philosophes, nous travaillons sans doute, mais sur un fonds qui nous est donné; et ce fonds, qui est tel pour moi, n'est plus le même pour mes voisins : ici du sable, là de l'argile; d'un autre côté, les mains qui remuent l'instrument ne sont pas toutes aussi fortes : ceux-ci, heureusement doués de la nature et préparés par un bon régime, le soulèvent aisément ; ceux-là, de constitution faible, allanguis par un régime énervant, le soulèvent à grand'peine, et le laissent retomber aussitôt; enfin, les uns n'ont qu'un instant, les autres ont la journée entière pour avancer leur tâche. De toutes parts s'élèvent des accusations, chacun se plaint d'être traité moins favorablement que ses compagnons, et taxe d'injustice le maître

mmun. Ne pourrait-il pas leur répondre : Où est moi l'injustice? Je juge chacun selon ses œu- es; et je n'estime pas les œuvres par la grandeur résultat, mais par la bonne volonté qui les pro- uit. Je mets au même rang l'enfant qui a déplacé caillou et l'homme mûr qui a déplacé un bloc, r ils ont fait pareil effort. Quant à vous qui us plaignez que le temps vous fait défaut, savez- us ce que je vous réserve? Ma conduite anté- eure n'est-elle pas là pour garantir ma conduite ture? Laquelle de mes œuvres avez-vous vue qui it incomplète et manque par quelque endroit? usés par les apparences, vous croyez que le ur finit quand le soleil se couche; oui, il finit ur vous, mais il se lève ailleurs; la lumière t interceptée quelquefois, elle ne s'éteint ja- ais.

Ainsi va l'homme, sous la direction de Dieu. mment va le monde? La tendance des historiens de tout rapporter à un fait, religieux, s'ils sont igieux, politique, s'ils sont politiques, auquel reste concourt; et, dans cette idée, ils nous ontrent comment tout converge vers ce fait uni- e. L'histoire, ainsi composée, possède une par- te unité; tout se lie, tout se coordonne, et le n de la Providence paraît d'une merveilleuse nplicité. Cette idée est-elle fausse? Je ne le crois s. Puisqu'un certain fait s'est produit, il a ses ines dans le passé; et s'il est vrai que tous les nements soient liés, que leurs contre-coups se

fassent ressentir à de grandes distances, on peu montrer avec raison que cet événement particulier sur lequel on a les yeux, a été préparé de longu main, que le monde entier a été en travail pou le produire.

Cet événement est donc un terme réel où aboutissent les efforts de la nature et de l'humanité mais la question est de savoir s'il en est le term unique. Or l'expérience a été vingt fois répétée Un historien, préoccupé d'un événement, y voit-i le but vers lequel ont tendu tous les événement antérieurs, d'autres historiens, à leur tour, rangent ce fait dans une suite plus vaste, et n'y voien qu'un moment d'un fait plus général, qui quelquefois le dévore. Nous disons : la Providence va jusqu'ici; elle nous laisse dire et passe au delà. Tous les événements ne sont que des intermédiaires, et tendent vers un but définitif, ignor peut-être, mais, sans contredit, plus éloigné et plu grand que chacun d'eux.

Ce n'est pas tout : à un moment donné, considérez les événements qui s'accomplissent, pui prenez-les successivement, et faites pour chacun d'eux le même travail, recherchez les causes qu l'ont produit : il vous faudra autant de fois développer l'ensemble des événements écoulés. Il n'y a donc pas une seule série de faits, mais une infinité; au lieu que le développement des causes e des effets s'opère suivant une ligne droite unique, il s'opère dans tous les sens; les événements n

rment pas une chaîne, mais une trame, et c'est
ns cette trame que le grand artiste insère le
ssin mystérieux de la création. On peut donc
core appliquer à l'univers des faits le mot que
us avons déjà appliqué à l'univers des créatures:
Le centre est partout, la circonférence nulle
rt »; ou plutôt il y a un seul centre, auquel tout
toutes parts aboutit, l'idée divine, ici-bas en
avail, le bien.

Demandez-vous comment il se fait que de tous
s événements le bien sorte plutôt que le mal?
ibnitz répond que Dieu, avant de créer, se re-
ésentant l'infinie variété des combinaisons des
ts, a choisi la meilleure; le premier fait étant
nné, le reste suit, par principes et conséquen-
s, comme dans une géométrie. Il n'est pas
mmode de disputer contre Leibnitz, et on ne
nommerait pas, si on pouvait le taire; mais
aiment cette réponse ne suffit point. Nous ne
pprenons pas à ce grand homme : il n'en est
s des faits comme de cailloux qu'on assemble
ns l'ordre qu'on veut; des faits dérivent de
s générales; ils se tiennent par là; un seul
nne les autres, et avec eux la loi qui les pro-
it tous. Dans cette théorie, on n'explique ni la
ture, ni la liberté, ni la nature, dont on passe
lois sous silence, ni la liberté, que le torrent
porte.

Au commencement de cet Essai, en parlant de
Providence, visible dans l'ordre moral, nous

avons indiqué la solution du problème qui nous occupe ici ; nous avons observé comment le libre arbitre, sans rien perdre, introduit peu à peu dans ce monde une plus grande part d'intelligence et de justice, comment l'amour naturel de la vérité et du bien dans l'âme, et dans la vérité et le bien leur fécondité inépuisable agissant incessamment, à la fin l'erreur et le mal sont détruits. N'est-ce pas là, en effet, ce qui se passe? En outre, ne voit-on pas paraître manifestement dans l'histoire la grande loi de l'action et de la réaction, qui modère les sociétés humaines comme la gravitation céleste modère les sociétés des astres. L'action est libre, et suit sa fougue ; mais, dès qu'elle passe la mesure, la réaction l'arrête, pour être arrêtée à son tour, si elle n'est pas plus sage. Ainsi va l'humanité, entre deux excès, éternellement rejetée de l'un à l'autre, sans pouvoir jamais ni se reposer, ni franchir la borne, toujours passant le centre par son impétuosité, et toujours contrainte d'y revenir par une force indomptable, par la nature des choses, qui se rit des violents. C'est cette loi souveraine qui défend l'âme humaine contre les entreprises des hommes, veille sur les forces morales, pour empêcher qu'aucune ne périsse, et les sauve de leurs ennemis et d'elles-mêmes. Puis, comment ne pas comprendre que ces grands corps des nations sont, comme les corps des individus, soumis à un ordre : que les éléments semblables de corps di-

rs se rapprochent, et que les éléments divers un même corps se séparent, en dépit des tra-ux des grands politiques et des grands capitai-s? C'est cette force qui dissout les monarchies iverselles de Cyrus, d'Alexandre, des Romains, Charlemagne, et, au contraire, dans le chaos moyen âge, organise les nations modernes i subsistent aujourd'hui. Enfin, ce n'est pas e idée nouvelle que l'humanité se développe à façon des individus, à travers différents âges, levant peu à peu, et s'émancipant d'autant; nme aussi qu'une nation se développe selon i génie ou sa condition, qui entraînent ou pa-ysent les efforts particuliers. Ainsi nos actes us appartiennent, les conséquences de ces ac-ne nous appartiennent pas. Aussitôt produits, tombent sous des lois nouvelles, ils se mêlent l'autres événements, et concourent à former tout, auquel nous n'avions pas songé, que it-être nous ne connaîtrons jamais. Je ne fais ce que je veux : mes vertus sont, il est vrai, s vertus, et mes crimes mes crimes; mais, une mis au jour, ils m'échappent et emportent r caractère par le monde, ils suivent leur des-ée aussi fatalement que la pierre tombe et que nuage vole; c'est là le destin. Il fait, avec les lences monarchiques la liberté de Rome, avec violences révolutionnaires la perte de cette erté. Aveugles que nous sommes, nous pensons vailler pour notre compte, et nous travaillons

pour le compte de Dieu. Nous ne pouvons rie contre l'ordre éternel qui nous enveloppe, rie que nous rendre coupables et ridicules en es sayant de le combattre. Tentons-nous de la retar der, la grande machine nous emporte à son flanc tentons-nous de lui barrer le passage, elle nou broie comme la pierre, dont elle fait la poussièr et la boue des chemins. Nous ramons et Die gouverne. Le monde est comme un immens labyrinthe, construit par une habileté souveraine Jeté là, vous êtes libre d'avancer, de reculer, d prendre à droite ou à gauche, où vous voulez mais sachez bien que toutes ces allées conduisen à un même point; vous avez beau faire, vou y viendrez. L'artisan est libre de fondre ou no le bronze, et de le jeter ou non dans le moule mais, qu'il le veuille ou non, le bronze, une foi fondu et jeté dans le moule, en prendra la forme cela est certain. Ainsi, la création a la forme excel lente, la beauté : ouvriers ignorants, nous y in troduisons la matière variée de nos actions, les figurant et composant à notre idée ; mais en y tombant, elles se métamorphosent, et, après le premier chaos, elles prennent pour l'éternité la forme du moule mystérieux.

D'ici, nous pouvons combattre une double er reur, de ceux qui livrent le monde au hasard ou à la logique.

Quelques-uns, en effet, ne saisissent dans l'his

re aucun plan et ne sont frappés que de la arrerie des événements : tandis que d'énor-s préparatifs avortent, les plus petites causes ènent les plus grands effets; et ainsi, de choc choc, le monde va on ne sait où, à l'ébahisse-nt des philosophes et à l'amusement des gens sprit.

Qu'est-ce donc que le hasard dont on parle t? Je lance une pierre dans une fronde, ce st pas par hasard : je l'ai voulu; cette pierre e, et, sa vitesse expirée, tombe dans l'eau ou un brin d'herbe, ce n'est pas par hasard : les s physiques le veulent. Cette pierre va frapper elqu'un, c'est un hasard cette fois, et, si celui 'elle tue est un puissant personnage, le hasard aît bien plus grand encore. Je ne voulais pas tuer, il ne venait pas au devant du coup; et si événement cause une révolution, j'en suis iocent. Le hasard est ce que nous faisons sans vouloir, la rencontre imprévue qui traverse s desseins et d'où sortent des événements spérés. Or la vie en est pleine. Ainsi ce n'est , il faut l'avouer, notre sagesse qui conduit le nde, mais la fortune. On demandait à un di-mate : « Comment cela finira-t-il. » Il répon- : « Par hasard; » et c'était bien répondre. ons donc plus modestes, et reconnaissons-le énument, nous ne sommes pas maîtres des ses, elles vont sans nous; le hasard donne sue à toutes nos entreprises : il tourne à mal

notre prudence, couronne notre témérité : nou ne sommes jamais certains ni d'être sages, n d'être fous; nous composons notre personnage grave ou léger, mais la fantaisie du sort invent la pièce où il se joue; et rien n'est sûr de soi même que la vertu.

Telle est la fortune à notre égard, mais, à l'égard de Dieu, tout change. Il a fait la nature e l'âme, les lois de l'une et de l'autre, il a vu dan ces lois les faits qu'elles produisent, et leurs ren contres, et ce qui suit. Où serait pour lui l'im prévu? Voulez-vous dire que ces rencontres pré vues dérangent ses desseins? Mais il les a comptée d'avance et les emploie, il gouverne avec elles par elles; elles tombent sous les mêmes lois qu saisissent nos actes délibérés; et ainsi qu'on l'a dit ingénieusement : pour lui tout est moyen même l'obstacle.

Non, il n'y a pas de hasard; il faut bannir c mot de la langue, ou plutôt il faut l'y garder en témoignage de notre impuissance. Le hasard n'es pas : c'est l'ignorance de la sagesse de Dieu, c'es l'ombre qui se fait sur le monde, quand la Pro vidence se cache.

Voici l'autre erreur. Au lieu d'expliquer la lo gique par le hasard, on explique le hasard par l logique; ceux-là étaient toujours surpris, ceux-c ne le sont jamais. Avec eux l'histoire est un géométrie, les faits des théorèmes, le second es une conséquence nécessaire du premier, et en

gendre nécessairement le troisième. Ils disent : pour arriver à ce but, il fallait que Dieu passât par ici et par là; voyez : il y a passé. Ils vous conduisent par la main à travers les temps, ils font les honneurs de la Providence.

Les historiens de cette école protestent, mais on a appelé leur système un fatalisme historique. Et justement. Car, si la Providence va ainsi en ligne droite, on ne sait plus ce que devient la liberté : les événements poussent les hommes sur cette ligne comme ferait un poids ou un ressort. Puis on ne se résoudra jamais à croire que si la vertu avait été moins maladroite, le vice moins habile, si la liberté, qui a fait tant de fautes, en eût fait moins, tout eût été plus mal. Enfin la Providence semble gênée. Quoi! si par aventure un de ces mille petits accidents dont un grand fait se compose, eût tourné un peu autrement, la Providence était déroutée! Quand on a de telles idées, on devrait, lorsqu'on sort de sa maison, méditer si on sortira par le pied droit ou par le pied gauche, de peur de déranger l'ordre du monde.

Qu'on se rassure, quoi qu'il arrive, la Providence trouvera toujours son chemin : elle va à même fin par toutes voies; tout lui est bon, la grande route toute droite, et le sentier et ses détours. Ce qui ne nous dispense pas de notre devoir, mais donne seulement un grand courage et une grande espérance à la bonne volonté, cer-

taine qu'elle travaille avec Dieu, et que malgré les vents et les soleils contraires, un jour elle fleurira.

CHAPITRE XIV.

DU MAL.

Il ne suffit pas d'établir que Dieu est parfait, il faut encore défendre sa perfection contre des objections graves qui semblent la démentir : l'expérience en effet ne contrarie-t-elle pas la raison sur ce point, et le mal, qui est visiblement enfermé dans ce monde, ne prouve-t-il pas contre le Créateur? D'abord, si Dieu est souverainement sage, pourquoi laisse-t-il subsister d'évidents désordres ici-bas? Comme on voit dans le monde des productions complètes, on y voit aussi des avortements, des êtres qui n'ont pas reçu tout ce qu'il fallait pour exister, des difformités qui semblent trahir l'action d'une force aveugle, qui ne sait ce qu'elle fait; puis des bouleversements où la nature, en lutte contre elle-même, détruit d'une main ce qu'elle produit de l'autre; sans compter l'imperfection universelle des corps et des esprits les mieux faits, les uns qui meurent, les autres qui manquent leur fin, la vérité. Si Dieu est souverainement bon, pourquoi la douleur? Si Dieu est souverainement juste, pourquoi permet-il que

l'injustice, que le crime déparent son œuvre? Un monde où la loi morale serait partout et toujours accomplie, ne serait-il pas plus beau?

Or, ce n'est point notre monde. Qui n'a été partagé entre la passion et le devoir? qui n'a été le théâtre de ces longs et fréquents combats où le désir cherche à entraîner la raison, et la raison, à son tour, cherche à dominer le désir? Quel que soit le résultat, qu'on doive se prononcer ou non pour le bon parti, n'est-ce pas déjà une imperfection que d'avoir hésité? Un être parfait porterait-il la division en lui-même? Serait-il partagé entre deux puissances ennemies? Ne vit-il pas dans une paix inaltérable, suivant spontanément, et sans balancer jamais, l'autorité de la raison? Ces révoltes de la passion contre une domination légitime sont donc des témoignages de notre faiblesse et trahissent le vice de notre nature. Mais ce n'est pas tout: plus d'une fois, dans cette lutte, la raison est vaincue, le désordre l'emporte; ce qui était fait pour obéir commande, et ce qui était fait pour commander obéit. C'est ici que notre imperfection éclate. Au moment même où nous violons la loi morale, son éternité resplendit et fait paraître pleinement la pauvreté de cette puissance humaine si chancelante et si fragile. Quelquefois, il est vrai, lorsque les désirs du corps se taisent, lorsque ce sont des instincts de l'être immatériel qui disputent entre eux, il est possible de se faire illusion. c'est l'esprit qui combat l'esprit; mais est-il pos-

sible de nous tromper nous-mêmes, et d'ennoblir cette lutte, lorsqu'elle existe entre l'esprit et le corps, entre un principe évidemment supérieur par sa nature et par sa destinée, et un principe grossier, aveugle et périssable? Combien de fois n'avons-nous pas senti que la vigueur de l'âme est amoindrie, est paralysée par cette substance voisine! Combien de fois n'avons-nous pas senti cette chaîne, lorsque nous voulions nous élever au-dessus de ce monde, nous fixer à la terre! Être inerte, le corps s'attaque à une énergie indépendante, illimitée, il tente de la soumettre, et la soumet en effet; être d'un jour, qui a naguère commencé et va bientôt se dissoudre, il aspire à subjuguer un être qui a commencé, il est vrai, mais pour ne plus finir, et qui est destiné à conquérir, par sa vertu, une place dans la cité de Dieu. Cette prétention n'est-elle pas monstrueuse, et le succès n'est-il pas un renversement complet de la nature des choses? Que sommes-nous donc, nous qui laissons s'opérer en nous-mêmes de si étranges bouleversements, et qui ne savons pas défendre notre personnalité contre les envahissements de la matière; que sommes-nous, dis-je, sinon des êtres pleins de trouble et de misère? Il ne faut donc pas seulement vanter la liberté, nous glorifier de son omnipotence, il faut la voir à l'œuvre pour bien la juger; or, tous, nous l'avons éprouvée à l'action; et, si courte qu'ait été l'expérience, si rares qu'aient été les luttes, qui peut se vanter d'en être

sorti sans blessure? On le voit, c'est un fait de tous les jours, de toutes les heures, qui se passe dans tous les individus, un fait qu'il n'est pas besoin de science et de méditation pour découvrir, mais qui frappe nos yeux, qui nous force même à les ouvrir lorsque nous tentons d'en fuir le spectacle; le sentiment de notre faiblesse est donc aussi incontestable que notre existence, et date de notre premier effort. Et nous ne pouvons invoquer ici la triste excuse de l'ignorance; nous faisons le mal en pleine conscience : tantôt nous nous décidons hardiment pour le mal et exécutons avec constance notre décision; tantôt, frappés de la sainteté de la loi morale, nous nous déterminons à lui obéir, mais une fois que nous avons donné cette satisfaction à notre conscience et que nous nous sommes prouvé à nous-mêmes notre puissance sur nos mauvais désirs, la fatigue nous prend, les instincts vicieux harcèlent notre volonté, la fléchissent et la détournent. C'est l'un et l'autre fait, mais surtout cette langueur du libre arbitre qui a frappé tous les hommes qui réfléchissent, et que païens et chrétiens ont parfaitement vue et exprimée, chacun à leur manière ; Ovide :

Video meliora proboque,
Deteriora sequor.

« Je vois le bien, je l'approuve, et fais le mal ; »

et saint Paul : « Je ne fais pas le bien que je veux,

et je fais le mal que je hais. » Cette lutte entre le bien et le mal qui me déchire, déchire aussi le monde, et la fortune distribue étrangement ses faveurs.

Comment aussi compter tous les maux qui nous assiégent depuis notre naissance jusqu'à notre mort, qui est le dernier et, pour la plupart, le plus grand de tous? Notre corps est en proie aux maladies; dans la santé même il s'affaiblit et s'épuise par sa propre durée; tous les plaisirs qu'il ressent, il les achète au prix de la douleur, qui toujours les précède, souvent les accompagne ou les suit. Notre intelligence a aussi son mal : avide de connaître, inquiète et souffrante, tant qu'elle n'a pas trouvé son objet, elle le poursuit péniblement, et combien de fois elle le voit fuir devant elle! Enfin, les affections, qui semblent nous avoir été données pour charmer notre vie, la remplissent de trouble et de deuil. Mais ce n'est pas tout : ni les plaisirs du corps, ni les jouissances plus élevées de l'intelligence, ni les émotions des passions ne peuvent nous satisfaire, nous sommes comme dévoués à cet inexorable ennui qui, selon Bossuet, fait le fond de la vie humaine. Où donc reconnaître ici la bienveillance et la tendresse d'un père? N'est-ce pas plutôt une puissance ingénieuse à faire le mal, et qui nous a ouverts de tous côtés à la douleur?

Bien des réponses ont été faites à ces objections. Les uns ont divisé le gouvernement de l'univers,

ont reconnu deux dieux, l'un auteur du mal, l'autre du bien. Le bon principe a mis dans ce monde autant d'ordre qu'il lui a été permis; s'il eût agi tout seul, nul doute que toutes choses ici-bas ne fussent parfaitement réglées : il avait bonne volonté; mais, comme il partageait son éternité avec un principe mauvais, il a fallu qu'il partageât aussi avec lui sa puissance. Partout où il a mis le bien, cet autre principe a mis le mal : à côté de la lumière, les ténèbres; à côté du plaisir, la douleur; à côté de la vertu, le crime; il a tout corrompu, tout empoisonné. Ainsi, s'il y a du mal ici-bas, Dieu doit être absous, il a fait le bien qu'il a pu, le mal vient d'ailleurs. Cette solution, comme on le voit, est celle des manichéens, proposée au IIIe siècle par Manès, dans l'Orient; elle reconnaît l'existence du mal, mais Dieu n'en est pas l'auteur, au contraire, il en est l'ennemi.

Une autre explication a été présentée : le principe du mal, qui, tout à l'heure était intelligent et distinct de la matière, comme le principe du bien, se confond avec la matière elle-même. La matière, éternelle comme Dieu, mais possédant des attributs directement contraires, limitée, aveugle, désordonnée, est un jour façonnée par lui. Dieu veut réaliser l'idéal qu'il a conçu, et se réfléchir dans son œuvre, mais la matière lui résiste; il lutte contre elle, et cet univers, tel que nous le voyons, avec le bien et le mal qu'il renferme, provient de ce combat. Le mal n'est plus

dans cette théorie, dans ce dualisme d'un bon nombre de philosophes grecs, ce qu'il était dans la théorie précédente, quelque chose d'étranger, mis dans le monde par une substance indépendante, qui l'y place à dessein ; au contraire, il en est l'essence même, et c'est le bien qui est étranger. Au commencement, le désordre possédait l'univers, il en a été chassé peu à peu par une force rivale ; mais il n'a pas perdu tous ses droits, il n'a pas été complétement banni ; il a abandonné une partie de son royaume, mais il en est une autre qu'il s'est réservée, et de là, de cette retraite où Dieu l'a relégué, il fait des incursions dans le domaine de son vainqueur. Ici donc le mal est encore quelque chose qui existe réellement : c'est ce qui est demeuré dans l'univers de son état primitif, après que l'être parfait y a exercé son influence.

D'autres admettent également que le mal existe, et nient également que Dieu en soit l'auteur ; mais ils n'ont pas recours, pour l'expliquer, à un principe intelligent ou à un principe aveugle, tous les deux coéternels au principe du bien. Dans le monde, tel qu'il est sorti des mains de Dieu, il n'y avait ni mal moral, ni douleurs, ni difformités ; toutes choses étaient dans l'ordre : l'homme vivait en paix avec Dieu, avec lui-même et avec la nature ; c'était l'âge d'innocence, l'âge d'or. Veut-on voir la puissance et la sagesse divine à l'œuvre, c'est là qu'il faut se reporter, c'est dans

cet univers primitif que l'une et l'autre sont manifestes. On ne saurait trop au contraire détourner les yeux du monde où nous vivons : il n'est pas tout entier l'ouvrage de Dieu ; une autre puissance, la volonté humaine, a passé par là, pour le corrompre et le désorganiser ; tout le désordre qui se remarque ici-bas, c'est à elle qu'il faut le rapporter, c'est à elle que revient ce triste honneur. Mais ne sommes-nous pas retombés dans le manichéisme ? Non, cette puissance qui a défiguré la création, est, elle-même, créée, et jusque dans ses plus grands écarts, elle demeure dépendante de l'être suprême qui lui a donné sa force et peut la lui ravir. Mais, encore une fois, si cette puissance n'est qu'une cause secondaire, il faut, pour expliquer ses actes, remonter jusqu'à la cause première. Non, répondent les partisans de la théorie : l'homme, il est vrai, n'existe et n'est cause que par un décret divin, mais une fois qu'il existe, s'il produit des actes mauvais, ces actes procèdent réellement et uniquement de lui, sa volonté a une véritable initiative, il est cause dans toute l'étendue de ce mot; c'est donc lui seul qu'il faut accuser. Voilà pour le mal moral ; quant aux autres imperfections, elles sont la conséquence de celle-là, elles en sont le châtiment. Ce que la sagesse de Dieu lui défendait de faire, sa justice le lui commande ; et il agit toujours d'une manière digne de lui, soit qu'il fasse éclater sa bonté ou sa vengeance.

D'autres admettent en partie cette doctrine, mais ils se montrent plus difficiles. Tout en reconnaissant que la créature est, en réalité, seule cause du désordre qui gâte la bonté de ce monde, et que Dieu ne l'a pas fait, ils demandent pourquoi il l'a permis, et s'il ne valait pas mieux, s'il n'était pas plus convenable à sa perfection qu'il retranchât, dès l'abord, de son œuvre les éléments qui devaient plus tard la corrompre. Car enfin, disent-ils, lorsque Dieu forme l'univers, le mal n'y est pas à la vérité, mais le germe du mal s'y trouve, ce qui revient à peu près au même; on conçoit donc un univers meilleur, celui où le désordre ne serait ni développé, ni en germe. On a sauvé la puissance de Dieu, mais aux dépens de sa sagesse; la moitié seulement de la tâche est remplie, et le problème attend encore une solution. Voici celle qu'ils proposent : Dieu, en créant et en organisant le monde, l'a construit aussi excellent que possible : être souverainement parfait, il a voulu donner à son œuvre la perfection qui est en lui, mais il ne pouvait la lui donner entière sans en faire un autre Dieu, ce qui est impossible. Il n'en a donc donné qu'une certaine mesure; aussi tous ses ouvrages participent d'un double caractère, ils renferment à la fois la grandeur et la petitesse, la beauté et la laideur, grandeur et beauté qu'ils tiennent de Dieu, laideur et petitesse qu'ils tiennent du néant.

Dans cette théorie, on maintient à la fois la sa-

gesse et la puissance de Dieu : sa sagesse, car il n'a voulu produire que le bien ; sa puissance, car nul obstacle ne lui fait échec : il n'est limité que par la raison, et ne s'arrête que devant l'absurde ; il dispose de tout, sauf de la nature éternelle des choses, et de sa propre infinité, qui est telle qu'il ne saurait la donner sans la perdre.

Ainsi le mal portant ombrage à la perfection divine, le voilà qui s'efface pour lui rendre son éclat. Il n'est plus que le défaut naturel des êtres qui ont commencé; il ne consiste pas dans ce qu'ils ont, mais dans ce qu'ils n'ont pas.

Développez cette proposition hardiment et sans mesure, vous arrivez à une autre théorie qui est très-célèbre, celle de Spinosa. Le bien seul est positif, le mal n'est rien, il n'est que l'absence, la négation du bien. Si nous obéissions à la loi de notre nature, nous remonterions vers Dieu : l'intelligence négligerait les phénomènes et les lois générales pour arriver jusqu'à l'universel, jusqu'à la substance qui demeure toujours sans changements; le cœur retirerait son amour des objets qui passent pour l'attacher à Dieu, et ainsi nous agrandirions notre être dans tous les sens. Acquérir de l'être ou faire le bien sont donc deux expressions identiques. Et qu'est-ce que faire le mal? Ne pas acquérir tout l'être qu'on pourrait posséder. Ainsi le mal n'est qu'une privation, une halte dans notre marche vers l'infini. Le mal est au bien ce qu'est au plaisir et à la douleur l'in-

sensibilité, ce qu'est à la haine et à l'amour l'indifférence.

Telles sont, si je ne me trompe, toutes les solutions proposées au problème de l'origine du mal.

Chose remarquable ! y a-t-il une autre question où soit plus sensible ce mouvement de l'esprit humain, qui, d'abord obsédé par les réalités palpables, se forme peu à peu à l'abstraction et substitue aux choses ses propres pensées ?

Notre croyance en la bonté de Dieu est si générale et si ferme que nous ne pouvons nous résigner à lui attribuer le mal : d'abord la raison grossière des hommes invente un être vivant en qui le mal est incarné, elle personnifie le désordre comme elle a personnifié l'ordre, et se donne l'attachant spectacle d'une lutte de géants. Mais la théodicée s'épure, les idées d'infini et de perfection sont mieux connues, la réflexion apprend que l'infini ne saurait appartenir à plusieurs sans disparaître, et qu'il ne peut y avoir qu'un seul maître de l'univers. Le mal cesse alors d'être une personne, il devient une chose : il dépouille l'intelligence et la volonté, et n'est plus qu'une substance passive, qui n'oppose à Dieu que sa seule inertie. Ce n'est pas assez ; la réflexion marche toujours, cette lutte de Dieu contre une puissance, inférieure, il est vrai, mais qui ne cède pas entièrement, lui paraît incompatible avec la majesté souveraine; il faut donc que le mal s'atténue : il

perd sa substance, comme tout à l'heure sa substance a perdu l'intelligence, il se réduit à un simple accident. C'est trop encore; bientôt il ne paraîtra même plus un accident, mais une limite. N'a-t-il plus rien à perdre enfin? Il n'est qu'une limite, à vrai dire, mais essentielle, inévitable; il reprend à ce titre son importance première, et de nouveau s'élève en face de la Divinité. Comment donc faire? Pousser jusqu'au bout, avoir le courage de contredire les apparences, et de sacrifier un préjugé. Oui, le mal est une limite, mais purement factice; il n'y a, en réalité, rien de borné dans cet univers, qui est le développement infini de la substance unique : enclins à croire que les choses se terminent là où notre vue s'arrête, nous plaçons les barrières du monde à notre horizon. Mais tandis que je vois seulement jusque-là, un autre voit plus loin, l'horizon se déplace; ou plutôt il n'y a ni moi ni un autre, mais Dieu qui, par divers organes, embrasse le tout.

A laquelle de ces théories faut-il nous arrêter?

Le manichéisme est jugé depuis longtemps : il ne peut exister qu'un seul Dieu, un seul premier principe, car il ne peut exister qu'un seul être infini; s'il en existe deux, qui luttent ensemble et se limitent réciproquement, ils descendent au rang des êtres bornés, et il faut chercher au-dessus d'eux l'être infini.

La seconde solution est également vicieuse : la matière ne saurait être par soi et partager avec

Dieu l'éternité. Composée de parties finies, qui, par conséquent, ne peuvent donner qu'une collection et non un tout immense, dénuée du mouvement spontané, privée de la conscience, par conséquent inférieure en tout point à l'homme, cause raisonnable et libre qui la dompte et la transforme, elle ne saurait exister et subsister par sa propre vertu. Il ne nous est pas permis de faire un être infini dans un sens et, dans les autres, borné. Quiconque est infini dans le temps l'est dans le reste, ne tient son existence que de lui-même, ne relève que de soi, est indépendant; quiconque, au contraire, est dépendant, imparfait, a nécessairement commencé un jour. Aussi, l'esprit humain a abandonné cette conception fausse d'une matière éternelle et qui n'est pas Dieu ; et le principe ordonnateur du monde en est devenu le créateur. Sans doute, tous les philosophes qui ont attribué l'éternité à la matière ne l'ont pas conçue aussi grossièrement; tous n'ont pas donné ce nom à l'être solide et grossier que nous voyons et touchons. Platon et Aristote, loin de l'envisager ainsi, la regardaient comme complétement indéterminée, n'ayant par elle-même ni figure, ni couleur, etc., en un mot, aucune des qualités sous lesquelles nous nous représentons cette substance dont sont formés notre corps, la terre et le monde. Mais, si peu qu'elle existe, elle existe pourtant; elle n'a aucune détermination, il est vrai, mais elle est pourtant le sujet,

vide encore, des déterminations que plus tard elle pourra recevoir.

Sans insister davantage sur le manichéisme et le dualisme, disons quelques mots seulement sur la cinquième théorie, celle de Spinosa. Ne pouvant se résoudre à attribuer à Dieu nos crimes, il a préféré les nier, et s'est montré vraiment religieux. Cette erreur toute seule suffirait pour attester la haute idée que ce philosophe avait conçue de la perfection divine ; mais ce n'en est pas moins une erreur. Le mal n'est pas la négation du bien, pas plus que la douleur n'est la négation du plaisir, pas plus encore que la haine n'est la négation de l'amour ; il en est le contraire. Cette distinction, opérée spontanément par la raison individuelle, et se retrouvant dans le sens commun, se traduisant dans la conscience par la satisfaction intérieure et le remords, et dans la société par nos institutions pénales, est irrécusable ; et toute doctrine qui ne sera pas assez large pour la contenir est condamnée. Spinosa a donc supprimé le problème et ne l'a point résolu.

La troisième théorie, qui veut que le monde dans son état primitif, sortant des mains de Dieu, n'ait pas renfermé le mal, et qu'il n'y ait été introduit que par la volonté de l'homme, laisse encore à savoir pourquoi Dieu a permis qu'il en fût ainsi, et que son œuvre fût gâtée par une créature ; ainsi elle ne se suffit pas, et en appelle une autre, qui lui serve de fondement.

La quatrième théorie prétend répondre à cette question; examinons-la. Avouons-le d'abord : il est impossible à Dieu de donner à une créature sa propre perfection : par cela qu'elle vient du néant, toujours quelque chose en elle rappellera son origine, elle manquera par quelque côté, toutes ses qualités se termineront à un certain point qu'il ne leur sera pas permis de passer; mais en deçà, pourquoi s'arrête-t-elle à un point plutôt qu'à un autre; pourquoi telle nature et telle somme plutôt que telle somme et telle nature de défauts? C'est là la question.

CHAPITRE XV.

DU MAL. — 1° DU DÉSORDRE.

On reproche d'abord à la sagesse de Dieu les désordres de la nature. Nous ne nions pas le fait, mais nous demandons d'où il vient. Ces désordres, avortements, difformités, bouleversements, sont évidemment le résultat de la lutte des agents physiques, c'est la rencontre et le choc des diverses lois qui régissent le monde. Fallait-il donc, parce que ces lois devaient, à de longs intervalles, et sur des points très-rares, altérer ou détruire leurs effets réciproques, les supprimer ? Pour supprimer les monstres, supprimer les lois physiologiques, qui font les beaux corps des animaux

et des plantes ; pour supprimer les bouleversements, orages, inondations, incendies, supprimer le feu, l'air et l'eau, et toutes les forces qui s'agitent dans la création? Ce que Dieu, dans sa sagesse, se propose d'obtenir, ce n'est pas l'ordre absolu, mais le meilleur ordre que comportent les choses créées. Si donc les lois excellentes de l'univers entraînent quelque désordre partiel, on l'acceptera comme une suite inévitable du bien total, et on absoudra la Providence.

CHAPITRE XVI.

DU MAL. — 2° DU VICE.

On reproche encore à la Providence l'existence du vice qui, dit-on, déshonore la création ; examinons ce reproche :

Il y a un être, un seul, absolument libre, et d'une liberté qui fait toujours le bien, Dieu. Cette sainteté éternelle est une part de sa perfection, il ne peut donc la donner sans donner sa divinité même, ce qui est impossible. Si donc la liberté se rencontre dans une créature, elle y sera avec les conditions de la créature, c'est-à-dire faillible, capable du bien sans doute, mais aussi capable du mal, flottant entre les deux partis, et se portant tour à tour vers l'un ou l'autre, ins-

trument à double tranchant. Voulez-vous qu'elle ne puisse mal faire, elle ne pourra bien faire non plus : elle est telle qu'elle est ou elle n'est pas. C'est à vous de voir si vous aimez mieux la supprimer ou l'accepter ainsi.

Or, il est certain que la liberté, avec ses défauts, vaut mieux que l'esclavage. La plus vulgaire sagesse décide qu'un être libre est supérieur à un être inerte; nous nous sentons par là au-dessus des autres règnes de la nature, de la distance des personnes aux choses, et, parmi nous, nous estimons principalement les caractères fortement trempés, les hommes qui se sont créés eux-mêmes, pour ainsi dire, par leur énergie, ceux qui doivent tout ce qu'ils sont à leur courage, ceux qui ont lutté contre les forces ennemies qui tendaient à les asservir ou les abrutir, se sont émancipés de la domination de la nature et ont résisté à la fortune; enfin nous voulons trouver dans nos semblables cette personnalité, qui est le signe et le fruit de notre libre arbitre.

S'il en est ainsi, si le libre arbitre en lui-même est une belle chose, il suit de là que le libre arbitre honore le monde où il se trouve, et particulièrement l'être qui le possède; que nous devons louer la sagesse de Dieu, qui place cet ornement dans le monde, et sa bonté, qui nous a choisis parmi tant de créatures pour le porter. Et il ne nous l'a pas donné comme une arme de luxe, mais comme une arme de combat, pour combat-

tre le mal au dedans et au dehors de nous, dans une longue et rude épreuve.

Que l'homme se mette donc à son rang et remercie la Providence, qui le lui a donné si haut. La Nature est réglée dans ses mouvements par une force invincible, les astres accomplissent, sans pouvoir en dévier, le cours qui leur est tracé; des lois fatales font pousser la plante; l'instinct gouverne l'animal; l'homme seul est son maître, est le fils de ses œuvres : ignorant, il cherche et trouve la vérité, et crée en lui-même ce merveilleux instrument, l'esprit; placé entre le vice et la vertu, il choisit; s'il démérite, aussi il mérite; s'il s'égare, aussi il va droit; s'il tombe, c'est qu'il marche, et il marche vers la perfection. Or, après la perfection éternellement possédée, ce qu'il y a sans doute de plus beau, c'est la perfection librement acquise. Voilà ce que signifie dans l'homme la liberté. Il est vrai, il paraît plus grand quand il choisit le bien, mais alors même qu'il choisit le mal, il paraît grand encore, par ce libre choix que lui seul ici-bas peut faire; il est toujours le divin animal, et son Dieu plus noble que le Dieu des pierres, des plantes et des bêtes.

CHAPITRE XVII.

DU MAL. — 3° DE LA DOULEUR.

Une fois le vice expliqué, il reste encore à expliquer l'existence de la douleur, car c'est aussi là un défaut de notre condition. Comment, sous un Dieu bon, la douleur peut-elle exister? Cette objection est grave : le sentiment de nos propres souffrances ou la vue des souffrances de nos semblables la soulève à chaque instant, et, si nous voulons calmer nos agitations, il ne faut pas nous contenter aisément, mais demander à l'expérience et à la raison, sévèrement interrogées, la solution d'une aussi pressante difficulté.

La douleur n'est pas essentielle à l'être, elle n'appartient qu'aux créatures, et encore à quelques créatures seulement : à l'homme et aux animaux. Au-dessous d'eux c'est l'insensibilité de la pierre, au-dessus la béatitude de Dieu. Pourquoi ne sommes-nous ni dans l'une ni dans l'autre de ces conditions? Par quel déplorable privilége sommes-nous les seuls êtres misérables de l'univers?

Le même être, qui ne pèche point, ne souffre point non plus. Et cela doit être. Le bonheur est la nature contentée, la perfection sentie. Il n'y a donc qu'un seul être qui soit nécessairement et

souverainement heureux, celui qui est la perfection éternelle. Il ne peut pas plus donner sa béatitude que sa perfection. Toute créature manque, elle est donc sujette à jouir et souffrir, à jouir par la conscience de la perfection présente, à souffrir, par la conscience de la perfection absente. Tel est l'homme. Et, puisqu'il ne peut pas plus être sensible sans souffrir, qu'être libre sans faillir, il ne s'agit plus que de savoir s'il vaut mieux qu'il soit insensible ou exposé à la douleur.

Or, il est évident que la sensibilité est meilleure que l'apathie. Au-dessus de l'ordre mort nous mettons la vie, au-dessus de la vie le sentiment, comme au-dessus du sentiment la raison et la liberté. Oter de la création le sentiment, c'est l'appauvrir et la glacer. Nous nous regardons par là comme supérieurs à tous les êtres inanimés, et nous ne comparons pas les natures apathiques à ces âmes si riches et si délicates, ouvertes à tous les sentiments humains. Le sentiment est donc une perfection dans l'univers et dans les créatures qui le possèdent, et un argument en faveur de la Providence, qui a doté ainsi ces créatures et l'univers.

Il n'est pas seulement une beauté, il a une fonction essentielle, il est, dans les êtres qui se meuvent, le principe de leur mouvement.

Comme il apporte aux plantes la nourriture et le soleil, Dieu pouvait traiter ainsi toute la nature, travaillant pour des créatures immobiles. Il

ne l'a pas voulu; il lui a paru mieux de se retirer et de les émanciper, déposant en elles un principe suffisant d'action. C'est le désir, d'où naissent le plaisir et la douleur. Les animaux et l'homme sont chargés de travailler pour eux-mêmes. Chaque animal a sa nature qui, pour se conserver et se perfectionner, demande certains actes; comme elle a une fin, elle appelle ce qui l'y conduit, et fuit ce qui la traverse. Cette nature lui parle par le désir, et l'avertit encore par d'autres mouvements : satisfaite, elle jouit, mécontente, elle souffre.

Observons cet ordre dans l'homme. Il est fait pour se mouvoir et le sentiment le meut. Mon corps doit réparer ses forces par l'exercice et le sommeil : il a faim, il a soif, il a sommeil, il mange, boit et dort, pour ne plus souffrir. Ainsi, sa vigueur se répare; s'il ne désirait pas, s'il ne souffrait pas, s'il ne cherchait pas à se délivrer de cette souffrance, s'il n'était pas averti d'abord par le plaisir, puis ensuite par une nouvelle souffrance, le dégoût, s'il ne savait pas quand il faut agir et quand il faut cesser, il ne saurait ce qu'il doit faire et mourrait. En même temps périrait cette prodigieuse activité humaine qui se déploie contre la nature extérieure, et en triomphe, car l'industrie n'est que l'effort de l'homme contre la douleur qui vient des éléments. Faites naître l'homme comme il naît, dans une pleine ignorance, ôtez-lui le désir de savoir, la douleur

d'ignorer et le plaisir d'apprendre, vous ne le verrez plus interroger la nature, et, la tourmentant par ses expériences, la forcer de lui dire son secret, puis, repoussant les images dont elle le poursuit, développer la profonde mathématique qu'elle renferme; vous ne le verrez plus s'interroger lui-même, explorer le monde invisible qu'il porte en lui, et, creusant jusqu'au fondement, appuyer la vie humaine, courte et misérable, sur Dieu, le devoir et l'immortalité. Ainsi, faute de la douleur, les arts et les sciences, qui sont une part de notre gloire, restent ensevelis, et l'intelligence humaine est stérile. Donnez-nous la capacité d'aimer, supprimez seulement le besoin inquiet, la tristesse de l'âme réduite à elle-même, où sera cette recherche avide de bonheur et d'affection, qui, portant les êtres les uns vers les autres, crée la grande société des âmes? Otez l'amour du bien, la joie de la vertu, la douleur du vice, vous supprimez du même coup l'ardent travail de toutes les âmes, faibles sans doute et plus d'une fois coupables, mais qui ont pourtant le goût de la perfection morale, et y profitent malgré leur faiblesse et leurs chutes.

Ainsi, c'est la douleur qui nous provoque à agir. L'homme n'est pas fait pour agir une fois et se reposer toujours : il doit agir sans cesse, car sa fin est à une distance immense. Aussi la douleur le meut sans repos. Il mange et il n'a plus faim, il boit et il n'a plus soif, il dort et il n'a plus som-

meil, mais il cherche la vérité, et il a toujours faim de la vérité; il cherche la vertu, et toujours il a un plus grand désir de vertu. Faits pour le vrai, le beau et le bien, ni l'un ni l'autre ne se donnent complétement à nous, et nous n'en saisissons ici-bas que des fragments et des images grossières. A la vue des phénomènes merveilleux de ce monde, l'intelligence brûle d'en connaître le principe, et toujours en découvrant quelque chose, sans pouvoir jamais découvrir le tout, elle se consume dans cette poursuite. De même, à la vue des objets de l'univers, la raison conçoit l'idéal; mais rien ici-bas ne le réalise, et, comme cette conception elle-même s'élève et s'épure toujours, elle fait ressortir plus manifestement le défaut de toutes les choses qui peuplent ce monde, où nous sommes enfermés. Les grands artistes, qui ont poursuivi l'idéal, le savent bien : leur regard trop perçant leur découvre dans la beauté le vice qui la flétrit; ils voient partout la perfection absente, et, renoncent tristement à rencontrer ou à retracer jamais ce modèle qui les enchante à la fois et les désespère. Enfin, le caractère de la vertu, c'est d'être mécontente d'elle-même : elle conçoit toujours une vertu plus haute, où elle aspire sans relâche, dans une éternelle tristesse de n'y pas atteindre. Et savants et artistes et saints, vont ainsi, jusqu'à ce que, dans un autre séjour, ils soient initiés aux grands mystères de l'art, de la science et de la vertu.

L'homme n'est pas fait seulement pour se mouvoir et toujours, mais pour se mouvoir en ordre, et la douleur nous invite à garder cet ordre nécessaire, où chaque élément de notre être a une place et la sienne. Essayons-nous la vie des bêtes ou la vie des anges, la vie exclusive de l'intelligence ou du cœur, toujours il s'élève du fond de nous-mêmes une réclamation contre cette tentative ; nous sommes inquiétés par les regrets, en proie au dégoût et tourmentés par l'inévitable malaise où tombe toute créature qui a déserté son ordre naturel, jusqu'à ce que nous consentions à rétablir en nous-mêmes l'harmonie rompue. Quelquefois, elle est plus que le regret, le dégoût et le malaise : elle est la douleur suprême du remords, quand nous avons violé l'ordre essentiel de l'âme, la justice ; elle est le châtiment.

Voilà ce que fait la douleur dans l'homme : principe de mouvement, de mouvement incessant et harmonieux. Poussé par elle, l'homme travaille ; mais il se trouve que ce travail même est une douleur. D'où vient cela? Quel homme ne connaît la fatigue qu'engendre le travail du corps, et cet autre travail, aussi pénible peut-être de l'intelligence, forcée de se concentrer sur un objet unique et d'asservir sa liberté naturelle à des procédés inflexibles? Et fatigues du corps et fatigues de l'esprit ne sont rien auprès du rude travail de l'âme sur elle-même, pour se ployer

au devoir. Dieu pouvait-il nous épargner cette douleur? Sans doute, mais à quel prix? Au prix de notre destinée, au prix de l'épreuve. Libres, responsables de nous-mêmes, nous n'avons de mérite à faire le bien qu'autant qu'il nous coûte de le faire. Otez la douleur de l'effort, vous ôtez la vertu, qui est toute en courage. C'est là l'action de l'homme, c'est là qu'il se montre et se fait reconnaître pour ce qu'il est, c'est là l'épreuve, dans laquelle il croît s'il le veut, d'où il sort comme il lui plaît, avili ou relevé. L'obstacle est au dedans, il est aussi au dehors; et Dieu, qui a donné à l'homme la liberté, pour combattre, n'a pas commis la faute de le placer dans un monde complaisant où tout prévînt ses désirs; il n'est pas fait pour désirer, mais pour vouloir. Montaigne dit bien : il faudrait qu'il demandât par aumône de l'empêchement. C'est donc là son théâtre, le théâtre qui convient à un pareil acteur.

Demandez-vous maintenant pourquoi telle somme de douleurs écheoit à l'humanité et à chacun de nous, pourquoi, si l'épreuve est nécessaire, telle ou telle épreuve nous revient; concevez que l'espèce humaine n'est pas seule. Lorsque l'humanité a commencé d'être, elle est entrée dans un monde tout fait : destinée à marquer une de ses époques, elle y a pris sa place, dès que ce séjour a été prêt à la recevoir, pour la rendre plus tard, si le mouvement qui mo-

difie incessamment l'univers emporte un jour les conditions nécessaires à notre durée. Nous le savons, ce serait concevoir d'une façon trop étroite la Providence, que de prétendre qu'elle a envisagé un être unique, qu'ainsi attachée à ce premier dessein, elle a accepté le reste de la création comme une conséquence; Dieu procède plus largement, et, comme le dit Platon, « il a fait la partie pour » le tout, non le tout pour la partie; » il a donné au monde matériel des lois dignes de sa sagesse, il n'a pris conseil en cela que de sa propre perfection, il a voulu agir non pas seulement en ami de l'homme, mais en Dieu; il a mis l'épargne dans les moyens, dans les effets, au contraire, cette richesse qui nous surpasse. Supposez que l'épargne pouvait être plus grande et la richesse aussi, mais que, dans l'intérêt d'une seule créature, il a mieux aimé se restreindre, de ce moment le monde physique ne manifeste plus fidèlement son auteur; au contraire, il a toute la beauté qu'il peut avoir : considéré en lui-même, abstraction faite de tout ce qui n'est pas lui, il possède la plus grande perfection qu'il puisse posséder. Maintenant que l'homme paraisse, que l'âme, avec sa constitution, également parfaite, s'unisse à la matière, il lui faudra se résigner aux suites de ce commerce. Toutes les fois qu'elle serait tentée d'accuser la Providence, qu'elle reporte donc ses yeux sur la magnificence du monde, et elle n'osera demander à Dieu que, pour lui épar-

gner une douleur, il mette dans la nature un défaut.

Telle est, à notre avis du moins, l'explication véritable de la douleur. D'abord elle tient à une qualité excellente, le sentiment, comme le vice tient à cette autre chose excellente, la liberté : à ce titre elle est déjà justifiée. De plus elle est le principe de l'action naturelle, comme la liberté est le principe de l'action morale : elle mène chaque créature vers sa fin, proportionnée à cette fin, passagère pour une fin passagère, éternelle pour une fin éternelle ; simple douleur, quand l'harmonie a été rompue, remords, quand l'harmonie morale a été violée. Enfin, outre qu'elle est, dans tout être, le sentiment de sa destinée, dans l'être libre, créé pour la perfection, elle est la compagne inséparable, la condition de l'épreuve, car il n'y a pas de mérite sans courage, et de courage sans la fatigue de la marche et les ronces du chemin.

Nous expliquons la douleur, nous ne prétendons pas la nier ni l'affaiblir : elle reste, hélas! ce qu'elle est. Douleur du corps, presque incessante, quelquefois affreuse, de la naissance à la mort ; elle occupe de droit les deux bouts de la vie, souvent elle prend encore le milieu. Douleur de l'esprit qui, altéré de lumière, se débat dans nos ombres. Douleur du cœur qui, avide d'aimer, est trompé perpétuellement par le dégoût, les méprises, les orages, l'absence et la mort.

Douleur de l'âme, créée pour le bien, et qui ne le trouve nulle part, soit que l'homme se considère lui-même, tout plein de secrets défauts, ou que, considérant le monde, il voie en grand la misère des hommes éternellement enfants, égoïstes, ingrats et féroces; de quel esprit ils se réjouissent, de quel goût ils sont charmés, les fantastiques préjugés par lesquels ils se conduisent, et qu'ils appellent bon sens; des êtres raisonnables et libres, faits pour adorer la vérité et la vertu, adorant l'or, adorant le fer, baisant la main qui les frappe, les pieds des chevaux qui les foulent; ces créatures manquées, chacune enchantée d'elle-même, se préférant à tout le reste, changeant de vanité sans que rien les en désabuse; à travers cela, la marche interminable des idées et des affaires les plus simples; par-dessus cela, les jeux scandaleux de la fortune.

Nous le répétons, l'explication philosophique de la douleur ne supprime aucune de ces souffrances, mais elle nous apprend à les supporter avec résignation, comme la condition inévitable de l'ordre du monde et de notre destinée, qui est l'épreuve sous l'œil de Dieu.

Et quelque rudement éprouvés que nous soyons, nous ne sommes pas déshérités, nous n'avons rien à envier aux autres créatures : nous souffrons plus vivement sans doute, mais nous jouissons plus vivement; aussi, quand nous ne sommes pas égarés par la douleur, quand nous jugeons

plus justement des choses, nous remercions la Providence de nous avoir donné cette part, nous n'échangerions pas nos joies si mêlées d'amertumes contre le terne bonheur des brutes; nous avons conscience que nous souffrons en hommes, et si nous avons quelque noble cause de notre deuil, si nous souffrons pour avoir aimé nos parents, nos amis, notre patrie et le bien, il y a dans ces tristesses et ces abattements un secret sentiment qui nous console et nous relève. Enfin, nous pouvons combattre et affaiblir la douleur ou la détruire, soit que nous détournions sa force par d'autres pensées et d'autres sentiments, soit que nous l'attaquions de front par notre énergie, et nous redressions fièrement sous ses coups. Les animaux sont nus à la douleur, l'homme est armé; s'il n'use pas de ses armes, c'est qu'il ne le veut pas ; et la Providence est justifiée.

CHAPITRE XVIII.

DOUBLE CONCLUSION, CONTRE LA SUPERSTITION ET L'ATHÉISME.

Entre les mains de spiritualistes intempérants, que sont devenues la nature et l'âme?

Dieu, après s'être reposé une éternité, à un certain moment crée l'univers : dans le vide infini apparaît la succession de la durée et de l'é-

tendue. Ainsi il est visible que le monde est sans racines dans le passé, et qu'il est un pur accident.

Ce n'est pas assez d'avoir borné son existence du côté de son origine, il faut encore qu'elle soit bornée dans l'avenir, sinon sa durée sans fin risquerait d'imiter l'éternité, et de faire ombrage à Dieu. Il mourra donc, et il mourra bientôt, en témoignage de sa misère, pour qu'il soit manifeste que Dieu seul est grand. Aussi l'époque où la doctrine de l'esprit a le plus séduit les hommes, lors de la naissance et des premiers progrès du christianisme, est l'époque où on croyait le plus fermement à la fin prochaine de l'univers. On vivait dans cette attente, et chacun sait de quelle frayeur la chrétienté fut saisie, la veille du premier jour de l'an 1000, quel fut l'étonnement quand, à l'heure fatale, le sol ne s'ébranla pas, les étoiles ne se détachèrent pas du ciel, avec quel enthousiasme on salua ce soleil qu'on ne devait plus revoir. Telle est la condition faite au monde : né d'hier, il mourra demain.

Mais qu'importe? Sa naissance voisine et sa prochaine destruction ne sont pas toujours présentes à la pensée; tel qu'il est, il peut encore nous séduire : la raison n'est pas toujours en éveil, et l'imagination est facile à entraîner. Quand, élevant nos regards vers le ciel, nous venons à contempler les corps innombrables et éclatants qui s'y pressent, à suivre les prodigieux mouvements qui les emportent, ou qu'abaissant

notre vue sur ce globe, nous considérons la variété des phénomènes qui s'y passent et des formes que la vie anime, nous sommes éblouis, et le prestige que le monde a perdu, en perdant sa durée, il le retrouve par sa richesse. Le spiritualisme, qui se croit menacé, arrête cet enthousiasme; il fait de l'univers deux parts : d'un côté il met l'homme, de l'autre tout le reste de la création, et il décide que l'ensemble des corps célestes et la terre sur laquelle nous marchons n'ont par eux-mêmes aucune valeur, aucun sens, et que ce sont seulement des dépendances de l'humanité; que le soleil a été fait uniquement pour éclairer nos jours, la lune et les étoiles pour illuminer et décorer nos nuits, les animaux pour nous servir de spectacle ou de compagnons, de serviteurs ou de proie. Et voilà la création rétrécie.

Est-ce assez d'abaissement? Peut-être; dans ce triste état, la nature peut avoir encore quelque dignité. Que si elle se gouverne par des lois générales et constantes; si, dans cette brève existence, dans ce rang subalterne, elle se développe avec harmonie, elle retrouvera sa considération perdue. Quand on ne loue pas dans un peuple le long âge, les vastes possessions, l'indépendance conservée, il peut encore, par son activité et la sagesse soutenue de sa conduite, forcer l'admiration. Le spiritualisme excessif l'a senti : il se tait sur les lois, ou, s'il en parle, c'est quand

elles sont violées, parce que cette violation atteste l'intervention d'une puissance maîtresse, qui se fait obéir comme il lui plaît. Or, du moment qu'on s'imagine donner à la Providence tout ce qu'on ôte à la nature, il n'est plus possible de s'arrêter en chemin : dans la préoccupation d'un esprit religieux, la Providence devra envahir tout l'univers, les lois uniformes disparaîtront, et la marche de la nature sera un miracle perpétuel.

Enfin cette dégradation est sans doute à son comble, car le monde n'a plus rien à perdre? Détrompons-nous; si misérable qu'il soit, il lui reste encore l'existence, et il la perdra, il ne sera plus qu'une vaine apparence, une pure illusion.

De tels excès appellent la répression; elle arrive, et violente, par malheur, sous la forme de l'athéisme. En face de ceux qui sacrifient le monde à Dieu, d'autres sacrifient Dieu au monde, suivant la loi de l'esprit humain, qui va toujours aux extrémités, incapable de garder la mesure, surtout dans le combat. Vraiment ne semble-t-il pas qu'ils s'excluent, et que l'homme soit réduit à opter entre les deux ? Quand l'un s'élève, l'autre s'abaisse, quand l'un brille, l'autre s'efface; on croirait voir deux rivaux impatients d'une autorité partagée, qui se disputent l'empire de l'espace. Ils se disputent pareillement le cœur humain. Comme il faut toujours qu'il se donne, on ne lui

laisse que le choix. Se livre-t-il aux affections terrestres, un spiritualiste indiscret lui crie : que faites-vous ? vous embrassez un fantôme ; ces feux errants vous mènent aux abîmes ; tout passe, sauf un seul être : à lui seul votre amour. Le naturalisme a son tour : c'est le monde qui est, c'est Dieu qui n'est pas ; après tout mieux vaut un fantôme que le vide, et l'illusion que le néant ; le plaisir senti est vrai, l'illusion qui ne s'en va qu'avec la vie vaut la réalité.

Tel est l'homme : ou bien il s'attache à la terre, et tout lui dérobe la vue du soleil : le brouillard, un nuage, la nuit, la maladie ; s'il l'aperçoit encore, ce globe immense et tout de flamme n'est plus qu'un astre médiocre, tiède et décoloré ; la terre tient d'elle-même son éclat et son mouvement ; ou au contraire il s'élance droit vers le soleil, et de là, ébloui, il ne sait plus distinguer ni la terre ni les créatures qui s'y meuvent, ni leurs rencontres dans les ténèbres. Tantôt arrêté par la matière, il nie Dieu ou le dépouille de toute vertu, tantôt emporté par l'esprit, ardent pour l'invisible, il se plonge dans le sein de l'être infini, et perd la conscience des choses, de lui-même comme de l'univers.

On voit ce que la superstition a fait de la nature et de l'âme, dans quel état elle met notre raison et notre cœur, et comment elle a été punie. Pour nous, nous tiendrons fermement notre route entre la superstition et l'athéisme. Nous ne prétendons

pas qu'on nous y suive, mais nous ne trouvons de sécurité que là. On ne corrige pas un excès par un autre excès, mais par la mesure : il n'y a de juste et de bon que la sagesse.

C'est pourtant là le procédé habituel des partis. Pour combattre une doctrine, on avilit sans mesure ce qu'elle exalte, et on exalte sans mesure ce qu'elle avilit : en haine de l'anarchie on a vanté le despotisme, contre les systèmes on a dressé le pouvoir exclusif de la tradition, devant l'art indiscret qui reproduit la réalité sans choix, on a prêché le culte d'un immobile idéal. Qu'a-t-on gagné par là? Louis XIV a-t-il détruit définitivement l'esprit de révolution et de secte? l'école impériale, la licence de l'art? Oui, après Louis XIV, le dix-huitième siècle, après la littérature de l'Empire, la littérature d'hier. Ils ont combattu vainement un adversaire plus fort que le génie même : la vérité ; ils ont rencontré, sans les reconnaître, dans les partis la liberté, dans les sectes la raison, dans les excès de l'art la vie, puissances immortelles, qui, toujours persécutées, réfugiées parfois dans des ruines, les réparent par leur vigueur, et les font inviolables comme elles. Sans doute il faut abattre ces ruines, mais pour leur disputer leurs hôtes divins; il faut que la liberté rentre dans les sociétés, la conscience dans la tradition, la vie dans l'art, que le mouvement de l'Etat, de la science et de l'art soit désormais le jeu de forces contraires

et associées, comme le mouvement du corps humain, comme le mouvement du monde. Le secret de supprimer, à la fin, les révolutions, les sectes, les entreprises de la fantaisie sur la beauté immuable est là, il n'est que là. Aussi l'esprit public ne s'y trompe point : il poursuit uniquement ce problème, écoutant, mais jugeant toutes les doctrines qui ne suivent pas ce grand chemin.

Pareille lutte entre l'esprit religieux et l'athéisme; pareille réfutation entêtée et stérile, et, dans le sens public, pareille sagesse. L'athéisme est méprisable : on fait bien d'en mettre à nu la vanité; il n'a pas de fondement, il ne peut donc se tenir; il professe que le monde seul existe, sans Dieu, vice irremédiable; comment le réfuterez-vous? En humiliant ce monde qu'il relève? en prouvant que cette réalité si vantée n'est qu'une chimère? Soit; mais une fois votre disciple si bien prémuni contre les séductions du dehors, enfermez-le dans l'école, gardez que le jour n'y pénètre : un rayon de soleil ramène avec lui toute la nature, et elle rentre en maîtresse dans cette âme d'où vous aviez cru pour toujours l'exiler. L'athéisme, étouffé par vos étreintes, touche terre et revit. Triste victoire en vérité! pauvre doctrine, toujours en danger de périr, que tout menace de mort : un brin d'herbe, un papillon, le souffle invisible de la vie universelle! Faites mieux, reconnaissez dans l'athéisme quelque chose qui n'est pas lui, et sans quoi il n'est pas, une vertu étrangère

qui lui communique toute sa force, et, en se retirant, le livrera à son incurable infirmité : le sentiment de la nature; recueillez-le pieusement, rendez-le à sa véritable alliance, et qu'il prenne sa place dans le spiritualisme agrandi.

CHAPITRE XIX.

1° CONTRE LA SUPERSTITION DANS LA SCIENCE.

Si le spiritualisme religieux entend ses intérêts, il doit reconnaître à quels hommes il s'adresse, l'esprit du temps ; or, il est impossible de nier qu'au sein de notre société se déclare un mouvement sérieux vers la nature. Le spiritualisme en tiendra-t-il compte ? Le siècle reculera-t-il ? telle est la question qui s'agite aujourd'hui, non dans les livres, où se débattent bien des questions frivoles, mais, ce qui est autrement grave, dans la réalité.

L'industrie, d'abord, témoigne hautement du fait que nous citons. Au moyen âge, on bâtit des cathédrales et des monastères, monuments à l'esprit invisible, asiles contre les sens, écoles où on enseigne le mépris de la matière, en face des hautes destinées de l'âme ; le néant de la création devant l'Être infini. Plus tard, on bâtit des palais. L'homme paraît ici : il ose déjà s'attribuer quel-

que grandeur, mais il la concentre d'abord dans la royauté, émanation de la majesté divine; quelque éclat illumine les créatures, mais il ne fait que de naître, il ne frappe que les hauteurs. Quant à nous, nous construisons des canaux, des usines, des chemins de fer; tout ce qui peut augmenter notre bien-être physique, procurer à nos sens quelque jouissance, est mis en œuvre avec une ardeur incroyable; les intelligences se meuvent, les bras s'épuisent pour contenter les moindres désirs du moindre d'entre nous. En vérité, l'homme de notre temps ne se regarde plus comme un étranger, comme un passant sur la terre; il s'y établit décidément, il y élit son domicile, il s'en proclame citoyen.

Par la science, il va reconnaître le lieu de son établissement. Le développement immense des sciences naturelles, à notre époque, semblera-t-il un fait assez important pour que le spiritualisme le prenne en considération? Qu'on nous dise si jamais elles ont brillé davantage, si jamais elles ont eu un plus grand crédit, si jamais plus d'esprits s'y sont portés avec plus d'entraînement. La chimie, à cette heure si riche en observations et en lois, date de cinquante ans : Lavoisier écrivait dans les prisons de la Terreur. La physique s'essayait depuis deux siècles; depuis combien d'années marche-t-elle sûrement? De quelle époque date la sérieuse géologie? Combien y a-t-il de temps que les animaux fossiles sont exactement

connus? Quand est-ce que l'anatomie comparée a trouvé la loi supérieure qui règle la corrélation des organes? L'astronomie est ancienne; elle n'est populaire que de nos jours. Avouons-le, si quelque science risque aujourd'hui de devenir exclusive et d'étouffer les autres, ce n'est ni la théologie ni la philosophie assurément.

Dans l'art, d'où vient notre enthousiasme nouveau pour les symphonies, sinon de ce que l'inspiration qui les fait naître, auparavant endormie en nous, s'est enfin réveillée? En effet, la symphonie est la voix de la création, et nous impressionne vivement, soit qu'elle nous enchante par la variété de ses accents, ou que nous touchant par une action plus profonde, elle ajoute à tous nos sentiments l'infini.

Jusque dans la philosophie, la puissance de la nature se fait reconnaître. Cette philosophie de l'Allemagne y fût-elle devenue populaire, si renouvelée des doctrines de l'Orient, elle n'était comme elles, une tentative de réunir Dieu et le monde, au point de les confondre ; et la plus forte preuve de la séduction magique que ce monde exerce sur les hommes, jusqu'à leur ôter le sentiment de leur évidente personnalité, et de l'immortalité, aussi personnelle, que leur promettent à la fois l'instinct et la raison? Dans ce système, la matière et l'esprit s'unissent intimement; les différences s'effacent, les oppositions s'évanouissent devant la loi commune qui produit, détruit et renouvelle

tous les êtres, pures formes, visibles ou invisibles, d'une existence impérissable ; la place des créatures diverses qui naissent, meurent et se bornent les unes les autres, il ne reste plus que la grande et immortelle nature, d'où tout sort, où tout revient.

En dehors de ce vaste mouvement, comme dans son sein, indépendamment de toute doctrine métaphysique, et simplement pour couronner la science, il existe une philosophie de la nature. Diversement entendue par les divers savants, elle possède ce constant caractère de recueillir les éléments de la création épars, pour en former non une collection morte d'êtres et de phénomènes, voisins dans le temps ou l'espace, mais un tout organisé et vivant.

La nature vit donc ; mais il reste à lui donner une âme : c'est de la poésie qu'elle la recevra.

Au dix-septième siècle, je cherche en vain ce vif sentiment qu'elle nous inspire. Alors l'homme est tout : la tragédie en représente les passions fatales ; la comédie et la satire, les travers ; l'épître et la fable s'adressent pareillement à lui, avec des langages divers, pour le corriger ; les moralistes et les romanciers retracent les mouvements de son cœur. Chez les derniers, à la place des vrais fleuves qui roulent leurs eaux troublées avec une majesté imposante, c'est le fleuve transparent du Tendre et ses subtils détours. La philosophie, entraînée par l'étude de l'âme, oublie de plus en

plus la matière, jusqu'à la nier. La théologie, encore toute-puissante, n'est point pour ramener les hommes vers les objets qui se voient et se touchent : les querelles de la grâce et du quiétisme se passent à une hauteur incalculable au-dessus de la terre, par delà la région des figures, du mouvement et du bruit. Pascal aime-t-il, hait-il la Nature? Ni l'un ni l'autre. Au sein de ses merveilles, il est distrait par d'autres pensées; il médite sur l'esprit. Dans sa double infinité de grandeur et de petitesse, décrite si magnifiquement, ce qu'il cherche, c'est l'homme, l'espace que cet homme occupe, le rang qu'il tient; ce qu'il lui demande, ce n'est pas le secret de ses démarches, le jeu de ses ressorts, toute cette connaissance qui satisfait le physicien et l'astronome; il veut qu'elle lui dise s'il existe ou non un Dieu; il se désespère de la trouver muette, et « le silence » éternel de ces espaces infinis l'effraye? » Muette pour Pascal, elle parle à Bossuet : elle l'entretient de Dieu, de la grandeur, de la sagesse, de la bonté de cet être infini. Pensée éminemment vraie et salutaire ! Mais dans la constante préoccupation qui, derrière toutes les apparences de ce grand corps, lui découvre la main puissante qui les suscite et les dissipe, la création perd la vie et n'est plus qu'une machine, merveilleuse sans doute, qu'on admire, mais qu'on ne peut aimer. Quand à Port-Royal se fut introduite l'opinion que les bêtes sont de purs automates, mus par les lois

établies de Dieu, le sentiment religieux y trouvait peut-être son compte : on admirait, dans les mouvements caressants d'un chien, l'industrie supérieure qui les réglait; mais sans aucun doute on n'y voyait plus un ami. Fénelon se rencontre ici avec Bossuet, quoiqu'il soit moins sévère et se défende moins des séductions du monde. Il est vivement touché de sa grâce et de sa sublimité; il lui emprunte les couleurs de son style, il l'aime comme il aime l'Énéide et l'Odyssée.

Au dix-huitième siècle, si ce goût existe quelque part, ce n'est pas chez les poëtes assurément, qui ne la fréquentent que pour y cueillir des bouquets, quand ils ne les cueillent pas dans les livres des autres poëtes. Jean-Jacques Rousseau éprouve, à sa vue, cette émotion tendre, grave ou accablante, que les hommes de tous les temps et de tous les lieux ont éprouvée devant des prairies, des ruisseaux, des collines gracieuses, au lever ou au coucher du soleil, devant la mer et les montagnes; il a eu seulement par-dessus ces hommes le don de rendre leurs communes émotions.

Pour nous la nature est encore, depuis Rousseau, une machine, œuvre savante d'un ouvrier que rien n'égale; elle est le plus accompli de tous les poëmes; elle nous remue profondément par la beauté de ses spectacles; mais elle est quelque chose de plus : elle est un être vivant et animé; disons tout, elle est une amie; elle nous parle par ses couleurs, par ses formes, par ses sons, par

ses mouvements ; elle a des sourires pour toutes nos joies, des soupirs pour toutes nos tristesses, des sympathies pour toutes nos aspirations. Beaucoup d'hommes entendent, et les poëtes traduisent à ceux qui ne l'entendent pas cette langue dont la richesse confond les langues humaines, tour à tour d'une sauvage énergie et d'une incomparable douceur. Est-il besoin de rappeler quels en ont été parmi nous les interprètes les plus fidèles et les plus harmonieux, Bernardin de Saint-Pierre, Châteaubriand, Lamartine, et cet autre grand poëte, George Sand ?

Quelques-uns ont brillé au premier rang, qui n'appartiennent pas à la même famille. L'abondance des images, le luxe des couleurs sont de tous les temps : il n'y a de différence qu'à la richesse des génies ; il y faut des sens actifs pour recevoir les impressions extérieures, et une vive imagination pour les réfléchir, dons heureux de la jeunesse, partout et toujours la même. Mais la poésie originale du dix-neuvième siècle, celle où il s'est reconnu, celle qui a remué ses plus profonds instincts, ne pouvait naître que de notre temps. L'âme, aux premiers jours, emportée hors de soi par les passions qui s'éveillent, et toute répandue dans le monde, avide de bonheur, mais ignorant où il réside, se dissipe parmi mille objets divers. Un jour, elle rentre en elle-même, elle recueille ses désirs, les interroge, compte plus d'une blessure, et alors même

que tous ont été satisfaits, elle rêve encore le bonheur ; elle se sent plus grande que chacun de ces objets où elle a trouvé du contentement, plus grande que tous ces objets ensemble. La puissance d'aimer qui s'agitait en elle, sans se connaître, s'est essayée maintenant, et dans cette épreuve elle s'est reconnue comme l'aspiration invincible de notre être vers l'infini. Où est cet infini, son objet véritable ? En Dieu, hors du monde des sens, dans le monde de l'immuable perfection ? Oui, il doit être là ; c'est là, en effet, le dernier terme de nos désirs, le lieu de la parfaite félicité. L'âme tente cette entreprise nouvelle, elle rompt avec le monde extérieur, elle ne veut plus de commerce qu'avec l'esprit invisible. Sera-t-elle enfin heureuse ? Non ; au milieu de ses élans sublimes, dans ce séjour de la paix inaltérable, elle se sent attristée, et éprouve de vagues regrets. Que lui faut-il donc encore, et quelle est cette créature maladive que jamais rien ne contente ? Hélas ! nous ne sommes pas de purs esprits qui nous puissions appliquer sans intermédiaire au pur esprit, notre principe et notre fin. Nous sommes unis par des liens étroits à un corps, par le corps à tout l'univers ; et ces liens, noués par Dieu même, nous ne pouvons les tendre ou les briser sans douleur. Tout être a ses conditions d'existence, en dehors desquelles il n'y a point pour lui de repos. L'âme va donc se rattacher à la terre, mais sans oublier l'infini,

qui, une fois qu'on l'a goûté, ne s'oublie plus; elle le retrouve dans la création, moins austère, plus accessible, plus sensible, plus proportionné à notre être et à notre faiblesse. Désormais il n'y a plus, en face l'un de l'autre, un univers, vaste corps sans âme, et un Dieu retiré dans son absolue immobilité; ils se rapprochent, ils se rencontrent, ils s'unissent dans la nature : Dieu vit en elle, et elle est pleine de lui; idéal visible, matière pénétrée de l'idéal, elle n'a pas de l'une la grossièreté, de l'autre la hauteur effrayante; à la fois elle soulève l'âme humaine au-dessus de la terre, et, dirigeant son vol, l'empêche de s'égarer dans le pays des abstractions et des chimères.

Elle parlait vainement à Socrate, il ne l'entendait pas; nous avons son aveu : « Les arbres ne me disent rien. » Aussi il recommandait aux hommes de s'étudier eux-mêmes. Ils ont suivi son précepte, et chose étrange, que Socrate n'avait pas prévue! c'est justement alors que les arbres leur ont parlé. Une fois qu'ils eurent découvert, par la réflexion, les grands traits qui caractérisent l'âme humaine, dépendait-il d'eux de ne pas voir ces mêmes traits dans la création, de ne pas retrouver dans tels ou tels des êtres qu'elle renferme, tels ou tels caractères qui semblaient purement humains : l'orgueil, la bassesse, la fermeté, l'inconstance, la vulgarité, la distinction, l'intelligence et la force, etc.? Un peu plus tard, le christianisme commande la réflexion de toutes

les heures, non pas sur l'homme en général, mais sur soi-même, sur ses propres imperfections, sur les causes qui enflamment ou calment les passions, sur les mouvements qui nous agitent. Qui recevra ces secrets? Ce seront les hommes ou Dieu, non pas le monde dont les piéges sont signalés. Quant à nous, au siècle présent, nous avons gardé cette habitude de scruter notre cœur, longtemps imposée par une autorité supérieure, et elle a été confirmée par la philosophie moderne, qui vit de semblables études. On peut soutenir qu'à certaines époques l'analyse de l'âme a été plus profonde; jamais le goût de cette analyse n'a été plus répandu : nous sommes au siècle de René et des Méditations. Or, en même temps que la lumière a été portée dans l'âme, la nature s'est éclairée des mêmes clartés. Fille, comme l'homme, d'un être puissant, intelligent et aimant, elle porte comme lui, à sa façon, ces grands caractères; comme lui encore elle les possède sous la condition du mouvement, régulier ou troublé, fiévreux ou languissant, bienfaisant ou funeste; elle en a le bonheur et la souffrance, le repos, les inquiétudes et les orages. Absente pour l'animal, qui voit les objets sans se voir lui-même, et pour l'homme grossier ou emporté dans les occupations extérieures, cette grande âme, ainsi que l'âme de nos semblables, ne se révèle à nous que dans la mesure où nous connaissons notre propre âme, depuis le vague

sentiment jusqu'à la pleine conscience, depuis les instincts brutaux jusqu'à la plus délicate sensibilité. Aussi riche que nous, elle n'est point, heureusement, une copie de nous-mêmes, changeant lorsque nous changeons, imitant tous nos mouvements, répétant toutes nos paroles avec une fidélité désespérante : malgré sa ressemblance avec nous, elle reste elle-même, tantôt agitée dans nos troubles, ou souriante dans notre paix, tantôt bouleversée dans notre calme, ou sereine dans nos déchirements, et, par le concours de deux impressions pareilles, ou le contraste de deux impressions contraires, exaltant notre émotion, doublant notre existence. C'est une amie intelligente et fière, qui, à la différence des autres amitiés de ce monde, ne nous abandonne jamais.

Nous avons observé tour à tour les divers symptômes de cette faveur nouvelle que la création physique obtient dans notre siècle. Nous avons vu l'homme s'y fixer ; puis l'étudier avec enthousiasme, aux dépens du monde invisible ; la philosophie elle-même, comme enivrée, perdre la sagesse ; la philosophie de la science donner à cette réalité si manifestement avouée la vie qui lui manquait encore ; et enfin la poésie communiquer à cet être vivant une âme, pour entrer avec l'homme dans un commerce intime et mystérieux. Je suis, certes, bien loin de dire que dans cette révolution tout soit également respectable :

où est en effet, je vous prie, la révolution sans excès? Mais il y a, par deçà les extrémités, un fait incontestable, c'est le rapprochement de l'homme et de la nature. Le spiritualisme se perdra, s'il veut le nier ou le combattre; plus éclairé et plus sage, il en dictera les durables conditions.

Nous pouvons le dire, car nous ne sommes pas suspect de lui vouloir mal : il n'est ni éclairé, ni sage, quand il représente la création comme une sorte de scène fantastique, jouée par des ombres sur un théâtre d'un jour. On a beau dire, nous croirons toujours que nous marchons sur une vraie terre, et que nous sommes éclairés par un vrai soleil; on a beau dire aussi, nous sentons qu'ici-bas se joue une grande partie entre le bien et le mal, et que, pour la terminer, ce n'est pas assez de vingt-quatre heures; on a beau dire enfin sur cet ordre instable du monde, les savants continueront d'en chercher les lois et de les trouver; le paysan continuera de semer, certain que le blé germera l'hiver, et que l'été sera la moisson; le matelot continuera de se fier aux étoiles; et nous tous, chaque soir, nous nous endormirons avec des projets pour le lendemain, comptant bien que le même soleil éclairera le même ordre du monde.

Mais puisque c'est ici le fort de la superstition, arrêtons-nous un peu. Quoi! diront certainement les défenseurs de la superstition, vous prétendez

limiter la puissance de Dieu! Qui vous a appris que cette puissance va jusqu'à un certain point, qu'il vous plaît de marquer, et ne saurait s'étendre au delà? Quand vous étudiez l'univers, à chaque instant vous êtes déconcerté par quelque merveille; votre imagination, avec toute sa richesse, n'a rien soupçonné qui approchât de cette grandeur ou de cette délicatesse; toute découverte vous confond; le nombre des questions que vous sondez en vain est incalculable, comme aussi le nombre des questions que vous n'avez pas devinées; et c'est vous qui vous permettez de circonscrire le pouvoir de Dieu, de lui faire sa part! Après ce raisonnement, viennent les faits avec les preuves à l'appui; et l'incrédule est humilié et convaincu.

A cela on répond : Exaltez tant qu'il vous plaira la puissance de Dieu, nous n'avons garde de vous contredire : cette force infinie est au-dessus des discussions; mais quand vous vous serez étendu à votre gré sur cette vérité incontestable, vous n'aurez rien gagné sur nous. De ce que Dieu peut tout faire, il ne s'ensuit pas qu'il fasse en effet tout ce que votre imagination en travail invente; il ne manifeste pas sa vertu en produisant indifféremment les contraires : il choisit, il exclut, suivant le dessein que sa sagesse conçoit. Lors donc que, pour prouver un fait, on a dit que Dieu est tout-puissant, on n'a rien dit encore; il reste à prouver qu'il lui a convenu

d'appliquer sa puissance à cet usage particulier; et ici les plus beaux raisonnements sur l'omnipotence sont sans force. Il faut considérer si la conduite qu'on prête à Dieu n'est pas en opposition directe avec sa sagesse souveraine ; puis, de ces hauteurs, descendre à l'humble examen des faits. Or, cet examen n'est pas arbitraire, il est soumis à des règles sévères, aux règles de la critique historique ; et si on veut voir des exemples de merveilles faussement accréditées, qu'on lise seulement le *Traité de la superstition*, du théologien Thiers, et l'*Histoire des superstitions*, de l'oratorien le Brun, c'est-à-dire d'hommes savants et religieux ; on reconnaîtra combien de piéges sont tendus à la bonne foi, et même, sans recourir à la supercherie, combien d'erreurs s'implantent d'elles-mêmes dans des esprits prévenus.

Certes, si la rigueur de la critique est légitime, est commandée, c'est ici ou jamais. Un homme a-t-il commis ou non une faute qu'on lui attribue? je m'en assurerai par une confrontation équitable des témoignages. Si je me trompe, si je l'accuse faussement, encore que cette méprise soit fâcheuse, après tout, qu'ai-je fait, que déclarer que cet homme faillible a failli? Mais ici il ne s'agit pas d'un homme : c'est la cause même de Dieu qui se plaide ; vous avez à prononcer sur sa conduite, et vous décideriez témérairement ! Songez-y : vous avez cru honorer Dieu, vous l'avez peut-être calomnié.

Propagez la superstition, vous tuez la science. La science, en effet, est la connaissance des lois du monde. Or, si elles sont perpétuellement violées, à quoi bon tant travailler pour découvrir une règle sans vigueur?

Il est certain que l'ignorance a tout à gagner au triomphe de la superstition; mais le sentiment religieux n'y trouve-t-il pas son avantage? Ce qui a introduit cette opinion parmi nous, c'est la vue du dix-huitième siècle, où la connaissance physique a fait d'immenses progrès, et qu'on nous représente comme un siècle athée. Athée, il ne l'était pas, et ce nom convient seulement à quelques hommes. Mais admettons que tous les savants aient eu ce triste caractère, la cause de Dieu est-elle en péril? Chose remarquable, témoignage frappant de la sagesse qui a établi le monde! pendant que toute une génération travaille à déposséder le Dieu antique et à couronner la nature, elle conspire, sans le savoir, pour ce même Dieu. Elle observe la matière, elle en pénètre les lois, elle découvre l'harmonie de l'univers, puis elle propose un si bel ordre à l'admiration des hommes. Ceux-ci l'admirent, en effet, et si bien qu'il leur paraît impossible que tant d'art ne procède pas d'une cause intelligente, que la justesse, l'accord de ces règles ne dérive pas d'un prudent législateur. Ainsi, en croyant combattre Dieu, ils l'ont servi, et leur exemple même doit apprendre aux générations

qui suivent qu'on ne gagne jamais contre la Providence.

Qu'a fait le spiritualisme renaissant? La science avait paru s'allier à l'athéisme, il a repoussé la science. Autre folie, et celle-là plus dangereuse. Prouver l'existence et reconnaître les attributs de Dieu par l'autorité de la tradition ou par les raisons de la métaphysique, est chose excellente; il est beau aussi de voir des âmes, transportées par l'amour, habiter les régions supérieures; mais quelquefois l'autorité languit; la spéculation soulève des problèmes qu'elle ne résout pas toujours; la vue tendue constamment vers le même objet se fatigue et se trouble; enfin l'âme aimante a ses *sécheresses*, états douloureux où, endurcie et stérile, elle attend en vain un Dieu absent; d'ailleurs nous risquons de nous égarer dans ces finesses de la métaphysique et ces délicatesses du sentiment, et de nous faire, suivant nos besoins et nos humeurs, un autre Dieu que le véritable. Il faut donc qu'un témoignage grossier, si l'on veut, mais irrécusable, soit perpétuellement devant nous, pour nous enseigner que Dieu est, et comment il agit. Or, ce témoignage de la Divinité, c'est la nature, ce sont ses lois.

Mettons fin à ce funeste divorce de la science et de la religion. La science qui prétend rapporter à la matière l'ordre de ses parties est une fausse science, comme la religion qui nie ou né-

gligo cet ordre est une religion fausse ou mutilée. Si un savant soutenait que la terre est obscure, aurait-il raison? et si un autre soutenait, à son tour, que la terre possède en propre sa lumière, serait-il davantage dans le vrai? Leurs erreurs seraient contraires; elles seraient deux erreurs. Où donc est la vérité? Dans l'opinion qui admet à la fois que la terre est éclairée et qu'elle tient sa lumière du soleil. La nature n'est pas une rivale pour Dieu, mais un témoin; comme la statue d'un héros n'est pas ce héros lui-même, mais perpétue sa mémoire. Parce que des hommes faibles ou égarés auront adoré cette statue et non le héros qu'elle représente, faut-il la briser ou la défigurer? Ne sera-t-on pas plus sage si, rassemblant autour d'elle un peuple oublieux, excitant par cette image son esprit, que l'invisible rebute, on interroge ce marbre, et on le fait parler d'éclatantes vertus? La nature est ce simulacre matériel de Dieu : elle parle de lui, le tout est d'entendre sa langue. La plupart de nous, nous n'en savons que quelques mots; mais il y a une famille privilégiée qui la comprend, et qui a pour mission de la traduire à la foule. Quand un de ses membres meurt, un autre le remplace; et ce ministère se perpétue à travers les âges, amenant à son heure quelque grand interprète, maintenant Aristote, une autre fois Copernic, Képler, Galilée ou Newton.

Qui de nous spiritualistes, avec mesure, ou piritualistes exagérés, est le plus religieux? Pour

vous Dieu n'est visible que dans un point de l'éternité : un peu avant, un peu après, il ne paraît plus. Puis vous isolez un point dans l'immensité, celui où tient l'homme, et là seulement vous découvrez la sagesse suprême; vous avez devant les yeux le chef-d'œuvre parlant du maître, et vous allez chercher s'il n'a pas écrit son nom dans quelque coin du tableau. Pour vous la nature est muette dans sa sérénité : elle ne confesse Dieu que dans les tortures. Quoi plus! elle s'évanouit : au lieu de cette réalité où on s'appuie pour s'élever jusqu'à la cause première, vous ne trouvez plus que des simulacres. La cause sacrée dont vous vous portez défenseurs est-elle assez compromise? Pour nous, dans quelque point que nous nous placions du temps et de l'espace, nous y trouvons Dieu présent, agissant; toute créature, tout phénomène du monde visible et invisible nous parle également de lui; et, au lieu d'exténuer la création, nous lui laissons prudemment son corps palpable, ce corps qui révèle manifestement une âme, principe de sa vie, et en traduit fidèlement les volontés et les pensées.

CHAPITRE XX.

CONTRE LA SUPERSTITION DANS LA PRATIQUE.

On a montré l'influence puissante et salutaire du sentiment religieux, et le lien étroit qui le rattache aux croyances métaphysiques. Que ce sentiment prenne dans les âmes son légitime empire, tel est notre vœu le plus cher; tel est aussi celui des spiritualistes exagérés; mais unis dans ce dessein, bientôt nous nous séparons; nous n'entendons pas de la même manière cet empire que nous voulons fonder ; leurs principes les entraînent à des conséquences que nous combattons énergiquement.

D'abord, comme ils ont méprisé, dans la spéculation, les lois qui gouvernent le monde de la matière et le monde de l'esprit, arrivés à la pratique, ils les négligent, et, recourant immédiatement à Dieu, demandent incessamment à son intervention particulière la perfection et le bonheur. M. de Maistre absout ces superstitieux, et même il les loue ; son apologie mérite d'être rapportée ici : « La superstition (1) n'est ni *l'erreur*
» ni le fanatisme, ni aucun autre monstre de ce
» genre portant un autre nom. Je le répète,

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 10e entretien.

» qu'est-ce donc que la superstition? *Super* ne
» veut-il pas dire *par delà?* Ce sera donc quelque
» chose qui est *par delà* la croyance légitime. En
» vérité, il n'y a pas de quoi crier *haro*. J'ai sou-
» vent observé dans ce monde que *ce qui suffit ne*
» *suffit pas;* n'allez pas prendre ceci pour un jeu
» de mots : celui qui veut faire précisément tout
» ce qui est permis, fera bientôt ce qui ne l'est
» pas. Jamais nous ne sommes sûrs de nos quali-
» tés morales que lorsque nous avons su leur
» donner un peu d'exaltation... J'imagine, mes
» bons amis, que l'honneur ne vous déplaît pas?
» Cependant, qu'est-ce que l'honneur? C'est la
» *superstition de la vertu*, ou ce n'est rien. » Et
ailleurs : « Je suis porté à croire que les clameurs
» contre *les excès de la chose* partent des ennemis
» *de la chose*.

» Ecoutez ce petit conte, je vous en prie; peut-
» être c'est une histoire. Deux sœurs ont leur père
» à la guerre; elles couchent dans la même cham-
» bre; il fait froid, et le temps est mauvais; elles
» s'entretiennent des peines et des dangers qui
» environnent leur père. *Peut-être,* dit l'une, *il*
» *bivaque dans ce moment, peut-être il est couché*
» *sur la terre, sans feu ni couverture; qui sait si*
» *ce n'est pas le moment que l'ennemi a choisi...*
» *Ah!...*

» Elle s'élance hors de son lit, court en che-
» mise à son bureau, en tire le portrait de son
» père, vient le placer sous son chevet, et jette sa

» tête sur ce bijou chéri. — *Bon papa! je te garderai.* — *Mais, ma pauvre sœur*, dit l'autre, *je crois que la tête vous tourne. Croyez-vous donc qu'en vous enrhumant vous sauverez notre père, et qu'il soit beaucoup plus en sûreté parce que votre tête s'appuie sur son portrait? Prenez garde de le casser, et croyez-moi, dormez.*

» Certainement, celle-ci a raison, et tout ce » qu'elle dit est vrai; mais si vous deviez épouser » l'une ou l'autre de ces deux sœurs, dites-moi, » graves philosophes, choisiriez-vous la logicienne » ou la *superstitieuse*?

» Pour revenir, je crois que la superstition est » un *ouvrage avancé* de la religion qu'il ne faut » pas détruire, car il n'est pas bon qu'on puisse » venir sans obstacle jusqu'au pied du mur en » mesurer la hauteur, et planter les échelles. »

Certes, il serait difficile de reconnaître à ces éloges, à ce charmant portrait, cette superstition « qui du haut du ciel, montre aux mortels sa tête » horrible, et les glace d'effroi. »

Humana (1) ante oculos fœde cum vita jaceret,
In terris oppressa gravi sub religione,
Quæ caput e cœli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans.

De Lucrèce à M. de Maistre, le monstre s'est bien adouci, et la métamorphose est complète.

(1) Lucrèce. *De natura rerum*, l. I.

Avouons-le, si, pour résoudre définitivement les questions, c'était assez de l'esprit et de l'audace, M. de Maistre, qui a tout touché et tout tranché, nous eût assuré un long repos. Par malheur, il y faut d'autres qualités, moins brillantes peut-être, mais plus solides. La superstition est-elle toujours, en effet, un excès d'amour? Quelquefois, il est vrai : ainsi des âmes trop aimantes se sont imaginé que, par certaines opérations, elles obtenaient la vue de Dieu, ou que sa Providence produisait en elles et dans leurs corps des choses merveilleuses; elles prenaient ainsi pour des miracles des phénomènes naturels ou une illusion de leur imagination excitée. Plotin, au rapport de Porphyre, a été visité trois fois par l'Être suprême; pour lui, il a joui une seule fois de cette faveur; les Orientaux ont réduit en art le secret de faire descendre en eux l'âme universelle; sainte Thérèse rapporte, dans *sa Vie*, que l'extase la soulevait et lui faisait perdre terre; madame Guyon sentait la grâce remplir son corps et le distendre jusqu'à le rompre. Voilà, parmi une foule, quelques exemples où la superstition est l'amour divin exagéré. C'est la part de la faiblesse humaine; mais à côté de cette faiblesse, voyez quelle vigueur contre le mal, quelle surveillance sur ses passions, parfois, quelle dureté impitoyable pour soi-même, quel attachement au devoir! Certes, quand un peu de superstition se trouve mêlé à tant de vertu, il faudrait un triste

courage pour la reprendre avec aigreur. Mais, pour une de ces natures généreuses, combien doit-on compter de ces âmes intéressées qui traitent en commerçants l'affaire du salut!

Suivant le cours naturel des choses, l'artisan qui veut faire fortune se confie à ses bras, il travaille avec ardeur et avec suite; le savant que tourmente le désir de la vérité, la demande à une méditation opiniâtre; celui qui tient à conserver sa santé, à accroître sa force physique, se rend sobre et actif; puis, lorsque vient la maladie, il appelle le remède et provoque de lui-même une douleur salutaire; celui que tentent la renommée, les hautes positions, s'y prépare de loin, par l'étude solitaire, ou en exposant ses jours; enfin celui qui aspire au bonheur éternel, étudie ses défauts, entreprend de les détruire, se retranche les joies coupables ou frivoles, rapportant ses pensées et ses actes à la perfection. Ainsi, pour obtenir les biens de l'esprit et du corps, nous avons la connaissance des moyens constants par lesquels ils se gagnent, et, pour appliquer ces moyens, la volonté.

C'est de cette manière qu'on se fait homme; mais la plupart d'entre nous, si nous sommes pleins de désirs, nous sommes aussi impatients et lâches : fortune, science, santé, force, honneurs, félicité sans fin, nous voudrions tout posséder sur l'heure et sans effort. Si on pouvait abandonner ce grand chemin tout droit et à perte

de vue! S'il existait quelque sentier de traverse qui nous menât tout d'un coup au but! A ce moment la superstition se présente avec son cortége de procédés merveilleux. Pour préserver notre vie et notre bonheur sur terre, elle dérobe et emprisonne l'influence des astres dans un talisman; elle chasse les maladies par des sortiléges; elle évoque les puissances invisibles, et en attend la révélation mystérieuse qui lui ouvre la nature et ses trésors. Bon nombre de ces extravagances n'existent plus, il est vrai; notre défaut n'est point de croire aux esprits, et nous confions plus aisément notre santé aux médecins qu'aux sorciers; mais par un effet déplorable, à mesure que les démons étaient dépouillés de leur vertu, au lieu qu'elle se dissipât, les puissances célestes en héritaient, et ainsi toute la force de la superstition se réfugiait et se concentrait dans la religion.

Sans doute, c'est un beau spectacle de voir un esprit attaché par sa condition à la terre, se soulevant par l'amour vers Dieu, dans cette union ineffable avec l'être parfait, épurer ses instincts, assurer son courage; il est beau de le voir, ressaisir sur la matière son indépendance, disciplinant les membres, les tourner par violence vers les objets qui l'entretiennent du monde invisible : et telle est la vertu de la religion; mais supposez qu'à un certain moment le sentiment s'évanouisse, et que la pratique demeure, la religion sera-t-elle encore entière? n'aura-t-elle pas perdu la meil-

leure part d'elle-même? Quand, la prière ainsi réduite à être un acte tout extérieur, et comme mécanique, prière des lèvres et non du cœur, corps sans âme, fantôme de la prière, on lui conservera son efficace, qui est de nous conduire au bien et au bonheur suprême, qu'on lui demandera en outre de réformer la nature, qui la distinguera alors des formules magiques? et qui distinguera Dieu des esprits inférieurs, quand l'homme possède un *signe* tout-puissant pour l'évoquer, au gré de ses caprices et de ses passions?

Qu'il est triste de voir le Dieu qui sanctifie détrôné, et l'homme établir à son propre bénéfice un Dieu dispensateur des jouissances! Mais pourquoi s'attrister? N'y a-t-il pas un grand concours vers les choses divines, et la religion n'est-elle pas dans un état prospère? Il ne suffit pas que vous vous approchiez de Dieu; qu'allez-vous lui demander? et comment le lui demanderez-vous? Voilà ce qui importe réellement. Faites briller aux yeux des hommes les joies de la vie future, et, quand vous les aurez enflammés par ce spectacle, annoncez qu'elles sont réservées à la sainteté, beaucoup reculeront; mais enseignez qu'il existe des procédés pour arriver là sûrement et sans tant de fatigue, des pratiques faciles auxquelles Dieu ne résiste pas, vous les verrez accourir. Toute puissance a ses courtisans; et Dieu qui ne meurt pas, comme les rois de la terre, qui donne davan-

tage et sans s'appauvrir, Dieu n'aurait pas les siens ! Il en aura sans doute, tant que les hommes seront passionnés pour le bien-être, et impatients du travail, tant que les louanges, les complaisances et la discipline sous l'étiquette, leur sembleront plus commodes que les services réels et la discipline sous le devoir ; c'est dire que souvent l'intrigue religieuse remplacera la religion. De là ces conciliations étranges, plus rares encore chez nous, mais ordinaires en Italie et en Espagne, d'une piété minutieuse et de mœurs sans frein ; l'absence du bien, la sécurité dans le mal. Ah ! si l'esprit humain est condamné fatalement à payer un tribut de folie, rendez-nous les sciences occultes, et respectez, n'altérez pas un sentiment qui est le foyer de la vie.

On l'avouera, la superstition n'est pas toujours, comme le prétend M. de Maistre, l'excès, mais plutôt le défaut de l'amour divin. Mais supposons qu'il ait dit vrai ; une fois que cette passion est allumée, quelle en sera la mesure ? Ce qui suffit ne suffit pas, dites-vous ; soit ; encore faudra-t-il s'arrêter. Plus prudente que son défenseur, l'Église antique n'a pas lâché la bride aux imaginations et aux passions : les annales des conciles, les mandements des évêques sont pleins de sentences contre les superstitions populaires, les faux miracles, la vaine dévotion ; les mystiques eux-mêmes n'ont pas échappé à l'anathème. Guidée par son sens pratique, elle l'a justement

senti : il ne suffit pas de créer en nous une force nouvelle, il faut aussi en définir l'emploi ; il n'y a rien dans la nature d'absolument bon : le même air qui, paisible, vivifie les animaux et les plantes, déchaîne les tempêtes ; le soleil qui, par une douce chaleur, féconde la terre, peut aussi l'embraser ; la pluie la ranime ou l'inonde. Ce n'est pas assez de frapper les montagnes pour faire jaillir les sources, il faut au fleuve naissant creuser son lit ; et, plus une force a d'énergie, plus aussi il importe de la régler. Quant à M. de Maistre, il joue avec le sentiment religieux, et ne voit pas que l'amour divin est gros du fanatisme, que la même ardeur qui amollit les âmes de Gerson et de Fénelon, exaspère Ravaillac et Torquémada. Quand une doctrine arrive là, quand des guerres révoltantes, comme les guerres de religion, sortent de son sein, elle est condamnée ; de là, toutes les accusations de Lucrèce, de Plutarque, du dix-huitième siècle, frappent juste ; honte à celui qui s'associerait à cette cause flétrie par le bon sens et par l'humanité !

Distinguons soigneusement les temps où abondent les miracles. Paul terrassé se relève chrétien ; Antoine est renouvelé par une illumination soudaine ; Augustin, abattu la face contre terre, l'âme déchirée par un suprême et redoutable combat, entend une voix inconnue, un avertissement mystérieux, qui termine ses doutes et le pousse dans le christianisme Sont-ce là ou non des

miracles? je ne songe pas à l'examiner : tout entier à mon émotion, frappé par la grandeur de ces changements, j'admire la force de cette religion naissante qui frappe de tels coups, dompte les esprits, et tourne les cœurs avec un tel empire; l'illusion elle-même, fréquente et opiniâtre, attesterait la réelle vigueur de cette doctrine. Malheur à ceux qu'un tel spectacle ne touche pas! Ils n'ont pas compris quel événement c'est dans la vie des hommes qu'une croyance inespérée qui relève les courages languissants. Ils veulent, quand ils sont heureux, que le jour brille de tout son éclat, que la nature revête sa plus belle parure, que le jour se voile et que la nature prenne le deuil dans leurs tristesses; que toujours quelque changement dans l'univers suive les changements de leur humeur; mais si des peuples, subitement ressuscités par l'apparition de doctrines généreuses, croient qu'un si heureux événement ne s'est pas passé sans quelque secours particulier de Dieu, croient sentir cette main puissante qui les retire des ténèbres, et que la terre s'émeut quand la Providence, pour guider l'humanité, allume un nouveau soleil, ils demeurent glacés : l'enthousiasme peut compromettre la raison et en déranger l'équilibre!

Il est une autre époque où reparaissent les miracles, non plus dans la jeunesse des doctrines, mais lors de leur caducité; elles meurent comme elles sont nées, au milieu des prodiges. Voyez, quand le paganisme s'éteint, les innombrables

superstitions populaires ; son grand défenseur, Julien, donnant dans la théurgie; la philosophie grecque, au moment de sa ruine, luttant de miracles avec les chrétiens ; plus près de nous, cette noble secte du jansénisme, qui avait attiré à elle tant et de si grands esprits, finissant dans les convulsions de Saint-Médard. Quand les doctrines ont l'invincible sentiment de leur faiblesse, quand le monde leur échappe, quand les voies naturelles qui introduisent dans l'âme lui sont fermées, alors ou elles tentent sciemment des surprises; ou, comme un orateur jeté hors de lui par la froideur et l'improbation de l'auditoire, elles s'échauffent avec excès, et, ainsi exaltées, perdent le sens de la réalité ; ou enfin, comme ces savants du moyen âge qui, n'attendant plus rien de l'étude, se lancent dans un monde fantastique, et se remettent aux mains des esprits invisibles, désespérées, elles évoquent Dieu, le chargent d'accomplir leur œuvre : recours fatal des puissances qui s'abandonnent elles-mêmes.

C'est donc un avertissement sévère pour le spiritualisme. Il défend la cause de Dieu : c'est là sa vérité et sa grandeur, par là il est protecteur de la vertu sur terre, et le seul garant de la solide félicité; mais si dans un indiscret emportement, il méconnaît la condition humaine, l'ordre providentiel qui y réside, s'il veut la fin sans les moyens naturels qui y conduisent, s'il veut le bonheur sans la vertu, la vertu sans le combat; si, au lieu

que l'homme soit serviteur de Dieu, il fait de Dieu le serviteur de l'homme, alors il n'y a plus ici-bas que le mensonge de la moralité.

Par une autre erreur des plus graves, on a mal compris la nature du sentiment religieux. Comme on a eu tort de faire de Dieu un Dieu jaloux, que toute existence étrangère offusque, on a eu tort aussi de faire un sentiment religieux exclusif, ennemi de tout ce qui n'est pas lui-même. Non, le sentiment religieux n'absorbe pas les autres, il se mêle à toutes nos pensées, à tous nos amours honnêtes, pour y ajouter quelque chose d'exquis; il n'est pas une vertu particulière, il est le parfum de toutes les vertus. C'est ce que n'ont pas compris ces belles âmes du jansénisme, et plus généralement les mystiques. Ecoutez-les : Dieu est jaloux, il veut régner sans rival; voici des liens qui vous attachent aux créatures, coupez-les; tant qu'il en subsistera un seul, aussi faible soit-il, vous ne serez pas parfait, et si vous-même vous tenez quelque place dans une autre âme, travaillez à la retrancher. Pascal a bien dit : « Il est injuste qu'on s'attache à moi. » Eh bien! je chasserai de mon cœur toutes les créatures, et Dieu le possédera sans partage; mais je suis curieux de science, j'ai du goût pour les beaux-arts, je les cultiverai. « Non (1), ensevelissez ces talents; ils ne vous » serviront de rien pour votre salut. »

(1) La mère Angélique. Voyez *Jacqueline Pascal,* par M. Cousin.

Voilà assurément de cruels sacrifices; mais je l'avoue, on en est plus d'une fois largement récompensé, car l'amour de Dieu suffit à combler une âme; je ne conteste donc pas que par cette route on n'arrive au bonheur. Ce qui m'inquiète, c'est de savoir si elle mène à la perfection. Parle-t-on de placer l'intérêt de Dieu au-dessus de tous les autres; veut-on que, si nous avons à choisir entre la vie du monde et la vie parfaite, nous renoncions au monde, et travaillions hardiment à nous faire meilleurs, on a raison : le martyre vaut mieux que l'apostasie, et il vaut mieux professer le vrai Dieu dans la misère que de le renier sur le trône. Le savant qui s'arrache à de douces affections pour courir après la vérité, la femme qui renonce à toutes les joies de la société et de la famille, pour se dévouer aux pauvres et aux malades, sont assurément de nobles exemples; il y a dans la société des postes durs à tenir, il y faut de fermes courages; Dieu fait un appel aux âmes, et quelques-unes répondent, pour leur honneur et pour le bonheur de l'humanité; à ceux-là le Juge suprême ne demandera pas compte de quelques talents qu'il leur avait donnés, et qui sont morts dans le germe : il leur saura gré d'avoir dédaigné le sourire du monde, pour panser ses blessures; ce qu'ils avaient en eux d'amour, de puissance, a été dépensé pour de bons usages, et a porté de beaux fruits.

Mais voici un homme qui croit marcher à la

perfection, et demande à Dieu ses récompenses, sa bienheureuse éternité. « Mon Dieu, lui dit-il, » je vous ai aimé uniquement. Vous aviez mis en » moi des passions contraires à celle-là, je m'en » suis dépouillé; j'ai oublié que j'avais une famille » sur terre pour ne songer qu'à vous, mon créa- » teur; j'ai regardé comme ma seule patrie votre » céleste royaume; j'ai été tenté de pénétrer les » secrets du monde, mais j'ai étouffé une curiosité » indiscrète; je n'ai plus voulu converser avec ces » objets qui ne me parlaient pas de vous; j'ai fait » taire les vaines pensées, pour ne songer qu'à » vous; j'ai été séduit par les douceurs des arts : » je décorais la toile et le marbre, et négligeais » d'orner mon âme; j'entassais des pierres, je » combinais des couleurs, des lettres et des sons, » pour traduire un idéal imaginaire des choses » qui passent, et pendant tout ce temps je vous » perdais de vue, vous qui êtes l'exemplaire vi- » vant et immortel des éternelles vertus, et je ne » m'efforçais pas d'exprimer par mes actions vo- » tre beauté suprême. Enfin, je suis revenu de » mon erreur, je n'ai plus contemplé que vous, » et passerai en face de vous seul le reste de mes » jours, jusqu'au moment fortuné où, délivré du » corps, je vous verrai sans ombres. »

J'imagine qu'un père jaloux que son fils se forme, l'envoie à l'armée au début de quelque grande campagne. Cependant le fils ne peut supporter cette séparation et lui écrit : « On s'est

» battu; pour moi, poursuivi par votre souvenir,
» je me suis retiré à l'écart, et j'ai rêvé à vous;
» nous avons traversé des pays magnifiques, dit-
» on : les chefs-d'œuvre des arts rivalisent avec la
» beauté de la nature, et l'industrie y fait des mi-
» racles ; au milieu de ces merveilles je n'ai rien
» vu, je n'ai eu devant les yeux que votre image.
» Les hommes qui m'entourent me sont étran-
» gers : je ne me soucie point de connaître ce
» qu'ils font, ce qu'ils disent, ce qu'ils pensent;
» retiré en moi-même je vous parle, je vous entre-
» tiens de mon amour, je vous supplie d'abréger
» le temps d'un exil qui me tue. » Que le père soit touché d'un sentiment si fort et si durable, on le peut croire; mais on peut croire aussi que, s'il est sage, s'il ne cède pas à une fausse tendresse, il réprimandera vivement son fils, il lui dira par exemple : « J'aurais été bien plus touché de votre
» affection si, quand on s'est battu, au lieu de vous
» mettre à l'écart pour songer à moi, cette même
» affection vous eût attaché à votre poste; si ma
» pensée réveillant en vous le sentiment du de-
» voir, l'amour de la patrie et de la gloire, eût
» élevé votre cœur et soutenu votre bras. Au lieu
» de les mépriser, il fallait contempler ces mer-
» veilles qui étaient sur votre route, il fallait lais-
» ser pénétrer en vous les nobles passions que les
» arts et la nature inspirent, et j'étais heureux si
» mon souvenir ne s'effaçait pas devant ces pures
» et puissantes émotions, si je me présentais alors

» à vous pour vous dire que je vous approuve, et
» que je vous aime ainsi. Vous avez négligé d'étu-
» dier les hommes, et vous avez mal fait : vous
» perdez l'occasion d'apprendre la sagesse. Pre-
» nez-y garde, vous ne savez pas m'aimer. Je n'ai
» que faire d'un amour stérile, je veux qu'il soit
» agissant; je refuse un cœur que j'habiterais
» seul, et ne tiens point à honneur de régner sur
» le vide; ma pensée ne doit pas absorber votre
» énergie, mais la susciter et la régler, présider à
» tous vos mouvements vers le bien. Vous espérez
» en vain que je vous rappellerai : j'ai résolu votre
» éloignement pour votre profit; tant que vous
» n'aurez pas profité, ne comptez pas qu'il cesse;
» je vous ai renvoyé enfant, vous ne me reverrez
» que quand vous serez un homme. » L'analogie est-elle assez frappante? Non, Dieu n'a pas créé son soleil pour luire sur des déserts; il a voulu qu'il fît fleurir la terre, qu'il la pénétrât, non pour la dévorer, mais pour la féconder, pour exciter les semences qu'elle renferme; une fois parues, pour agiter leur séve et les mûrir par sa vivifiante chaleur; enfin, pour que sa lumière fît briller les couleurs et éclater la beauté. Oh! la malheureuse idée de croire qu'on ressemble à Dieu parce qu'on n'a plus rien de l'homme, et que l'on court à la perfection, quand on recule jusqu'au néant!

Mais enfin, quelque déplorable que soit cette illusion, c'est l'illusion de l'amour, et par là elle se relève; on tente de s'unir à l'être absolu, et

la hardiesse de cette entreprise couvre son imprudence : dans une volonté pareille il y a du héros.

Je vois ailleurs d'autres hommes, qui partisans aussi d'un spiritualisme excessif, mais d'un esprit moins emporté, renoncent à cette chevalerie du spiritualisme, travaillent, non plus à s'unir à Dieu dès cette vie, mais à gagner ses faveurs, et pensent y parvenir en abdiquant leur intelligence et leur liberté. Voyez comme l'humanité est toujours la même. Dans les temps barbares, les peuples, pour se rendre leurs divinités favorables, choisissent dans leurs troupeaux les taureaux les plus puissants, les plus grasses génisses, et les immolent; ils donnent ainsi au souverain maître ce qu'ils possèdent de plus précieux, quand encore, par une logique terrible, ils n'immolent pas des victimes humaines. Laissez-les se civiliser; la vie du corps cède de plus en plus devant la vie de l'esprit, et par suite, les biens du corps perdent de leur valeur, qui passe aux choses invisibles. Alors, si on veut être agréable à Dieu, on ne lui sacrifiera plus de la matière; on prendra ce qu'on a de plus cher, sa propre âme, et on la mutilera. Celui que la prudence ou un reste d'attachement à lui-même arrête, se retranchera seulement quelque bien, quelque passion trop chère; mais celui qui ne compte pas avec Dieu sacrifiera d'un coup tout son être : les passions qui font l'attrait du monde,

la raison si exigeante et qui abonde dans son sens, la liberté, ombrageuse et indocile, tout sera immolé; ce qui peut s'éteindre de l'âme sera éteint, et ce qui persiste à vivre sera réduit en servitude, passera sous un joug étranger.

Eh quoi ! la faveur de Dieu est-elle à ce prix ? et ne tenons-nous de lui nos facultés sublimes que pour nous en dépouiller ? Dites que les passions ont des torts, que tout exercice de l'intelligence n'est pas louable, tout emploi de la volonté heureux, que par conséquent les passions et la volonté doivent être soumises à une règle inflexible, à la raison, et que la raison elle-même doit faire plier ses entêtements sous l'autorité infaillible du sens commun : cela c'est de la pure sagesse, et quiconque agit ainsi mérite devant Dieu, parce qu'il se conforme à l'ordre manifestement établi ; il suit la grande route de la vertu. Mais que demande la vertu ? Il faut y songer aussi. Il y a une certaine perfection de chaque espèce : pour le minéral, l'immobile consistance de ses parties ; pour les êtres vivants, le continuel développement ; pour les corps animés, le meilleur état des organes, une vue perçante, une ouïe fine, un tact délicat, des muscles fermes et souples ; pour l'âme, le dévouement, le génie, le courage indomptable. Et enfin, comment concevons-nous Dieu, dans sa perfection solitaire, sinon comme la plénitude absolue de toutes les puissances qui sur la terre manquent toujours par quelque endroit.

Par quel déplorable aveuglement a-t-on renversé ce bel ordre divin, pour en substituer un d'invention humaine? Tandis que Dieu nous commande d'étendre notre être, on nous commande de le diminuer; tandis que Dieu a pris soin de séparer les espèces par d'infranchissables limites; tandis qu'il a ordonné à chaque être de chaque espèce de marcher à la perfection qui convient à cette espèce même; quand la nature nous porte irrésistiblement vers ce but, quand la raison nous enjoint d'y tendre, quand la sérieuse et profonde jouissance de toute âme qui se déploie, lui témoigne qu'elle est dans le vrai, on vient nous dire : Prenez en vous ce qui est de l'homme et brisez-le ; qu'il n'en reste rien. Mais quand il n'en restera plus rien, serai-je donc un homme encore? ne serai-je pas descendu dans les espèces inférieures, dégradé de l'humanité? Tout à l'heure du moins, quand l'homme s'attachait de toutes ses puissances exclusivement à Dieu, il restait de lui une vive flamme qui tendait en haut, vers les pures régions, mais ici, qu'en reste-t-il, qu'une machine clouée à la terre, jouant tristement la vie?

Le sentiment religieux n'est pas un feu qui dévore tout ce qu'il touche, c'est le feu plus doux qui circule dans toutes les parties de l'être, portant partout avec lui la chaleur et la vie. Presque toujours on comprend d'étrange manière la philosophie et la religion ; pourtant c'est là le tout de

l'homme. La philosophie n'est pas un éblouissement, elle est une situation élevée de l'esprit, qui de là rapporte les objets à leur ordre et à leur principe : elle est le monde vu d'en haut. Et la religion, qui est la philosophie de la vie, la religion, n'est point la stupeur, mais un haut état de l'âme, qui, rattachant l'existence présente à son origine et à sa fin, n'estime les choses que par cet endroit, et ne se laisse toucher par elles que du côté de Dieu et de l'éternité.

Un mot maintenant sur cette malheureuse idée que M. de Maistre a eue de défendre la superstition. Nous vivons dans un triste temps où tout a été réhabilité, au profit de telle ou telle cause, au dommage assurément de la justesse de l'esprit, et de la rectitude de l'action. Pascal avait dit : « Soutenir la piété jusqu'à la superstition, c'est la » détruire ; » les grands évêques du dix-septième siècle pensaient ainsi ; des hommes religieux, l'oratorien Thiers, le théologien le Brun, l'ont poursuivie dans des livres autorisés ; il fallait arriver jusqu'à nous pour en entendre l'éloge, pour entendre dire qu'en son absence, il manque quelque chose à la piété, que la piété trouve en elle sa défense naturelle et son plus grand charme. Nous sommes la proie du paradoxe. Au lieu de mettre son honneur à saisir la vérité simple et à rendre naïvement l'impression solide qu'elle fait sur les âmes, il ne s'agit plus que de surprendre par des tours de force merveilleux le

lecteur déconcerté, qui n'ose plus dire où est la vérité, ni où elle n'est pas, sans respect pour ce pays, qui fut autrefois le pays du bon sens, sans respect pour cette langue, qui était la langue des idées justes. Le paradoxe est haïssable partout, mais quel terrible jeu de jouer avec un sentiment aussi redoutable que le sentiment religieux, et de le déchaîner sur le monde, comme s'il devait, à notre volonté, rentrer dans ses limites ! Vous qui surexcitez ainsi une des puissances de l'âme, avez-vous bien affermi la raison ? Etes-vous sûrs que ces agitations violentes ne feront pas vaciller sa lumière, qu'elles ne l'éteindront pas ? La sagesse d'un roi excellent, de saint Louis, en a été troublée : il a pu dire que, lorsqu'on rencontre un hérétique, il faut lui passer son épée au travers du corps ; et, quand un saint a chancelé dans une telle épreuve, vous la répétez hardiment sur des esprits incultes et des cœurs sauvages ! Vous frappez du pied la terre, et des sources vives jaillissent ; j'admire votre puissance ! mais ces sources se réunissent, elles forment un torrent, et vous n'avez pas creusé son lit ; à ce coup, j'admire votre folie, si c'est de la folie encore !

CHAPITRE XXI.

CONTRE L'ATHÉISME.

Il y a chez certaines personnes une illusion qui leur fait voir des athées partout. Elles raisonnent ainsi : il n'y a qu'un seul Dieu qui soit le vrai, c'est le nôtre, et quiconque ne le reconnaît pas, ne connaît pas Dieu, est par conséquent un athée ; tous les païens, tout ce qu'il a existé d'hommes avant leur religion, athées ; tout ce qu'il en existe maintenant en dehors de cette religion, athées encore ; tous ceux qui, dans son sein, se font des opinions particulières, différentes de la règle, athées tout de nouveau. Et, pour rencontrer de pareils jugements, il n'est pas besoin de tomber jusqu'au père Hardouin, *le plus paradoxal des hommes,* qui rangeait bravement parmi les athées Descartes, Malebranche, Nicole, Jansénius, Pascal, etc., on rencontre de ces assertions chez des hommes plus sages, comme Mersenne et Nicole. Nicole y voyait désormais la grande hérésie du monde, et Mersenne comptait cinquante mille athées à Paris. Le danger de pareilles allégations est immense ; comment ne le voit-on pas ? Si, en effet, la meilleure partie du genre humain est athée, la religion est une hérésie ; la nature ne nous porte pas invinciblement

vers Dieu ; son existence n'est pas une de ces vérités constantes par l'assentiment universel, sur lesquelles on n'ose porter la main, et on cherche en vain dans les âmes cette idée de l'être parfait, de la cause première, que Descartes appelait si justement la marque de l'ouvrier. Si on voulait faire des athées, il ne faudrait pas s'y prendre autrement. Quoi ! c'est le même de ne pas connaître Dieu tel qu'il est, ou de ne le pas connaître du tout! Il n'y a aucune croyance, aucun sentiment qui tînt contre une telle manière de raisonner. Cet enfant, qui aime de toutes ses forces sa mère, sait-il donc par quels liens il tient à elle, comment elle l'a porté dans son sein, comment il a vécu de sa vie, par quel art s'exerce cette providence qui l'enveloppe dans tous ses mouvements; où elle le conduit, si même elle le conduit quelque part; quel est le sens profond de ses préceptes, le secret de ses démarches? Il ignore tout cela; mais il connaît qu'un être plus grand que lui, plus fort que lui, veille sur son bonheur, et, en retour, il l'aime. Oserez-vous comparer cet enfant à celui qui, élevé à l'aventure, n'a rien vu ni rien senti de tel; et le cœur de l'un vous paraît-il aussi vide que celui de l'autre? Ce serait insupportable. Dites, si vous voulez, que l'amour filial n'est pas fait pour demeurer dans ces rudiments, et qu'il ne s'achève en nous que le jour où nous comprenons parfaitement tout ce qu'il y a de profond,

d'intime, de sacré dans ces rapports qui nous unissent à celle qui nous a faits ce que nous sommes, ce sera la vérité; mais c'est la vérité aussi que cet amour achevé était renfermé dans le premier sourire.

Ainsi l'idéal de la raison humaine est de connaître Dieu dans la plénitude de son être et de ses attributs; en deçà de ce point, elle est imparfaite, et encore, il n'y a de culte entièrement digne de lui que celui qui consacre ses perfections infinies. On doit donc tendre là sans relâche, et n'estimer rien que cela sans réserve. Toutefois, s'il est d'une extrême difficulté de reproduire ce modèle, si la plupart des doctrines religieuses paraissent bien pauvres, comparées à ce pur exemplaire, comment prétendre qu'elles n'en offrent pas quelques traits, et qu'elles ne sont pas de la même famille? La perfection, la formation du monde par Dieu, l'action providentielle par laquelle il conserve l'univers et dirige les esprits et les cœurs des hommes, n'est pas, dans toutes, entendue de la même façon; mais, quelles que soient leurs dissidences, elles ont un fonds commun, il est des vérités où elles se réunissent : toutes elles reconnaissent une perfection qui confond notre faiblesse, un maître du monde, un premier Être sans lequel rien n'existerait, ou rien qui méritât d'exister; toutes elles reconnaissent que cet Être est providence, qu'il ordonne tout sagement, qu'il mène et la matière et

l'homme à leur fin, par une prudence infinie; que cette même providence, d'un si grand pouvoir, d'une si haute sagesse, est en même temps une amie pour nous; et qu'enfin notre mal est de nous éloigner d'elle en la perdant de vue, comme notre bien est de nous en approcher sans cesse par la vertu, jusqu'à l'absolu retour.

Sont-ce là des dogmes tellement méprisables? Et, quand il est défendu de calomnier les hommes, est-il permis de calomnier les doctrines et les institutions? D'ailleurs, n'est-ce pas calomnier l'humanité elle-même de soutenir que des nations peuvent, pendant des siècles, ne se repaître que de chimères? Triste moyen pour honorer l'homme, que de mépriser l'enfant! Honorez dans l'enfant l'homme futur. Pour estimer les choses avec équité et avec douceur, qui ne conçoit et n'aime rien de mieux que ce qui est, a l'esprit athée et le cœur athée; qui conçoit et aime quelque chose de mieux que ce qui est, a l'esprit religieux, le cœur religieux. Ne pas croire à Dieu est un grand malheur, l'exploiter est horrible, et le véritable athée n'est pas don Juan, c'est Tartuffe. Pour la doctrine, l'athéisme formel nie Dieu, cause de l'ordre de l'univers.

Ses causes sont diverses. On dit souvent qu'il est un vice du cœur. Sans contredit, certains athées nient Dieu, parce qu'ils ont intérêt à ce qu'il n'existe pas. Lorsqu'on désire qu'une opinion soit vraie, on est bien près de le croire. Voyez combien aisément on s'accommode d'une

politique qui sert nos intérêts privés. Dans les lettres et les arts, on construit des théories qui s'adaptent précisément à ses propres œuvres. En fait de religion, suivant celle où on se trouve, on exalte ou on prend en pitié le même raisonnement. Dans la philosophie, on émet des principes qui ont quelque conséquence compromettante, et, pour éviter cette conséquence, on les tord ; ou bien on a avancé une erreur qu'on reconnaît, mais, plutôt que de la rétracter, on la défend, et on finit par y revenir : l'esprit, aiguillonné par l'amour-propre, déploie des ressources nouvelles, déguise le faible de la doctrine, en met les avantages dans leur jour, s'éblouit lui-même, et insensiblement se rengage dans son ancienne opinion. Chaque jour on crée une justice nouvelle à son usage : on forme un mauvais désir, on le contente, et après, on se démontre péremptoirement qu'on a agi suivant la morale et le droit. Est-il donc étonnant, quand on accommode ainsi la morale à ses convenances particulières, qu'avec une nature plus portée au mal, et qui repousse toute discipline, on arrive à croire qu'il n'y a ni vice ni vertu, et que la loi de la conscience est une pure illusion ? Comme enfin, dans une vie pareille, Dieu nous inquiète avec sa surveillance, ses récompenses et ses punitions, on désire de toutes ses forces qu'il n'existe pas, on travaille de toutes ses forces à le croire, et un jour cette application constante porte son fruit. Rien de plus

vrai que la maxime : « L'esprit est souvent la » dupe du cœur. »

Mais, si l'athéisme vient quelquefois de la corruption de l'âme, il n'en vient pas toujours. On est trop dur pour les hommes qui ont eu le malheur de tomber dans de faux systèmes ; on ne connaît pas les séductions de la vie intellectuelle et les pentes de l'esprit. Dans le monde, nous vivons assez peu préoccupés des problèmes philosophiques, et, s'ils se présentent à nous quelquefois, nous raisonnons sous la surveillance les uns des autres, surveillance salutaire qui raffermit en nous les sentiments communs et prévient les écarts de la pensée. Ce n'est pas ainsi que s'enfantent les systèmes. Malebranche ne s'enfonce pas tout d'un coup dans l'idéalisme ; d'abord, il s'isole complétement, il ferme avec soin sa fenêtre et ses rideaux, puis il se laisse entraîner dans de longues méditations à une hauteur où les bruits de la terre ne sauraient parvenir. Spinosa ne se précipite point du premier bond dans cette négation étrange du bien et du mal moral, de la liberté, de lui-même ; lui aussi il s'isole, il vit dans une sorte de désert. Qui nous peindra ce qui se passait alors en eux ? Qui nous peindra ce qui se passait en Socrate, alors que pendant des heures entières il demeurait debout, immobile, ne voyant rien, n'entendant rien, insensible à la chaleur et au froid, perdu dans ses méditations ? On sait comment

surviennent les rêves. Un sens se ferme, puis un autre, puis un autre encore ; d'incohérentes images passent devant nos yeux, et si quelque bruit les chasse, elles reviennent bientôt préluder aux songes, qui, par leurs spectacles, imitent la réalité. Le sommeil c'est l'exercice de l'imagination, affranchie de la raison et de la volonté, l'action d'une faculté isolée des autres, l'âme n'opérant qu'avec une partie d'elle-même ? La folie n'est pas loin : elle n'est qu'un rêve éveillé. Et qu'est-ce que la méditation à son tour? L'abstraction va devant, fermant les organes du corps ; d'abord, n'étant plus attirée au dehors par la matière, la pensée se concentre et prend de la force ; mais qu'arriverait-il si l'abstraction fermait aussi quelqu'un des organes de l'âme, si elle interceptait, par exemple, l'expérience, pour ne laisser agir que le raisonnement ; si la conscience s'assoupissait peu à peu, puis, de temps à autre excitée, se taisait enfin ; si la logique, maîtresse de l'entendement, en recevant toute la vigueur, mue par une volonté inflexible, se donnait libre carrière, courait des principes aux conséquences, des conséquences aux principes, ne prenant conseil que d'elle-même et de sa violence ? Ce qui arriverait ? on l'a éprouvé bien souvent. Tantôt jaillirait la lumière la plus vive et la plus pénétrante, quelque profonde vérité, tantôt des lueurs douteuses ou décevantes, de tristes erreurs, en tout, une représentation

attrayante, fantastique; que si quelques traits rappellent la vérité, elle y figure comme figurent dans nos songes les bruits ou les sensations que nos organes nous transmettent encore : c'est simplement la matière de la fantaisie.

Ainsi est né l'athéisme : c'est un rêve de l'esprit, rêve funeste qu'il faut chasser. Mais s'il est odieux, son origine n'est pas moins respectable ; il est sorti d'où sort le théisme, d'où sortent toutes les doctrines salutaires : de la libre réflexion, mère des erreurs et mère des vérités.

Il y a peu d'athées : tout homme croit à Dieu en de certains moments; quelques-uns le nient dans la plus grande partie de leur existence ; un grand nombre ne l'entrevoient qu'à travers d'épais nuages; une foule immense le laissent au ciel, tandis qu'ils font leurs affaires sur terre, et vivent sans songer à lui.

Toujours est-il que l'athéisme existe, et qu'il faut savoir ce qu'on doit en penser. Il a pris selon les temps diverses formes, dans chaque temps celle qui séduisait davantage. Dans l'antiquité, il est l'athéisme élémentaire, celui qui met la simplicité à la place de la complication : pour expliquer l'immense variété de l'univers, passé présent et futur, il ne demande que le vide et des atomes; et vraiment on ne peut se passer à moins de cela. Du reste, nul souci de la diversité essentielle des choses : esprit et corps, fatalité et liberté, aveuglement et intelligence, appétit phy-

sique et pur sentiment; s'il fait peu de frais d'explication, il fait aussi peu de frais d'observation. C'est la philosophie à bon marché. Aussi il est resté l'idéal de tous les esprits superficiels et vaniteux, qui veulent avoir mine de philosophe sans en faire la dépense. Au dix-huitième siècle, d'Holbach le remet en scène, et se moque bien de ceux qui distinguent encore dans les choses d'autres différences que nombre, poids et grandeur, un monde physique et un monde moral. Je ne sais quel mauvais ange veille aux portes du système, et n'y laisse entrer rien de généreux, un ange exterminateur qui tue tout ce qui vit; on étouffe faute d'air et d'espace, on est glacé dans ce monde sans soleil; quand on lit son triste livre, il semble qu'on parcourt des landes à travers le brouillard; c'est sec, terne, glacé, immobile, désolé, sans autre bruit qu'un cliquetis d'atomes et un grincement de rouages.

Cependant l'athéisme sérieux et intelligent se transforme et se fait autre pour d'autres esprits. Il fait alliance avec la grande science de la nature, avec l'anatomie comparée et la physiologie, se rajeunit par là; et, s'il ne s'occupe pas du monde de l'âme, pour l'expliquer, il ne s'en occupe pas non plus, pour le nier : il va son grand chemin à travers les corps; il abat cette poussière d'atomes, et, à la place, fait paraître la Nature, avec la force, la vie et le progrès. Voyez-le se constituer.

D'abord il accueille avec empressement l'idée de la *génération spontanée* ou hétérogène. Depuis qu'au moyen du microscope on a pu apercevoir des êtres, auparavant invisibles, non-seulement on a découvert tout un monde d'animaux qu'on n'avait pas soupçonné, mais on a cru voir encore que la matière inorganique s'organisait d'elle-même dans certaines conditions, que la vie naissait de la mort. C'était là une découverte précieuse pour le naturalisme, car si la matière nous montre tous les jours cette propriété en exercice, pourquoi recourir alors à un être étranger, à un Dieu qui la fait passer d'un règne à l'autre? Ce Dieu est une hypothèse gratuite, parfaitement inutile, que la rigueur de la science ne supporte point.

Quoi! cette terre que je foule du pied, va devenir un homme! On se révolte à cette idée : il y a si loin d'un terme à l'autre dans ce changement, que la raison se refuse à franchir une si effrayante distance. Pas si effrayante, reprend le naturalisme. Au premier abord, on voit un abîme entre un homme et un serpent, entre une baleine et un rossignol; mais la science comble cet abîme : sous son regard tous les êtres se rapprochent, les barrières, prétendues infranchissables, qui séparent une famille d'une famille, une classe d'une classe, s'abattent; partout des formes intermédiaires se présentent, qui déconcertent les préjugés : des poissons qui touchent les reptiles, des oiseaux qui touchent les poissons, des mammi-

fères qui touchent les oiseaux, enfin jusqu'à des créatures mixtes, moitié animaux, moitié plantes. Au lieu de ces brusques contrastes, qui paraissaient tout à l'heure, c'est une gradation insensible, une *chaîne continue*, qui nous conduit sans effort de l'être le plus élémentaire à l'être le plus compliqué. La nature ne fait rien par bonds, *natura nihil operatur per saltus*. Ainsi parcourue, nulle distance n'épouvante : qu'on accorde à la matière le pouvoir de former l'animal le plus simple, il serait difficile de lui refuser le pouvoir de produire l'animal voisin, qui en diffère de si peu ; de celui-ci on atteindrait sans peine l'animal qui est immédiatement au-dessus, et peu à peu on arriverait jusqu'à l'homme.

D'ailleurs, il ne serait pas nécessaire que l'homme naquît sous sa forme même. On ne sait pas quels changements peut apporter chez les êtres l'*influence des milieux* où ils se trouvent, l'opération incessante des agents physiques; et, par conséquent, il ne serait pas nécessaire que la nature fît un si grand effort pour engendrer tout d'un coup un individu d'une espèce supérieure; elle y pourrait suppléer par un autre travail, qui modifierait des espèces inférieures, une fois engendrées, pour les élever.

Enfin, toutes les classes d'êtres vivants sont liées par un rapport beaucoup plus étroit. Des savants, s'appliquant à l'embryogénie, ont cru trouver que l'œuf d'où doit sortir plus tard un

homme, ne contient pas dans les premiers temps un homme en petit; qu'en ouvrant cet œuf à différentes époques, on y voit d'abord une simple monade, puis un ver, puis, à un certain intervalle et après d'autres formes, un poisson, et ensuite un reptile, bientôt un oiseau, enfin un homme, dont la figure persistera. Si ces observations sont vraies, il n'y a pas entre les classes d'êtres vivants cette différence si tranchée qu'on suppose d'ordinaire: en réalité on reconnaît là une *unité de plan*. Il n'existe qu'un seul type, avec des esquisses plus ou moins légères; la nature travaille sur un seul modèle, et, comme tout artiste, elle ébauche son œuvre avant de l'achever; elle l'ébauche d'abord grossièrement, au point que l'œil le plus exercé ne reconnaîtrait pas son dessein : c'est une masse où l'on ne discerne rien, sans nulle beauté; mais laissez faire l'artiste, cette masse, tout à l'heure informe, se distingue, les parties se détachent, les détails s'accusent; laissez-le faire encore, il y met la dernière main, et vous admirerez un chef-d'œuvre. Ainsi la forme la plus imparfaite de la vie, la monade, est liée à la forme la plus parfaite, du moins selon notre connaissance, qui est l'homme; c'est le grand chemin de la nature, et toutes les autres formes sont purement des intermédiaires qui marquent les temps d'arrêt de la force plastique.

Génération spontanée, chaîne continue des êtres, influence des milieux, unité de plan, voilà

les grandes vues que le nouvel athéisme emprunte à l'anatomie comparée et à la physiologie; s'il n'est pas encore une science de l'âme, au moins il est une science physique respectable, à la hauteur des connaissances modernes, même au delà.

Mais, quel qu'il soit, il est insuffisant : on étudie, on explique les formes matérielles et leur progrès, mais que dit-on des idées et des sentiments invisibles et de leur progrès? L'humanité aussi marche, l'humanité aussi se transforme, et l'athéisme qui la néglige n'embrasse que la moitié des choses. Il va s'élargir pour tout embrasser. Il existe une force infinie : souverainement indéterminée, elle est capable de toutes les déterminations. Ce n'est pas une simple capacité inerte : elle tend, par un effort éternel et invincible, à se mouvoir, à développer les richesses infinies qu'elle renferme. Ni aveugle ni intelligente, ni esclave ni libre, elle paraît inorganisée dans le minéral, vit dans la plante, sent, pense et veut dans l'homme. Par un secret merveilleux, elle garde son unité sous ces apparences diverses: ce qu'elle fait comme matière, elle le pense comme esprit; ce qu'elle pense comme esprit, elle le fait comme matière. Elle ne cesse pas un certain jour d'agir, il n'y a pas un certain moment où elle se repose dans son développement complet : sans relâche, par un appétit insatiable, elle tend à traverser des formes nouvelles, à vivre et à com-

prendre de plus en plus, à se pénétrer de plus en plus de cette grande vérité, que ce qui vit et ce qui comprend, que la nature et l'humanité sont, au fond, identiques et se résolvent dans l'être primordial infini. Cette connaissance est la religion. Avant qu'elle soit née, la religion n'existe pas. Que dis-je, la religion? Dieu lui-même n'existe pas; car il ne suffit point, pour avoir ce titre, d'être une substance sans bornes, il faut encore le savoir. Ainsi Dieu naît, un certain jour, dans la pensée d'un certain homme et grandit avec la réflexion, ou plutôt, pour mieux parler, cet homme et ceux qui, après lui, auront la vive intelligence du rapport qui lie l'esprit et la nature, seront Dieu lui-même, prenant, à des moments divers, conscience de soi. La substance est éternellement, Dieu devient.

Comme on le voit, ce système séduit la raison par son extrême simplicité, et par son respect pour les grands dogmes de l'esprit, de la liberté. Même il nous donne l'illusion de Dieu, non plus la majesté de l'éternel repos, la plénitude constante et absolue de l'être, mais la puissance invincible du mouvement, la richesse d'un développement sans bornes; non plus la conscience toujours entière, toujours égale de sa propre perfection vis-à-vis des natures limitées, mais la conscience envahissante qui, nulle ou faible dans les commencements, peu à peu absorbe toute individualité à son profit.

Les partisans de cette doctrine se fâchent quand on l'appelle athéisme, et ils ont raison, si on les confond avec les philosophes vulgaires qui nient absolument la perfection. Rendons-leur au contraire cette justice : ils entendent la perfection autrement que nous, mais ils y croient : cette idée pénètre et soutient tout leur système. Parce qu'ils conçoivent la perfection mobile, tandis que nous la concevons immuable, est-ce assez pour leur donner un nom fâcheux, porté ordinairement par le matérialisme et discrédité par toutes sortes d'excès en ce genre ? Nous nous disons cela à nous-même, et tout ce qui peut représenter sous un meilleur jour une doctrine, qui n'est point méprisable assurément, une doctrine qui a de quoi tromper les meilleurs esprits et les cœurs les plus honnêtes ; mais enfin, malgré eux, malgré leur désir louable, ce Dieu, qui d'abord s'ignore, se cherche longtemps en vain, puis s'apparaît un jour à lui-même pour la première fois dans la conscience d'un homme religieux, se perd et se retrouve et court sans fin après lui-même, n'est pas celui que reconnaît la raison : ce qui se perfectionne n'est pas parfait ; un Dieu qui devient n'est pas.

Je prends ensemble les trois systèmes qui viennent d'être exposés, divers par la forme, unis par ce caractère que, dans aucun d'eux, le monde n'est l'exécution d'un dessein prémédité, l'œuvre d'une Providence. Je n'ai point de raison nou-

velle à apporter contre eux. Dans le cours de ce livre, il m'a paru assez manifestement qu'on ne peut se passer de la Providence pour expliquer l'ordre de la nature et satisfaire à l'ordre moral, que cet ordre de la nature saute aux yeux, que cet ordre moral est nécessaire comme les vérités mathématiques elles-mêmes. Après cela, je ne trouve plus rien à dire, et il n'y a pas d'arguments pour convaincre ceux que cet argument ne convaincrait pas. Pascal a dit profondément : « Athéisme, marque de force d'esprit, mais » jusqu'à un certain degré seulement. »

J'ajoute une réflexion. L'existence de Dieu, pour nous, n'est pas seulement une vérité, c'est une vérité première, et celui qui la conteste conteste toute la raison. Or, qu'on veuille bien y penser, si on traite cette croyance à Dieu de croyance spéculative, métaphysique, et qu'à ce titre on y renonce volontiers, on n'a plus le droit de défendre d'autres croyances auxquelles on tient peut-être davantage, la liberté et la justice, qui portent sur la même autorité. Et non-seulement on renoncera à les défendre, mais on devra les nier d'abord. Ce qu'on nomme vérités naturelles sont des illusions naturelles : la civilisation consiste à les user, l'une maintenant, plus tard une autre, toutes à la fin. Le temps les ronge, comme il ronge le marbre et le fer, plus lentement. Des milliers d'années de travail sur l'idée de Dieu l'ont déjà entamée ; des milliers d'années

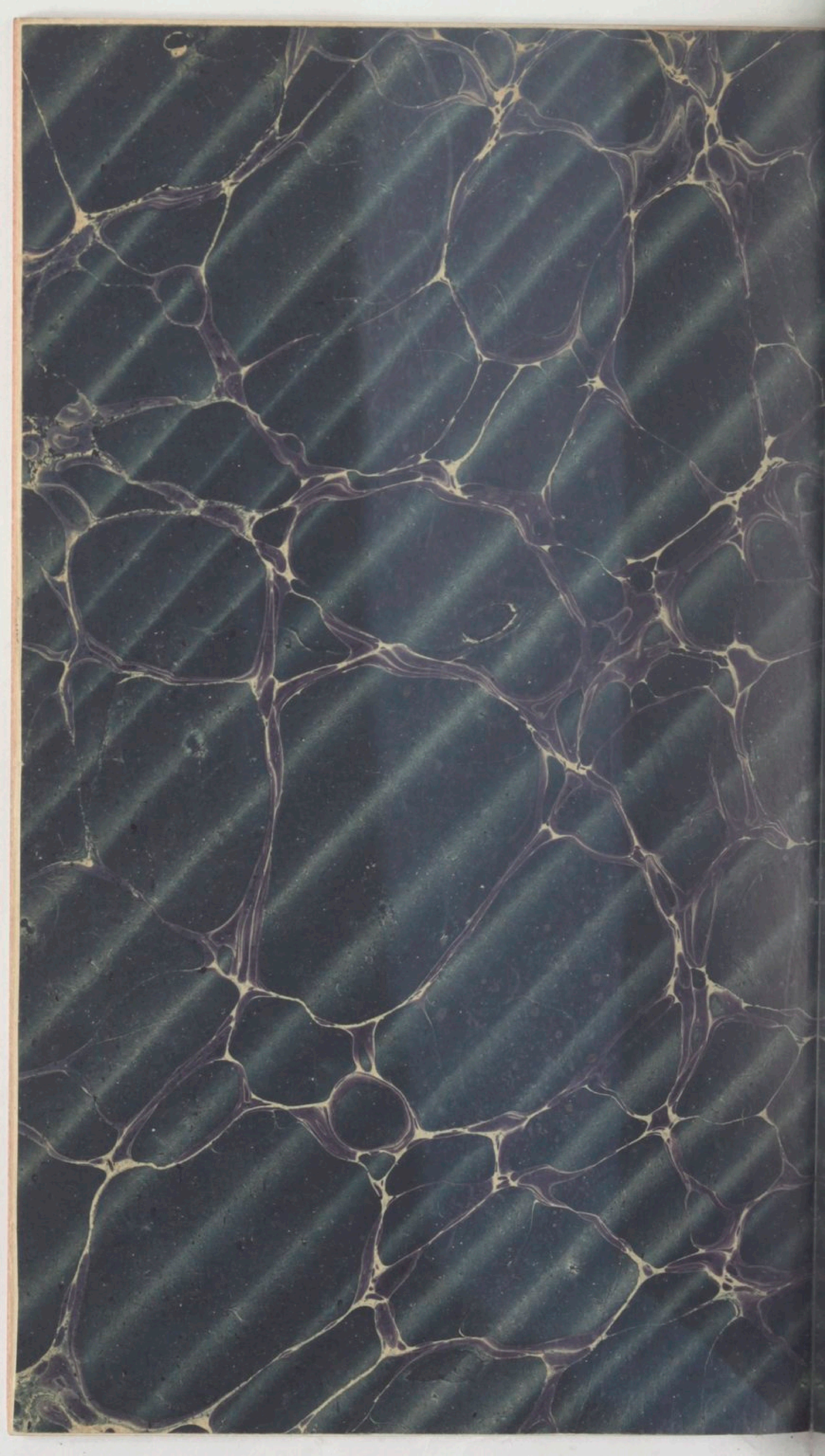
passeront encore sur elle, et insensiblement la mineront, jusqu'à ce qu'elles en détachent la dernière femme qui y mettait son dernier bonheur. Puis viendra le tour de la liberté, puis viendra le tour de la justice : elles dureront longtemps sans doute, mais, en durant, elles vieilliront et succomberont défaites par l'âge. Ainsi toutes ces grandes erreurs se dissipant, l'humanité, un matin, se réveillera raisonnable, sachant qu'il n'y a de Dieu qu'elle, de liberté et de morale que le destin. La philosophie prend les devants. Qu'elle achève donc. Comme le cœur humain a aussi ses illusions naturelles, il faut savoir qu'elles périront avec le reste, que l'amour de la patrie, l'amitié, les affections de famille iront un jour où sont allées la foi à la Providence, au libre arbitre et au bien, dans ce gouffre sans fond où s'engloutit à jamais tout ce que le monde a cru et aimé dans sa jeunesse. Qui a ce courage les suive, pour moi je ne l'ai pas.

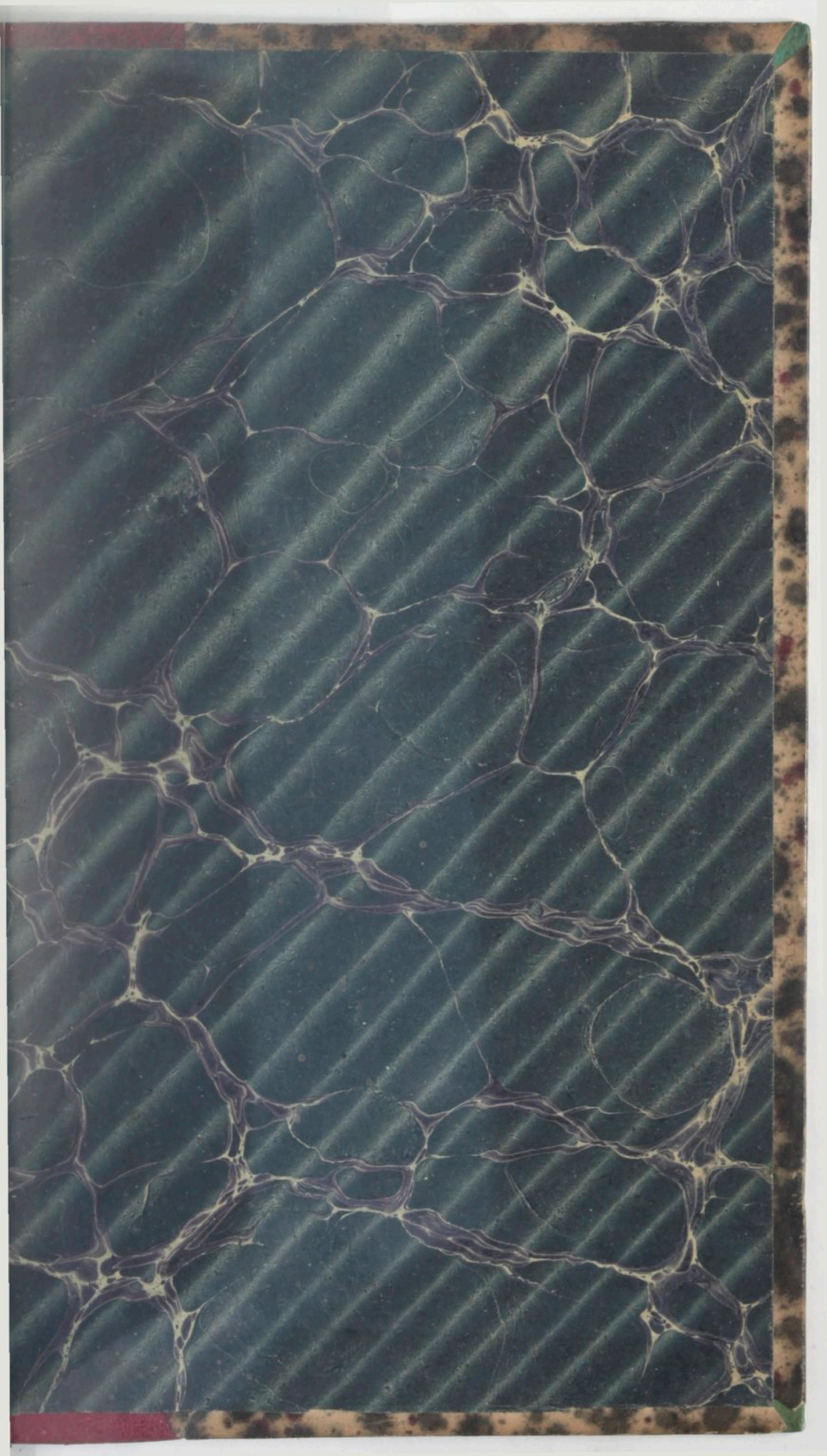
Il semble que depuis quelques années, il se soit levé un mauvais vent sur la France : son esprit, si net d'ordinaire, s'est troublé. De nouveaux Apologistes, qui traitent insolemment le sens commun de préjugé ; des *condottieri* de la plume, lancés contre tout ce qui est honnête, profanant ce qu'ils attaquent et déshonorant ce qu'ils défendent ; tous les méchants actes et tous les méchants hommes réhabilités, en revanche Voltaire et Molière insultés ; des habiles

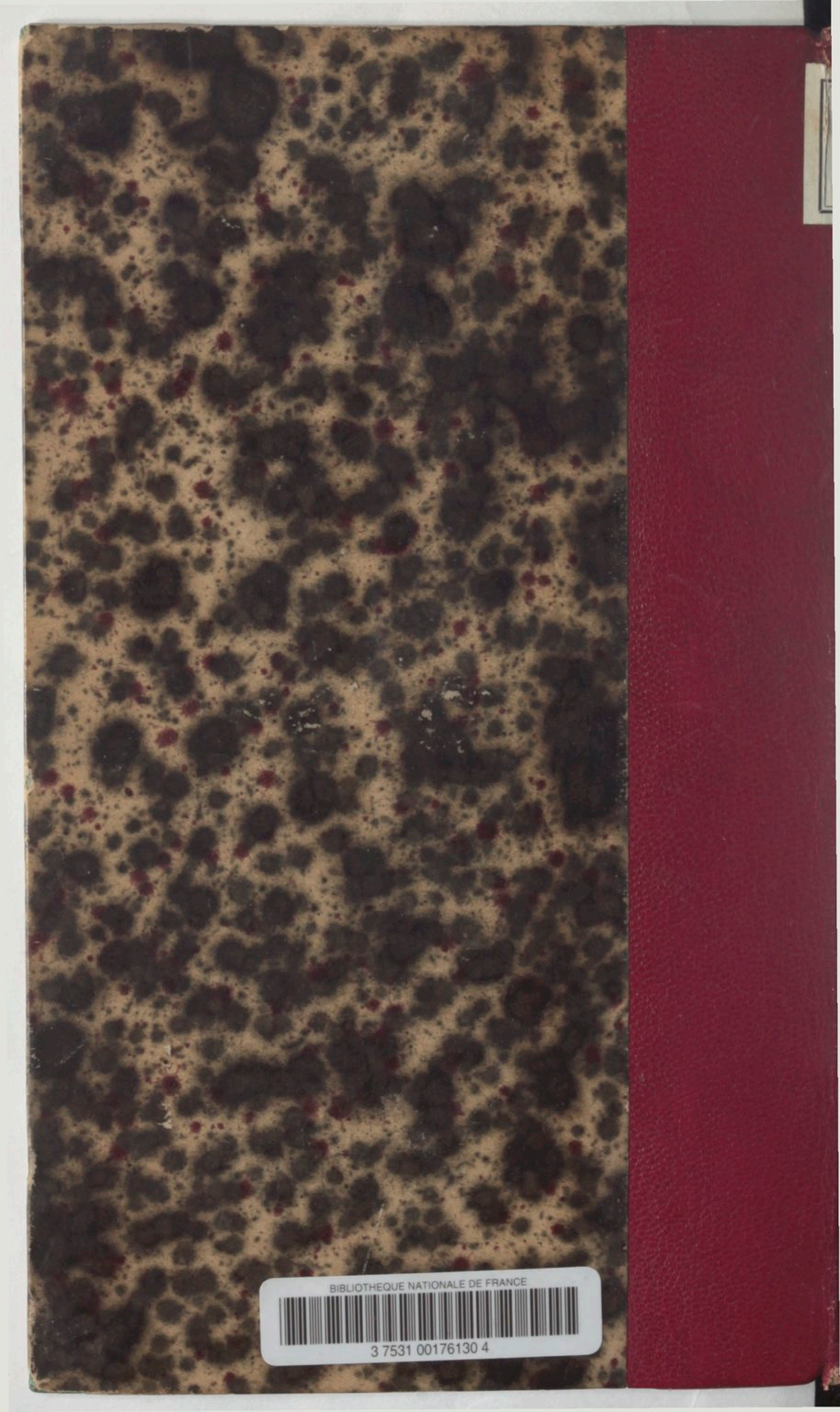
qui rusent avec la justice ; des violents qui l'exagèrent et la font haïr ; l'exaltation et la peur qui altèrent les proportions des choses ; les surprises devenues un régime, et tout légitimé; un matérialisme commercial et industriel qui tient pour chimère ce qui ne se vend pas et ne s'exploite pas ; de beaux esprits qui croiraient déroger, s'ils avaient un sentiment commun avec la foule ; une philosophie malfaisante, venue d'Allemagne, et perfectionnée chez nous, qui prêche le néant au peuple, endurcissant sa raison par les paradoxes et son oreille par les gros mots, philosophie fantastique, qui traite comme mortes toutes les choses vivantes, et les cloue dans le cercueil à grand bruit ; voilà les maîtres et les leçons qui forment la France. Il est temps de la leur arracher. Qui a voulu a parlé ; il faut que la raison ait son tour ; il faut que la nation, dont le naturel se gâte, rendue à elle-même, rapprenne la vérité et la mesure, rapprenne le bon sens. Que ceux qui ont autorité réclament donc, et que celui qui n'a que sa bonne volonté ne croie pas devoir se taire. Je suis de ceux-ci, et je dispute obstinément à tous les sophismes, à toutes les violences, les vérités sans lesquelles il n'y a de dignité ni dans la vie intérieure ni dans la vie politique : Dieu, le devoir, la liberté, l'immortalité et le droit.

qui eussent été [illegible] des violents qui l'ex-ploitent [illegible] et la peur qui altèrent les [illegible] des choses ; les [illegible] devenues [illegible], et tout [illegible] un matéria-lisme [illegible] et industriel qui tient pour chi-mère ce que l'œil ne voit pas, et ne s'exploite [illegible] de [illegible] qui [illegible] [illegible]. Ils ont [illegible] commun avec la école philosophie malfaisante, venue d'Allemagne et [illegible] chez nous, qui prêche le mépris du [illegible] en [illegible] sa raison par les paradoxes et son orgueil par les gros mots, philosophie [illegible] qui traite comme [illegible] toutes les [illegible], et les [illegible] dans lesquels le grand droit ; voilà les maîtres ! les leçons qui for-[illegible] et [illegible]. Il est temps de leur arracher [illegible] Qui a [illegible] a parlé ; il faut que la raison ait son tour ; il faut que la nation, dont le [illegible] se [illegible] à elle-même, reprenne la [illegible] et la mesure, reprenne le bon sens. Que ceux qui ont [illegible] réclament [illegible], et que celui qui a [illegible] sa longue volonté ne croie pas devoir se [illegible] de ceux [illegible], et se dispute obstiné-ment à tous les sophismes, à toutes les violences, les vérités sans lesquelles il n'y a de dignité ni dans la vie intérieure ni dans la vie politique : Dieu, le devoir, la liberté, l'immortalité et le droit.

TABLE DES MATIÈRES.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00176130 4